

Leurs Profils et leurs Gestes

Leurs Profils et leurs Gestes



MONTREAL
IMPRIMERIE DU MESSENGER
4260, RUE DE BORDEAUX, 4260

1933

Imprimi potest:

Adéland DUGRÉ, S. J.

Praep. Prov.

Nihil obstat

Louis-C. DE LÉRY, S. J.

Cens. dioc.

Montréal, 9 janvier 1933

Imprimatur:

† Emm.-A. DESCHAMPS, V. G., Év. de Thennesis

Aux. de Montréal

Montréal, 4 mars 1933

Louis Veuillot

Le catholique

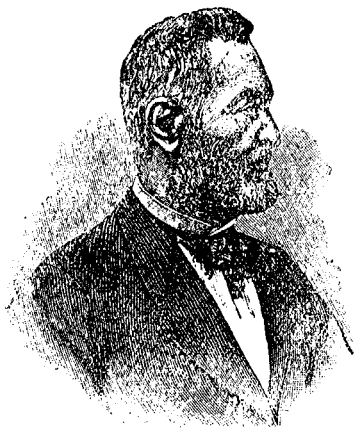
AU LECTEUR, — Il y a cinquante ans que Louis Veuillot est mort, et cinquante ans qu'il continue de vivre et de parler dans ses livres.

Ses Œuvres complètes sont publiées en ce moment par la maison Lethielleux. Elles apportent à leur auteur un regain de vie et de célébrité.

En publiant cette conférence du Centenaire, nous n'avons d'autre intention que d'inviter nos amis à revenir au grand publiciste chrétien. Ses ouvrages sont encore d'une actualité surprenante. Ils fournissent un véritable arsenal à ceux qui combattent pour la vérité, politique, littéraire, sociale et religieuse.

Il s'y trouve pour les autres, simples lecteurs, artistes ou dilettantes, la verve intarissable du journaliste, les traits satiriques, barbelés et amusants de son esprit, ses généreuses et éblouissantes colères, la galerie des portraits de cent adversaires, les charmes de son style, avec cette bonne fortune, que Cousin trouvait si rassurante chez Veuillot, d'avoir toujours pour lui le Pape et la grammaire.

Les Œuvres complètes formeront une quarantaine de volumes, en trois séries. La publication des deux premières est achevée. La deuxième contient la Correspondance; elle est, croyons-nous, sinon la partie la plus instructive, du moins la plus attachante et celle où se révèle davantage l'admirable vie intime du rédacteur de l'Univers.



Après avoir tracé, pour l'Épouse imaginaire, son propre portrait, — une des pages les plus délicieuses des Historiettes et Fantaisies, — Louis Veuillot y ajoute ce dernier trait: « Avant de vous écrire, j'ai demandé à une dame qui passe pour sincère, comment elle me trouvait. Elle a répondu: — Vous avez la voix aimable, vous ne manquez pas d'esprit: lorsque l'on vous écoute..., on peut oublier qu'on vous voit. »

Le centenaire de Louis Veuillot

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES ET MESSIEURS ¹,

Permettez-moi de commencer par un texte, tout comme si j'allais faire un sermon; simple affaire d'habitude. Oh! ce n'est pas un texte tiré de l'Évangile ou de l'Ancien Testament; je l'emprunte à Jules Lemaître, et il a l'avantage — tous les textes n'en font pas autant — d'indiquer tout de suite mon sujet.

Après avoir compté Louis Veuillot dans la demi-douzaine des très grands prosateurs du dix-neuvième siècle, Lemaître ajoute: « Et il en est le grand catholique; pour un peu je dirais le seul². » Vous voyez bien que l'inspiration n'en

1. Mgr Bruchési présidait, dans la salle de l'Université de Montréal, la fête du centenaire de Louis Veuillot, — 25 novembre 1913. Autour de lui prenaient place Mgr Forbes et Mgr Georges Gauthier, des prélats, des chanoines, une centaine de prêtres, les professeurs des diverses facultés et, dans la galerie, les étudiants. M. Édouard Montpetit avait parlé de l'homme dans Veuillot; le P. Louis Lalonde, s. j., fit l'éloge du catholique.

2. *Les Contemporains*, t. vi, p. 69-70.

vient pas de l'Esprit-Saint. Voilà le texte, et tel est le sujet: voir en Veuillot le type du catholique sincère et militant, comme nous venons de voir, dans sa *Correspondance*, la fantaisie charmante, le cœur débordant de tendresse et de bonté, l'esprit original et la belle humeur de l'homme intime.

* * *

L'auteur de *Rome et Lorette* est tout d'abord un converti. Ses parents, comme beaucoup d'autres de la génération née pendant la Révolution, n'avaient aucune pratique religieuse. Ils envoyaient leur fils à la messe, parce que c'était encore bien porté pour les enfants. Ils n'y allaient pas eux-mêmes. Ils ne savaient pas lire; mais ils tenaient de la nature de belles vertus: de la droiture, de l'honnêteté, de la fierté dans leur humble état et une grande vaillance au travail. Pour tout héritage, la société voltairienne leur avait légué l'incrédulité ignorante. — Jusqu'à l'âge de treize ans, l'enfant fréquenta « une infâme école mutuelle », où il n'a jamais pu, dit-il, avancer dans aucune grammaire plus loin que les pronoms. Puis il quitta la maison paternelle,

abandonné dans le monde, sans guide, sans conseils, sans amis, pour ainsi dire sans maître, à treize ans, et sans Dieu.

Son premier emploi fut dans une étude d'avoué, chez M^e Fortuné Delavigne, — quinze sous par jour! assez pour un repas et un lit, même pour son linge, à condition de le blanchir lui-même. Le soir, il se faisait un double salaire, cinq sous l'heure, en déchargeant des bateaux de sable sur les bords de la Seine. Dans une petite mansarde, la nuit, il se livrait à l'étude et à des débauches de lecture. L'avenir lui apparaissait plein de mystère; la religion ne lui disait rien encore, la politique lui répugnait; seule la littérature faisait ses délices. Il s'y reposait en écrivant des essais fantaisistes, dont l'un attira l'attention de ses amis et lui mérita, un bon soir, la joie frémissante de lire dans le *Figaro*, en beaux caractères, son premier article imprimé¹.

En ce moment, les Orléanistes cherchaient un écrivain pour un petit journal de province. Gustave Olivier intervint en faveur de Veuillot et le fit entrer à la rédaction de l'*Écho de Rouen*.

1. Les premières pages de *Rome et Lorette*.

De là, le général Bugeaud l'appela bientôt à la rédaction en chef du *Mémorial de la Dordogne*, à Périgueux. Il avait dix-neuf ans.

Enfin ! et pour de bon, il avait une table, un lit, un habit neuf, des adversaires et même des ennemis. Il était prêt à lutter contre eux, comme il avait lutté pour l'existence ; fier de débrouiller des idées, de traiter tous les sujets, manifestant déjà ces dispositions naturelles de polémiste et ce don de clarté qui allaient, en se développant, révéler un maître. Du premier coup, il étonne, il conquiert des admirateurs, des injures, de la renommée et attrape trois duels. Rien ne l'empêche d'étudier ferme et de s'instruire, d'observer les gens, leurs figures et leurs travers, et de préparer ces portraits dont il devait, plus tard, dans ses livres, nous donner la galerie si amusante. C'est dans ce milieu que la grâce de Dieu vint l'atteindre.

Notons toutefois qu'en se convertissant, le jeune écrivain ne sortait ni de l'incrédulité haïneuse, ni du libertinage. Il émergeait de l'indifférence, dont nous avons indiqué la cause et l'excuse. Rien derrière lui ne restait dont il pût rougir. Il n'avait jamais insulté la religion, qu'il ne pratiquait pas ; il trouvait stupide la

calomnie acharnée au parti-prêtre. En somme, il avait cédé aux exigences mondaines, mais en respectant sa vie, sa plume et sa langue. Pas de scandale ni de flétrissure à cacher dans sa conduite; rien à réprover dans ses écrits. Il avait reçu de la nature comme un instinct de propreté morale. Quand Dieu rentra dans son cœur, il n'eut pas tant à retrancher ce qu'il y trouvait, qu'à surnaturaliser les belles qualités de sa nature.

Malgré ses succès, à Périgueux, le jeune rédacteur sentait le vide dans son âme, parfois un ennui douloureux et l'angoisse. L'amertume se mêlait à son ardeur de vivre, il souffrait et ne savait pas au juste de quoi. Sans principes certains, son âme était sans appui; elle flottait au hasard et tournait dans le vide, avec un insatiable besoin de repos. — « Seul avec moi-même, je cherchais à pénétrer les mystères de l'homme intérieur. J'y trouvais de l'ennui; l'ennui me semblait légitimer le goût du plaisir; mais le goût du plaisir blessait la conscience, jetait mille troubles dans l'âme et enfantait d'odieuses douleurs. » Plus tard, il écrira à son frère Eugène: « Je combattrai toute ma vie les incrédules; mais jamais je ne leur rendrai ce

qu'ils m'ont fait souffrir de dix-huit à vingt-trois ans. »

Au milieu de ces tourments, il apprend que Gustave Olivier est devenu chrétien, se confesse et va à la messe. Veillot rentre à Paris, écrit encore dans deux ou trois journaux, et part bientôt en voyage avec son ami: « Je croyais, dit-il, aller à Constantinople; j'allais plus loin, j'allais à Rome, j'allais au baptême. » A Rome, sa première impression est une impression de gêne. Dans les églises, ses compagnons s'agenouillent et lui n'ose le faire, parce qu'il ne sait pas prier. Un soir, dans le ménage des Féburier, où il est descendu, on propose de faire la prière en commun. Veillot se sent froissé, il hésite, montre de la mauvaise humeur, puis se rend de mauvaise grâce et prie avec les autres. Peu de jours après, on lui fait lire à haute voix un sermon de Bourdaloue, sur le délai de la conversion; il en reste tout bouleversé et en fait part à son frère: « Je te dirai, mon enfant, qu'il se passe en moi, depuis mon arrivée à Rome, quelque chose d'assez grave et d'assez sérieux. J'ai vu un homme d'une très haute supériorité, dont les paroles m'ont grandement ému: c'est un jésuite français qu'on ap-

pelle le P. Rosaven. Nous avons eu de longues conférences; nous en aurons encore... » La résistance s'acheva bientôt. Veuillot, aux genoux du P. Rosaven, se confessa et reçut, avec le pardon de ses fautes, les plus douces consolations de sa vie.

Cependant la paix ne fut pas stable du premier coup dans son cœur. Les inquiétudes revinrent et, avec elles, des luttes angoissantes. N'importe! « J'aime encore mieux les incessantes fatigues de ce combat, que l'espèce de tranquillité stupide où je moisissais il y a quelques mois... Chaque vice de la vie passée laisse au cœur une racine immonde, qu'il faut arracher avec des tenailles ardentes. » Ce fut pour s'apaiser définitivement qu'à son retour il s'arrêta à Fribourg, afin de faire une retraite chez les Jésuites. On craignit même, à cette occasion, qu'il n'entrât dans la Compagnie. Je ne signale le fait, en passant, que pour montrer quel grand danger il a couru...

**

Et donc, le voilà converti. Nul ne le fut jamais plus entièrement. C'est le moment, je crois, de noter, pour n'avoir pas à y revenir,

la parfaite unité de vue et d'action de toute sa vie, due à cette conversion. Et ce sera, tout de suite, la réponse à ceux qui, ne considérant en lui que le politique et le publiciste de génie, l'ont accusé d'inconstance, voire de trahison, parce qu'il a servi tour à tour et combattu tous les partis.

Dire d'un homme intelligent, né et élevé en dehors de la religion, qu'il a senti le tourment de l'âme et comme la nostalgie du divin, s'est rendu à Rome, a causé avec un religieux des graves questions de dogme, d'autorité et de morale, s'est agenouillé pour prier et pour se confesser, voilà en soi des faits ordinaires et qu'on a racontés de bien d'autres. Mais ce qu'on n'a trouvé dans aucun autre laïque, du moins au même degré, c'est une transformation aussi radicale, par la conversion, de l'homme tout entier, avec sa vie, ses œuvres, ses jugements, ses gloires et ses humiliations. C'est ce qu'il y a en lui de très spécial, de vraiment veuillotiste, — et je regrette de ne pouvoir le dire comme je le pense et le ressens. C'est même ce qui froisse et irrite certains lecteurs moins catholiques de Veuillot, que nous ne veuillons pas séparer, nous, — comme si nous le pou-

vions, ou comme si lui-même y avait consenti, — cette note spéciale des autres qualités qu'ils admirent en lui.

D'aucuns, en devenant catholiques, ont ajouté comme une épithète de plus à leur nom; lui, par cet acte, a conquis un nouveau substantif sur lequel tous les autres se sont greffés. Il n'est plus un journaliste, un ami, un artiste, un politique catholique; il est intégralement et d'abord un catholique, lequel, comme la substance porte l'accident, porte et dirige le journaliste, l'ami, le politique et l'artiste. La lumière qu'il reçoit de Rome devient la lumière dans laquelle il juge les hommes et les choses, les gouvernements, les gouvernés et les œuvres même littéraires. Et nul n'a prouvé que ses jugements soient moins sûrs, parce que formulés dans cette lumière et d'après ce critérium. « L'Église, écrit-il, m'a donné la lumière et la paix. Je lui dois ma raison et mon cœur. C'est par elle que je sais, que j'admire, que j'aime, que je vois. Lorsqu'on l'attaque, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère. »

Il est vrai que le rédacteur de *l'Univers*, a fait bon marché des dynasties, des hommes et des partis. Au fond, il n'en a servi aucun; il

s'en est servi, au service lui-même d'un règne unique: le règne social du Christ. En 1840, comme en 1851, et en 1873, c'est le même programme politique parce que c'est toujours le même programme religieux. « Au milieu des factions de toute espèce, proclame-t-il en 1842, nous n'appartenons qu'à l'Église et à la patrie... Justes envers tous, soumis aux lois du pays, nous réservons notre hommage et notre amour à l'autorité vraiment digne de nous qui, sortant de l'anarchie actuelle, fera connaître qu'elle est de Dieu, en marchant vers les destinées de la France, une croix à la main. » A ceux qui lui offrent une candidature législative, en 1851, comme, plus tard, au comte de Valory, qui le veut faire élire à Avignon, il répond: « Je suis l'humble serviteur de l'Église... je n'accepte aucun autre caractère, parce que je n'accepterais aucune autre servitude. Ma profession de foi, même politique, est le *credo*. »

Cette profession de foi unique lui permet de défendre la monarchie, tant que le monarque ne laisse pas les parlementaires du gouvernement de Juillet étouffer la liberté de conscience et les droits du peuple. Elle lui permet, après 1850 et le Coup d'État, de saluer l'empereur

avec tout l'enthousiasme des belles espérances qu'il fait naître, et de le combattre, huit ans après, quand il se fait le complice de la révolution et du banditisme italiens contre Rome et le pouvoir temporel. Il écrit même en 1871 : « Je crois à la république », mais à celle des honnêtes gens, explique-t-il aussitôt, et non pas à « la république des républicains », donnant à ce mot le sens qu'on lui a bien connu depuis. « Celle-ci tuera la liberté, elle tuera la religion, elle tuera la propriété, elle essaiera de tuer même le baptême. » Donc, rois, empereurs, ministres, toutes les formes gouvernementales, tous les instruments passagers de l'autorité, toutes les contingences du pouvoir, il a tout combattu et tout servi, pour obéir à la seule autorité qui ne passe pas. Et c'est bien ce qui donne à sa vie « une presque surnaturelle unité ».

Je me demande maintenant de quels éléments particuliers est fait le catholicisme de Veuillot, quelles qualités naturelles la grâce divine a trouvées en lui, non pour les détruire, mais pour les grandir en les surnaturalisant.

Il y entre d'abord l'élément plébéen. De celui-ci naissent, comme deux filles légitimes, et passent toutes frémissantes dans sa vie, la pitié et l'indignation: l'une, les yeux voilés de pleurs, l'autre, s'exhalant parfois en de sublimes colères. Les parents de Veuillot étaient des ouvriers. Son père, un tonnelier, parcourant un jour la campagne du Gâtinais, raccommodant tonneaux, brocs et cuiviers, avait aperçu, à la fenêtre encadrée de chèvrefeuille d'une humble maison, Marianne Adam, une belle et forte jeune fille qui travaillait en chantant¹. Il en avait fait sa femme. De cette origine modeste le grand écrivain, ai-je besoin de le dire, ne rougit jamais. Il n'y chercha pas non plus une recommandation commode à la fausse humilité. Par contre, il y trouva plus d'une lumière sur les questions sociales, une sympathie intarissable pour les pauvres courbés sous les humiliations et les misères. Il n'en méprisa pas pour cela les nobles; au contraire, il voulait que les gentilshommes eussent l'esprit de noblesse, comme il avait, lui, l'esprit de roture. « Si je pouvais rétablir la noblesse, je le ferais tout de suite, et je ne m'en mettrais pas. »

1. *Rome et Lorette.*

Ce n'est pas tant parce qu'elle a épuisé ses parents de fatigue et de faim qu'il exècre la bourgeoisie voltairienne. C'est de leur avoir ôté Dieu, d'avoir arraché au peuple, avec la religion, l'espérance, la résignation et le salaire éternel de leur travail. Il faut entendre les paroles amères qui tombent de ses lèvres chaque fois qu'il parle de son père et des sophismes dont il avait été dupe et victime. Et son père, c'était tout le peuple ouvrier de cette époque. « Il est mort, écrit-il dans la préface des *Libres-Penseurs*, à cinquante ans. Mille infortunes avaient traversé ses jours remplis de durs labeurs; la seule joie de ses vertus ignorantes l'avait un peu consolé. Personne, durant cinquante ans, ne s'était occupé de son âme; jamais, sauf à la dernière heure, son cœur labouré d'angoisses ne s'était reposé en Dieu. Il avait toujours eu des maîtres pour lui vendre l'eau, le sel et l'air, pour lever la dîme de ses sueurs, pour lui demander le sang de ses fils; jamais un protecteur, jamais un guide. Au fond que lui avait dit la société? Comment s'étaient traduits pour lui ces droits si pompeusement inscrits dans les chartes? Sois soumis et sois probe, car si tu te révoltes, on te tuera, si tu

dérobés, on t'emprisonnera; mais si tu souffres, nous n'y pouvons rien, et si tu n'as pas de pain, va à l'hôpital ou meurs, cela ne nous regarde plus. »

Son père avait donc souffert et il était mort, privé, par le crime d'une société que rien ne peut absoudre, de toutes les joies pour lesquelles son âme était faite. Sur le bord de sa fosse, le fils évoqua, compta tous les tourments de sa vie, et dans cette lumière funèbre il ne put s'empêcher de maudire, « non le travail, non la pauvreté, non la peine, mais la grande iniquité sociale, l'impiété par laquelle est ravie aux petits de ce monde la compensation que Dieu voulut attacher à l'infériorité de leur sort... Et je sentis l'anathème éclater dans la véhémence de ma douleur... J'étais chrétien déjà; si je ne l'avais été, dès ce jour j'aurais appartenu aux sociétés secrètes. Je me serais dit comme tant d'autres: pourquoi des gens bien logés, bien vêtus, bien nourris, tandis que nous sommes couverts de haillons, entassés dans des mansardes, obligés de travailler au soleil et à la pluie pour gagner à peine de quoi ne pas mourir? Et ce problème m'eût donné le vertige; car, si Dieu n'y répond pas, rien n'y répond

assez ». Encore enfant, ce fils sentait bondir son cœur, quand un patron intimait de durs ordres à son père: « Qui l'a fait maître, et mon père esclave? Mon père qui est bon, brave et fort, et qui n'a fait de tort à personne; tandis que celui-ci est chétif, méchant, larron et de mauvaises mœurs! » Mais il avait la foi et il comprenait que cette violence c'est la folie dans l'injustice, que nous ne sommes vraiment libres, heureux comme des frères, que le jour où nous courbons la tête sous le niveau de la croix, pour adorer et aimer ensemble notre Père qui est aux cieux.

A ce trait personnel de la physionomie du catholique sociologue, ajoutons que si, au lieu de venir en droite ligne du peuple et de sortir de Rome avec une âme vierge de tous les préjugés de caste, Veillot fût né dans quelque aristocratie, ou dans les rangs d'une bourgeoisie calculatrice et orgueilleuse, sa foi en eût subi des inflexions. Elle eût, comme son amour, en passant par les salons, les lycées, le luxe et les clans, perdu de son indépendante franchise. Elle eût exigé pour s'exprimer des ménagements de diplomate, d'habiles détours, des attitudes bien mises et des mots gantés. Le converti se serait

contenté, pour aimer l'Église, de l'amour des politiques: l'amour de la tête, — de celui des prudents: l'amour malade de la peur de vivre et surtout d'agir, — de celui des conciliants: l'amour prodigue de paroles bruyantes, de liberté pour tout et pour tous, et de reculades, — de celui des héros: l'amour qui s'offre toujours à mourir pour la cause et se contente sans cesse de vivre et d'arriver. Ce n'est pas ainsi que croit et qu'aime ce rude fils du peuple, ni qu'il agit, car il entre dans son catholicisme un autre élément bien en harmonie avec le premier: c'est le courage.

* * *

Il en fallait, en 1840, pour s'affirmer catholique. Il en fallait plus encore pour oser défendre cette institution ridiculisée qu'était la religion. Il en fallait jusqu'à l'effronterie pour s'avouer dévot en plein Paris. Louis Veuillot fut courageux à tous ces degrés et effronté jusque-là. Nous savons bien un peu ce que c'est que le respect humain. Peut-être, en rougissant, y cédon-nous quelquefois.

Mais la tyrannie du respect humain, le respect humain qui transforme sa victime en

spectre blême, gauche, les jambes tremblantes, n'occupant que la moitié de sa chaise afin de mieux s'enfuir quand on le remarque; ou qui l'assied, là, toujours à la même place, au banc des accusés, pour qu'elle demande pardon de ne pas faire des bêtises comme les autres; le respect humain fait chair dans un corps de lièvre, c'est au milieu du dix-neuvième siècle qu'il faut le chercher. On se courbait alors sous ses maximes. Il régnait par le rire, il saisissait les catholiques peureux par la gorge et les étranglait. Il tuait son homme d'un mot. Quand Thiers disait de certains catholiques récalcitrants: « Nous mettrons la main de Voltaire sur ces gens-là », l'argument était sans réplique; on rentrait sous terre. La calomnie railleuse, répandue par ce même Voltaire, avait germé et poussé en moisson infecte dans toute la France. Les sceptiques triomphants se donnaient champ libre. Ils pouvaient railler tant qu'ils voulaient, mais qui pouvait les railler, eux ? N'avaient-ils pas un brevet de supériorité, puisqu'ils n'avaient pas la faiblesse d'obéir ? un brevet de science, puisqu'ils étaient héritiers des encyclopédistes ? un diplôme d'esprit et des plus brillantes qualités françaises, puisqu'ils étaient incrédules ?

Les catholiques, parqués en *réserve*, hors des gens intelligents, avaient fini par accepter cette situation. Des hommes qui, sur d'autres terrains, n'avaient peur de rien, tremblaient de passer pour pieux et tâchaient de faire oublier, devant leurs adversaires gonflés d'orgueil, la foi qu'ils allaient professer dans l'ombre des églises et devant des madones.

— Employez contre nous, semblaient-ils dire, toutes les armes; mais n'allez pas nous convaincre en public d'être infirmes au point d'aller à la messe et de nous mettre à genoux!

Et c'est au milieu de cette société de beaux esprits infatués et de catholiques ramollis, que Veuillot, retour de Rome, puis d'Afrique, reparut. — « Oui », répond-il à une grande dame anxieuse de savoir si c'est vraiment possible qu'il ait eu la faiblesse de faire ses dévotions. « Oui, madame, je fais ma prière le matin et le soir et souvent encore dans la journée; oui, madame, je me confesse ainsi que beaucoup d'honnêtes gens et je communie ordinairement le dimanche, en compagnie des portiers et des servantes de mon quartier. »

Ses premiers aveux furent une surprise; sa piété fit beaucoup rire, — vous imaginez de quel

rire jaune de convention! On parla de folie; ses résistances suscitèrent des colères, ses coups de fouet cinglés sur les épaules des idoles firent crier au sacristain furieux:

— Comment! Quoi! Un catholique qui se défend, même qui attaque! Un catholique qui a de l'esprit, qui nous force à lire sa littérature dévote! Un catholique aventuré chez les anti-cléricaux et qui tourne contre eux leur ironie, qui gouaille et qui siffle! Qui a jamais vu cela! N'est-ce pas l'inédit, l'inouï dans le scandale?

L'effarement fut à son comble, quand, déposant toutes les timidités conventionnelles du passé, comme un athlète dépose pour la lutte sa redingote, ses manchettes et son linge empesé, ce dévot, luron aux yeux clairs, solide par la base et musclé en force ainsi qu'un ancien croisé, écrivain comme les plus grands de sa race, éloquent comme Bossuet, comique comme Molière, plus spirituel que Voltaire et pieux comme François de Sales, droit et franc comme une épée, gouailleur en diable; quand, dis-je, ce dévot se mit à railler les railleurs, à saisir les plus burlesques d'entre eux par la peau du cou, à les jeter au beau milieu du forum parisien et à faire si bien danser leurs silhouettes déscha-

billées, rhabillées, grimaçantes et drôles, que, tournant enfin les rieurs de son côté, il entendit la France éclater de joie au dépens des Coquelets, des Gaudissarts, des Galupets, des deux Navet, des Greluches, et de tous les insulteurs du Christ qui, depuis cinquante ans, se donnaient le monopole de la moquerie.

Certes! on peut n'être pas de l'école de Veuillot, et le dire peut n'être souvent qu'une façon de se débarrasser des conclusions logiques de sa foi; — c'est l'affaire de chacun! Mais n'empêche qu'il doit y avoir pour tous, fût-on simple artiste ou dilettante, un vif plaisir de conscience soulagée à assister à ce spectacle de justice et de magistrales exécutions.

Souvent il lui faut répondre d'un mot; mais ce mot grave sur plus d'un front une marque vengeresse: exemple, sur le front de ce vieux politicien vantard rappelant tous les services qu'il n'a pas rendus et dont « tout le monde se souvient de n'avoir jamais entendu parler », — sur celui de la Guéronnière, « qui passe en se faisant du bien », — sur celui des femmes auteurs de romans licencieux: « Il me semble que si ma femme signait de tels livres, j'aurais quelque scrupule à signer ses enfants », — sur

celui d'un noble dégénéré, qui lui reproche avec dédain son origine roturière: « Je suis monté d'un tonnelier; de qui descendez-vous ? »

* * *

Passe, a-t-on souvent répété, pour le courage et l'esprit: il en était merveilleusement doué. Mais on n'est pas catholique aussi longtemps que manque cet autre élément essentiel, la charité. Or, Veuillot est la personnification de l'être qui n'en a pas.

Si, par charité, on entend cette indulgence fade, toujours prête à sacrifier des lambeaux de vérité, sous prétexte d'amorcer l'erreur, à tendre une main humiliée à d'irréconciliables mécréants, à verser sur le bandit des larmes qu'elle refuse à ses victimes, c'est vrai, Veuillot en est totalement dépourvu. A ces indulgents-là, il déclare franchement: « Ce n'est pas la religion que vous rendez aimable, ce sont vos personnes, et la peur de cesser d'être aimables finit par vous ôter le courage d'être vrais. » Mais s'il s'agit de la vraie charité, qui s'oublie et se sacrifie, qui sauve les victimes, dût-elle pour cela tuer le bandit, Veuillot en est tout

pénétré. Il en vit. C'est d'elle que naissent ses colères généreuses; ses haines, on l'a bien dit, ne sont que l'envers de l'amour.

Pour le bien juger, sous ce rapport, il faut se souvenir qu'il eut deux catégories bien distinctes d'adversaires: celle des ennemis de Dieu et de l'Église et, par ce fait, ses ennemis naturels à lui; et celle des catholiques, qui, aimant l'Église comme lui, voulurent la servir autrement.

Avec les premiers, nous sommes à l'aise. Jamais il ne les a haïs. « Je les défie, disait-il, de faire entrer en moi la haine; j'ai sur ce point une sorte d'incapacité qui me rassure. » C'est une immense pitié qu'il ressent pour eux. Et il le prouve en flagellant leur sottise, leur style, leur impiété et leurs mensonges. Comment pouvait-il les secourir autrement ?

Quand on lui dit: « Vous les irritez! — Quel moyen de ne pas irriter des gens que nous offensois en faisant le signe de la croix? » Aussi bien, quels égards devait-il, je le demande, à de pareils ennemis? Et que sont ses violences comparées aux injures brutales dont ils ne cessaient d'accabler l'Église de Jésus-Christ? « Moi, s'écrie-t-il, chrétien, catholique

de France, venu en France comme les chênes et enraciné comme eux; moi, fils de la sueur qui arrose la vigne et le blé, fils de la race qui n'a cessé de donner des laboureurs, des soldats et des prêtres, sans rien demander que le travail, l'Eucharistie et le sommeil à l'ombre de la croix; moi, enfin, fidèle à toute la tradition et à tout le cœur de ma vieille patrie pleine de bonne fierté et de bonne gloire, voici mon intolérable affront qui me fait rougir, non plus à la joue, mais dans l'âme: je suis constitué, déconstitué, reconstitué, gouverné, régi, taillé par des vagabonds d'esprit et de mœurs qui ne sont ni chrétiens, ni catholiques, c'est-à-dire, par le fait, qui ne sont pas français, n'ayant rien du culte de la patrie. Ces gens-là sont venus des pays d'hérésie, des juiveries vivantes, de lieux pires encore, des cavernes et des tours maudites où le nom de Jésus-Christ n'est pas connu. Les uns n'ont pas reçu le baptême, les autres l'ont gratté de leur front. Renégats ou étrangers, ils n'ont ni ma foi, ni ma prière, ni mes souvenirs, ni mes attentes. Mon âme n'espère pas avec eux, leurs cœurs ne battent pas avec mon cœur: en quoi sont-ils donc mes concitoyens? Ou ils ne sont pas français, ou je

ne le suis plus. Or, ils me gouvernent, ils sont mes maîtres, ils ont le pied et la main sur ma vie, ils me font sentir l'insolence de leur domination jusque dans cette église, le sanctuaire de la patrie, où ils n'entrent jamais. Sur le seuil, ils insultent mon prêtre; ils viendront l'insulter jusqu'à l'autel, ils viendront l'arracher de l'autel quand il leur plaira... Quand je dis que je suis trompé, je m'abuse, je ne suis pas trompé, je suis conquis. Je suis sujet de l'hérétique, du juif, de l'athée et d'un composé de toutes ces espèces qui n'est pas loin de ressembler à la brute. Est-ce que cela durera toujours ? » Voilà, j'y consens, des paroles amères; mais qui donc connaît les scènes et l'époque qu'elles peignent et trouvera qu'elles exagèrent la réalité ?

Au surplus, est-ce bien à nous, qui, depuis quarante ans, avons assisté jour par jour à l'exécution des desseins sournois d'alors, et qui voyons combien sont justifiées les prévisions de Louis Veuillot, de diminuer sa gloire et notre reconnaissance en nous rabattant sans cesse sur ses duretés de langage ? Quoi ! un citoyen est opprimé dans ses droits, un chrétien honni dans sa foi, un patriote bafoué dans sa patrie, un fils

souffleté dans sa mère, et nous, incapables de pénétrer dans ses sentiments pour les éprouver, pour étouffer et éclater avec lui, nous trouverions seulement qu'il a le verbe un peu haut et manque de charité ? Eh bien, non ! Quand des malfaiteurs me saisisent, m'insultent et m'étranglent, si un homme de cœur, sans calculer le danger, à ses risques et périls, vole à mon secours, on ne me fera jamais lui dire, si rude qu'ait été sa poigne pour me sauver, et si solides le bras et le poing qui ont étendu là mes agresseurs, on ne me fera jamais dire, avec des airs pudibonds de vierge folle : « Monsieur, vous avez manqué de délicatesse. »

* * *

Vis-à-vis de l'autre catégorie de ses adversaires, l'attitude du rédacteur de *l'Univers* ne se juge pas si aisément. Plusieurs étaient des catholiques sincères, même des membres éminents du clergé. Une vieille amitié les avait unis à Veuillot; tous avaient combattu à ses côtés pour la même cause. Leurs bonnes intentions méritaient plus de mesure. Je crois concéder là tout ce que concède l'histoire, — et

l'histoire est maintenant écrite, écrite et scellée par le bref de Pie X¹. Il s'est toujours cependant souvenu de leur dignité. — « Je l'ai oublié une fois, avoue-t-il, et j'ai eu tort. » En tout cas, pour se prononcer équitablement, dans ces divisions malheureuses du parti catholique, il faut se souvenir : 1° que Veuillot a toujours combattu avec ou pour les évêques et les religieux les plus illustres de France ; 2° que, pour le fond des questions, la suite des événements et l'autorité suprême lui ont donné raison ; 3° qu'il n'a pas dépassé, pour la forme, qu'il n'a pas même égalé la violence dont on a usé à son égard.

Le Saint-Siège a-t-il jamais, je ne dis pas condamné, mais désapprouvé une seule de ses œuvres ? Y a-t-il une censure de Rome attachée à une des luttes nombreuses entreprises par lui : dans la question des classiques, par exemple ? dans celle de la liturgie et du gallicanisme ? dans la question romaine et celle de l'infailibilité ? dans l'affaire Mortara ? même dans la loi d'enseignement de 1850, dont le pape demanda seulement qu'on en tirât tout le

1. Ce bref, adressé à M. François Veuillot, est reproduit dans l'introduction du premier volume des *Œuvres complètes*.

parti possible, malgré ses dangers et son insuffisance ? Parmi ses adversaires d'alors, lequel pourrait revendiquer les mêmes approbations et les mêmes victoires définitives ? Lequel a jamais mérité les encouragements répétés du pape, les mêmes caresses de sa main bénissante, et s'est entendu dire, comme Veuillot, par Pie IX : « Vous avez toujours été dans la bonne voie ; vous n'en sortirez pas. »

Enfin, pour la forme du moins, sinon pour le fond, *l'Univers* a été blâmé par Pie IX ? Publiquement, oui, une fois, le 13 avril 1872. Et le rédacteur reçut ce blâme comme une bénédiction, une bénédiction, il est vrai, « qui entrerait chez lui en cassant les vitres ». Le blâme porte de part et d'autre. Le Saint-Père disait en parlant de la France : « Il y a un parti qui redoute trop l'influence du pape ; ce parti, pourtant, devrait reconnaître que sans humilité aucun parti ne gouverne selon la justice. Il y a un autre parti, opposé à celui-ci, lequel oublie totalement¹ les lois de la charité, et sans la charité on ne peut être vraiment catholique. »

1. Pie IX s'était servi de cette expression : *Totalmente*, dans son discours ; mais dans le bref qui suivit peu après, ce mot n'y est pas. Voir *Correspondance*, t. xi, p. 70.

Avez-vous observé comme on ne s'occupe guère de la première moitié du blâme de Pie IX ? Il touche pourtant au fond même de l'orthodoxie des adversaires. Avez-vous trouvé quelque part un acte de soumission, d'humilité, devant cette censure ? Par contre, comme on appuie sur l'autre moitié, comme on y revient avec complaisance ! C'est elle, en vérité, et elle seule, qui a mérité de passer à l'histoire. Un orgueil qui redoute trop l'influence du pape et qui ne saurait gouverner avec justice, quelle importance cela peut-il avoir ? et en quoi cela départit-il la beauté des amants, charitables et faillibilistes, de la liberté ? Au contraire, quel coup ! et comment vivre, comment survivre, comment paraître et ne pas se considérer comme « le fléau de la religion » quand on s'est entendu dire : « Il y a un autre parti... » ?

« Nous sommes des enfants d'obéissance », écrit tout de suite Louis Veuillot, avant même d'apprendre, comme il le sut plus tard, qu'il n'avait pas perdu un seul instant la confiance de Pie IX. Il explique lui-même dans une lettre à Charlotte de Grammont — et c'est un des documents qui rendent précieux ce volume de la *Correspondance* — l'impression qu'il éprou-

va d'abord: « J'ai tout de même passé un mauvais moment, parce que la vue de mon indignité ne me fut point nette. En général, je ne commence pas par le bon mouvement. J'ai eu envie de m'abandonner à l'obéissance fière, c'est-à-dire de m'en aller par la brèche, en me taisant tout haut, en me disant tout bas: Que Moïse s'arrange comme il pourra! J'ai sucé ce réglisse pendant une heure et je l'ai trouvé très savoureux. Mais, Dieu merci, j'ai aperçu à temps que c'était bête et qu'il ne me convenait pas du tout de regarder en haut avec cet air d'archange culbuté... Je crois — bien juste — que j'ai manqué de modération dans la forme et de patience dans la répression; je n'ai pas manqué d'amour et mon métier est un métier d'amoureux: j'ai aimé ceux que j'ai battus. »

Telle a été en toutes circonstances l'obéissance de Veillot; et l'obéissance, on le sait, est la pierre de touche de la vraie charité. Il comprenait son rôle de simple soldat dans la milice chrétienne et, malgré ses convictions profondes, il était prêt à changer de tactique, même à rentrer sous sa tente, sur le moindre signe de l'autorité. Une seule phrase lui a suffi pour

peindre sa soumission: « Nous oserions mettre le Saint-Siège au défi de ne pas nous trouver d'accord vers lui¹. »

* * *

Plus humble et plus aimante encore est son obéissance quand la volonté de Dieu se manifeste directement par l'épreuve. J'ose dire, après un libre-penseur, qu'aux heures douloureuses il y eut chez lui de la sainteté. Ceux-là le connaissent mal qui n'ont pas reçu, par ses écrits intimes ou par les souvenirs personnels de ses amis — ceux de M. Eugène Tavernier, par exemple — la révélation de ses deuils, de sa résignation chrétienne, de ses trésors d'amour et de bonté.

Son ménage fut béni, heureux. Rien de plus tendre que son amour pour sa femme, celle qu'il nommait partout sa chère Mathilde. Une fois, passant quelques jours de repos loin d'elle, au bord de la mer, il vit entrer dans la petite église où il priait et s'agenouiller à l'autel pour les relevailles, une femme de matelot, tenant un enfant dans ses bras: « Mon cœur, écrit-il à sa

1. Le XI^e volume de la *Correspondance*, renferme des détails très intéressants sur l'attitude de Veuillot après ce blâme de Pie IX.

femme, n'a pu résister à ce spectacle qui te représentait à moi si vivement. J'ai caché ma tête dans mes mains et je me suis mis à pleurer. » Il allait pleurer bien plus encore désormais. Écoutez-le : « J'ai été marié à une charmante et angélique créature que j'ai perdue au bout de huit ans. J'ai eu six enfants, il ne m'en reste que deux ; j'en ai vu mourir trois en quarante jours. Ces terribles coups ont mis mon cœur pour jamais à l'abri des blessures que peuvent faire les ennemis politiques et littéraires, et ceux qui croient me déchirer perdent leur temps : ils frappent un cadavre. » Devant ces cercueils accumulés, il envie presque une mère gémissant sur son foyer sans berceau : « Je ne vous plains plus de n'avoir pas d'enfants. » Sept ans après la mort de sa chère Mathilde, il envoyait un jour une lettre à sa belle-sœur, et comme il écrivait l'adresse : « Madame Veillot », il éclata tout à coup en larmes, au souvenir de celle qu'évoquait ce nom.

Après la naissance de sa première fille, il disait à un ami : « J'aimerais mieux pour mon enfant la mort qu'un péché, et je serais prêt à murmurer, je le crains, s'il lui arrivait un

rhume. » Il arriva à l'enfant plus qu'un rhume, et le père ne murmura pas. La mort la prit, puis sa sœur Gertrude, puis Madeleine, ne laissant au foyer et au cœur dévastés du père que les deux petites, Agnès et Luce. Il lui sembla que tout était fini et qu'il n'avait plus de famille. Après avoir conduit la troisième au cimetière, il fait cette confidence: « J'ai fait ouvrir le tombeau de sa mère, et je l'ai déposée à la place que j'avais réservée pour moi. C'était tout ce que je possédais de terre en ce monde. Maintenant, je n'ai plus rien, je ne veux rien acquérir, je mourrai sans posséder un tombeau. » Cependant ses yeux se lèvent vers le ciel pleins de résignation. « Je ne suis pas écrasé, je suis à genoux », répond-il à une parole de sympathie. Il ajoute ailleurs cette prière si profondément chrétienne, — je n'en sache guère ni de plus simple, ni de plus grande: « Que Dieu veuille accroître ma force et qu'il me laisse ma douleur! »

Dieu qui savait de quelle force il l'avait doué, lui laissa sa douleur. Elle dura toujours. Même aux heures de joie, elle revint toute vive. Il raconte à Mme de Pitray la première communion d'Agnès, à laquelle il assistait

avec sa sœur Élise, dans la chapelle des *Oiseaux*. « Je pensai à tout ce que j'ai pris et laissé sur la route... Ces tombeaux, cette mère et ces enfants qui n'étaient pas là! Sur le visage grave d'Élise, je lisais les mêmes pensées: elle murmurait intérieurement des noms toujours présents entre nous, et que nous ne prononçons jamais, afin de nous épargner mutuellement des larmes. Agnès parut en ce moment dans les voiles et sous la couronne que nous donnons en esprit à nos anges. Elle était pâle et ses voiles nous rappelaient aussi des linceuls. Nous baisâmes la tête en même temps. Ne me plaignez pas: ces linceuls furent aussi des voiles de première communion. Je le sentis par une douceur de Dieu. Une vision naquit dans mon cœur. Je vis... la mère et les enfants assister à la fête... J'embrassai Agnès avec respect, me recommandant à Dieu, présent dans le cœur de mon enfant. Ah! vraiment, chère amie, nous ne sommes pas peu de chose, nous autres chrétiens! »

En dépit de ses deuils, Louis Veuillot continua d'aimer, de lutter, de prier, de donner. Après le mariage d'Agnès au général Pierron, Luce, l'unique enfant qui lui restait, « le fruit

le plus cher de sa tendresse », lui dit adieu et entra au monastère des Visitandines. Il se trouva tellement isolé dans le monde que, écrivant un peu plus tard à la novice, il datait sa lettre « d'un lieu quelconque de notre exil, un jour quelconque de notre existence ». « Rien ne me fait plus de peine, confiait-il, et plus de joie que ta résolution... Adieu, mon ancienne fille Luce, toujours aimée, ma noble fiancée de Jésus, très respectée, si supérieure à moi. Tu étais petite et j'étais grand, à présent tu es grande et moi petit... » Puis, il glisse un sourire à travers son émotion : « Quelle grande dame est devenue ce chiffon de Lulu ! Elle sera dans le cortège de l'Agneau... Elle est Marie-Luce, mais elle a été Luce Veuillot. Elle s'en souviendra aussi longtemps que le Roi du ciel se souviendra d'avoir été Jésus de Nazareth. Adieu, mon enfant, prie Dieu de me donner plus d'amour pour lui. Pour toi, j'ai ce qu'il faut. Plus, tu ne voudrais pas. » Plus d'un père se serait plaint d'une vocation qui le laissait seul dans sa maison. Lui, non. Aussi bien, il faut l'avouer, il aurait eu mauvaise grâce à se plaindre, après avoir fait naître et encouragé tant d'autres vocations religieuses.

Est-il rien de plus touchant, par exemple, que cette jeune et charmante Antoinette de Guिताut — vingt ans, très jolie, du vieux sang de la vieille France — qui passe par Paris, pour serrer la main à Louis Veillot et le remercier, avant d'entrer chez les Petites Sœurs des Pauvres, des conseils qu'il lui a donnés et qui l'ont rendue fidèle à sa vocation.

Terminons. L'infatigable lutteur est devenu vieux. Cinquante-cinq ans de labeur sans trêve auraient suffi à ruiner la santé la plus robuste.

Ses yeux, qui l'ont toujours fait souffrir, lui permettent à grand'peine de lire. Les infirmités l'assiègent, ce qui ne l'empêche de répéter: « Que Dieu soit béni! » et d'écrire en plaisantant à Charlotte de Grammont: « Pour moi, je voudrais plier, mais je crie, je craque et je me sens tomber par terre. » Il désirerait travailler encore, et il ne le peut plus. A Eugène partant pour la besogne quotidienne du bureau et qui lui dit: « Je m'en vais au journal. — Ah! oui, tu vas au journal, toi, moi je n'y vais plus. » Il y a dans cette parole le sanglot étouffé du vieux chevalier qui voit partir pour la guerre sainte ses compagnons d'armes et que les blessures et le poids des ans retiennent au foyer.

Son âme et sa pensée combattent encore, mais sa main défaille; elle laisse tomber cette plume « qui ne l'a pas toujours trahi », et qu'il veut avoir pour compagne à son côté, dans le sommeil du cercueil:

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon front, le Christ, mon orgueil,
Sous mes pieds, mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil...

« Si l'on n'avait rien à faire, écrit-il encore une fois à Agnès, ce ne serait pas la peine de regretter d'être faible. Mais qu'ai-je tant à faire maintenant que j'ai écrit une centaine de volumes ? Tu es heureuse, tu seras fidèle à Dieu: que mes yeux se ferment, ils ont assez vu le monde. »

Oui, qu'ils se ferment pour le repos dans la gloire tranquille. Le monde, lui, ne cessera plus de se souvenir de Veuillot, de voir, de lire, d'admirer ses œuvres, de susciter, à la suite de cet animateur entraînant, des disciples épris de ses principes lumineux, de son courage et de la belle unité de sa vie. Tant qu'il y aura sur la terre des croyants en recherche d'un idéal, ils lèveront les yeux vers ce catholicisme intégral, fait

de piété simple, franche, aimante et soumise, vers cette vie publique et privée, comme vers un grand livre ouvert, où tout est à lire et rien à cacher. Tant qu'il y aura des ennemis de l'Église, Veillot jouira de cette autre caresse de la gloire d'être haï comme elle, parce qu'il l'a aimée et défendue comme sa mère. Tant qu'il y aura dans le monde des âmes justes, impartiales, elles reconnaîtront, dans ce pamphlétaire intransigeant, l'homme le plus miséricordieux pour les personnes et le plus implacable ennemi du mal; sous cette cuirasse du rude soldat un cœur fraternel, si bon! dans ce tenant de la vérité un amour intarissable et qui sacrifie tout pour elle; par-dessus tout, réunissant toutes ces qualités d'une grande âme pour en assurer l'harmonie parfaite, la foi du catholique, si ferme qu'elle lui a permis d'écrire pour sa tombe:

Après ma dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix;
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus: *J'ai cru, je vois.*

Profession religieuse de la Sœur Ignace de Loyola

Au monastère des Ursulines de Québec

MONSEIGNEUR,

MES RÉVÉRENDÉS MÈRES,

MES CHÈRES SŒURS,

La profession religieuse est un acte de charité parfaite.

Elle est placée au milieu d'une série d'actes d'amour de Dieu: les uns *la préparent*, et elle les consomme; les autres *la suivent*, et elle les féconde et en multiplie les mérites. Le tout constitue une immolation volontaire de la professe: c'est l'holocauste.

* * *

Les sacrifices qui préparent la profession et que les vœux consomment ont commencé depuis longtemps pour la religieuse: sacrifice des choses du dehors, étrangères sans doute, mais chères au cœur; sacrifice des choses plus intimes de l'âme, et puis de tout soi-même.

C'est, aussi bien, une condition posée par Jésus-Christ: partout où il fait appel à la vie parfaite, il avertit qu'il y a des biens à sacrifier. D'abord, ceux de la fortune, les moins précieux: « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, donnes-en le prix aux pauvres, viens et suis-moi¹. » Et quand ce Dieu, qui n'avait rien, tellement il avait tout immolé en se faisant homme, rencontre un jeune homme plein de bonne volonté, qui demandait candidement à le suivre, le Christ lui présente aussitôt le sacrifice: « Les oiseaux du ciel, dit-il, ont leurs nids, les renards leurs tanières; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. »

Notre-Seigneur n'insiste pas, il propose, il laisse au jeune homme sa liberté: « Si tu veux venir²... »; la vocation à la vie parfaite est matière d'un libre choix.

Un jour qu'il enseignait la vérité, guérissait les malades et semait les bienfaits de sa charité, on vint lui dire: « Votre père, votre mère, vos frères vous demandent et vous cherchent. » Jésus, se redressant dans sa fierté sainte, répondit: « Mon père, ma mère, mes frères... qui

1. S. MARC, x, 21.

2. S. MATTHIEU, xvi, 24.

sont-ils donc ? » Et étendant la main vers ses disciples: « Voilà mon père et ma mère... »

Or, aux appels de Jésus, aujourd'hui comme aux jours de ses courses en Palestine et en Galilée, se joignent des conditions de sacrifice et d'immolation.

Mais, immoler, qu'est-ce que cela ? — Immo-
ler, c'est détruire pour Dieu ce qui était à soi
et qu'on pouvait garder comme son bien; c'est
renoncer à ce qu'on aimait, pour plaire à Dieu
qu'on aime plus encore; — immoler, c'est offrir,
c'est donner, c'est arracher de son cœur ce qui
y tenait par toutes les fibres du droit, du sang,
de l'amour, de la vie, pour le déposer dans le
cœur de Dieu; immoler, si on va, comme vous,
mes chères Sœurs, jusqu'à l'holocauste, c'est
mourir à soi-même, pour ne plus vivre, comme
saint Paul, que de la vie du Christ.

Pour la religieuse, ai-je dit, cette immola-
tion a commencé de longtemps. Elle date de
la première heure de la vocation. Car la voca-
tion n'est pas ce que souvent l'on pense: une
sorte de penchant naturel où l'on n'a qu'à se
laisser glisser, un attrait charmant et très aimé

de la nature, une caresse puissante, irrésistible, une voix douce et que l'on désire entendre, et qu'on ne voudrait pas faire taire. Non, bien des fois, la vocation est le contraire de tout cela. Elle s'oppose au penchant naturel, elle répugne à l'attrait, elle le repousse, le brise, et le refoule au fond du cœur.

Seulement la foi apprend, sans que la raison et le cœur puissent y contredire, que, dans la pensée de Dieu, toute âme a une destinée à remplir, tout membre a dans le corps de l'Église une place faite pour lui, qu'il doit occuper sous peine de souffrir et de faire souffrir le corps entier — quel que soit l'attrait ou la répugnance pour le rôle à jouer. Et c'est là que commence la puissance de la vocation!

Il faut donc connaître cette volonté de Dieu. Et comme toutes les âmes ne reçoivent pas le coup de foudre, à l'instar de saint Paul sur le chemin de Damas, il faut, pour la connaître, écouter la voix qui parle à l'intérieur et regarder, bien en face, le cortège d'immolations qu'elle signifie et qui l'accompagne.

Et c'est, sans doute, parce que cet appel de Dieu aime à se faire entendre dans l'ordre et la paix des vertus simples et dans le silence de

l'humilité, qu'il retentit le plus souvent au sein des familles pieuses, parmi ceux qui joignent à la pureté des mœurs, la fidélité dans la foi et dans le devoir. C'est votre récompense déjà qui commence, parents chrétiens, et ce doit être votre consolation que de trouver dans le sacrifice que Dieu exige de vous, en vous prenant vos enfants, la première preuve de vos mérites et de sa prédilection.

Qu'est-ce donc qui se passe du moment que la vocation est entendue, au fur et à mesure qu'elle est mieux comprise et mieux agréée ? Ah ! ce qui se passe alors dans l'âme appelée, je vous le redis, c'est une série d'immolations, — aperçues dans leur ensemble d'abord, et comme un tout mal défini ; puis détaillées, se montrant les unes après les autres, dans la lumière du Saint-Esprit. Et l'âme qui correspond à la grâce les accepte.

Et chacune à son tour prend comme une voix pour lui dire : « Et moi, serais-je acceptée aussi ? Iras-tu jusque-là ? » — Et le cœur les compte, les ajoute l'une à l'autre, l'une dans l'autre, comme les anneaux d'une chaîne glo-

rieuse, qui ira toute la vie s'allongeant toujours, liant toujours mieux la vierge choisie au Christ qui l'a choisie, — au Christ qui tient de cette chaîne les deux extrémités bien rivées: l'une dans son Sacré Cœur, l'autre dans le cœur de son épouse et victime.

C'est un procédé divin, disons-le. Et divine aussi doit être la puissance qui le fait triompher. Quelle force, en effet, de jeunes âmes pourraient-elles trouver en elles-mêmes capable de les élever jusqu'à de pareils sacrifices ?

Voici une enfant — dix-huit ou vingt ans à peine — qui n'a connu du monde que ce qui le fait aimer. Elle n'a vu que ses bons côtés, dont les manifestations sont faites de joie, de rires, d'heureuse insouciance, de bonnes amitiés sans retour d'intérêt; et dans tout cela, les yeux de sa candeur croyaient voir la constance. Comment eût-elle pu imaginer alors qu'il vient un moment où, à côté de toute joie, est une souffrance, à côté de toute amitié, l'indifférence ou la trahison, qu'après un jour de soleil et de ciel bleu se lèvent un jour sombre et des heures d'orage ? Le soupçon ne l'en effleure même pas. Et dans ce long chemin de la vie que l'on voit s'ouvrir, si également gai, jusque là-bas, bien

loin, aux limites qu'y pose la mort, on reste bien convaincu qu'on marchera toujours du pas vif et alerte de son enfance et de sa première jeunesse.

Et c'est juste au milieu de ce bonheur serein que Dieu redit tout bas à l'heureuse enfant : « Viens ! »

Voix incomprise d'abord, qui étonne plus qu'elle ne persuade et dont l'écho s'éteint vite dans le bruit. Mais elle reprend, reprend encore, et répète : « Viens donc, je t'ai choisie ! » Et voici que des désirs secrets s'emparent du cœur, qui veut suivre.

Et alors : « Écoute, reprend la voix, viens si tu veux, mais il faut pour cela immoler bien des objets aimés. Avec ma grâce en auras-tu la force ? » — Et l'âme effrayée s'arrête avec un effort pour n'y plus penser, étreinte par le pressentiment de toutes ces ruptures. — Mon Dieu, faudra-t-il vous immoler toutes les espérances de ma vie ? Je les ai si joyeusement caressées ! Elles sont pourtant innocentes, et me souriaient si gaiement dans l'avenir ! — Tu n'y songeras plus, répond la voix de Dieu. — Faudra-t-il aussi, pour vous suivre, immoler mes plaisirs, mes amies, les affections où se reposait mon

cœur, la maison où j'ai grandi avec mes frères et sœurs ? Ces plaisirs ne vous ont pas déplu, mon Dieu, ils étaient purs ; dans mes amis, c'est vous-même que j'aimais, et elle est si chère la maison paternelle, j'ai tant de doux souvenirs qui m'y ramènent, tant de liens qui m'y attachent. — Et tu la quitteras, lui dit la voix, et tu ne regarderas pas en arrière.

— Faut-il aussi vous immoler les joies de la famille ? dire adieu à ceux que j'aime plus que moi-même, quitter mon père et ma mère ? Ah ! mon Dieu, vous demandez beaucoup ! Il faisait si bon, pourtant, vous servir et vous aimer, au milieu des miens ! Quitter mon père, moi qui ai toujours appuyé ma confiance sur son dévouement et qui n'ai même pas songé à vivre sans lui !

— Et tu les quitteras, continue la voix, si tu veux venir à moi. Et tu quitteras aussi ta mère, après un dernier embrassement. Cette fois, je le sais, la blessure sera profonde. Tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus sensible dans ton âme semblera en être arraché à la fois. Les moments les plus doux, passés dans les bras maternels, les soins les plus délicats, les jours les plus heureux que te procurait cet

amour, sembleront revivre soudain d'une vie nouvelle, comme si tous ces bonheurs passés n'allaient finir qu'avec ton départ, et comme s'ils avaient besoin de cet adieu pour être passés. Comme les scènes d'enfance deviendront attachantes alors et se réfugieront dans ton souvenir, comme si elles craignaient d'en être chassées! Comme l'amour filial réunira vite, en un tableau émouvant, toutes les bontés de ta mère, depuis les jours d'enfance, où elle t'enseignait de sa voix, de ses gestes, de ses yeux et de ses baisers, les grandeurs de Dieu, les douleurs du Christ mourant, l'amour de la Vierge Marie, l'horreur du mal et la beauté immaculée d'un cœur pur, jusqu'à ces jours plus récents où, connaissant ta vocation et sentant qu'il fallait te donner à Dieu, tu l'as vue, devant le sacrifice, plus dur pour elle encore que pour toi-même, pleurer les premières larmes que tu aies fait couler de ses yeux. — Eh bien! dis, te sens-tu la force de t'immoler jusque-là? — Et la voix de la vocation ajoute encore: « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi! »

— Au moins, mon Dieu, ce sacrifice sera-t-il la fin? — Oh! non, ce sera le commencement.

* * *

En effet, mes chères Sœurs, quand ce dernier sacrifice fut accompli, vous étiez au noviciat, et vous vous demandiez avec quel complet abandon et quel motif surnaturel vous l'aviez accompli. Puis, confiante dans la direction spirituelle qui vous conduisait comme par la main, vous fournissiez des preuves qu'avec les mêmes motifs surnaturels, vous vouliez persévérer dans cette immolation. Vous aviez dès lors sacrifié ce qui est en dehors de vous; mais de ce jour-là vous commenciez à immoler ce qui est vous-même. Aujourd'hui, au pied de l'autel, vous consommez cette volonté par l'acte suprême de votre charité. Si grand, cet acte des vœux, que saint Thomas lui attribue les effets mêmes du baptême!

Et le bon Maître va de nouveau vous faire entendre sa voix. Ce n'est plus seulement une invitation à la vie parfaite qu'il va exprimer; il a cherché dans votre vie et jusque dans les détails de votre âme les immolations que vous avez consenties; ce sont des obligations maintenant qu'il impose.

— Mon enfant, dit-il, tu fais vœu de chasteté? Eh bien! dans un corps de chair, tu

mèneras une vie qui soit l'imitation de la vie des anges! — Et vous répondrez: « Oui, Seigneur! »

— Tu fais vœu de pauvreté? Eh bien! après t'être dépossédée de tous les biens temporels, pour n'en plus jamais user que sous l'autorité qui te gouverne, tu monteras du vœu jusqu'à la vertu, afin qu'aucun de ces biens ne puisse plus pénétrer jusqu'à tes pensées et tes désirs et les maculer de convoitises. — Et vous répondrez: « Oui, Seigneur! »

— Tu fais vœu d'obéissance? Eh bien! ne fais plus ce que tu veux: fais ce qu'on t'ordonne; fais mieux encore: de l'exécution extérieure de ce qui est commandé, va jusqu'à l'union si intime de ta volonté à celle de ta supérieure, qu'elle ne fasse plus qu'une avec la sienne; mieux encore, si tu le peux, immole ton jugement, pour voir et juger, comme tes supérieures jugent et voient. Et ce sera alors le sacrifice personnel, total. — Et vous répondrez: « Oui, Seigneur! »

Puis, cette immolation achevée, fière du fait accompli, heureuse d'un bonheur qu'on ne dit pas; libre, oh! mais libre comme personne ne l'est ici-bas, de cette belle liberté des filles de Dieu, qui ouvrent leurs âmes, comme des ailes,

toutes grandes pour voler à la perfection, vous vous enfermerez dans l'humilité du couvent, donnant votre vie à de petits soins que Jésus seul regarde et que les anges vous comptent, vous apporterez à la famille religieuse qui est devenue vôtre, votre part de joie; vous la ferez aimer, cette famille, toujours plus de vos sœurs, comme Berchmans faisait aimer la sienne, parce que votre charité fera trouver bon d'y vivre ensemble.

Puis, fille choisie de Jésus, faites aimer Jésus autour de vous, partout, si loin que l'obéissance vous envoie. Faites-le aimer surtout par les enfants qui seront confiées à votre garde. — Elles ne savent pas ? Faites briller la lumière dans leur intelligence. — Leur nature est faible et inconstante ? Mettez de l'énergie dans ces volontés. — Elles sont légères et mal soumises ? Mettez de l'humilité et l'amour du devoir dans leur cœur.

Après cela, vous consacrerez les heures qui restent à la prière. Ah ! ce seront les plus douces de la journée ! Consolez le cœur de Jésus et réparez les injures qu'on lui fait. Consolez votre âme, à vous-même. Quand le jour a été long et rude et que le ciel vous laisse souffrante

et désolée, amassez, le soir, au pied de votre crucifix, vos peines, vos douleurs, vos fatigues, les ingrattitudes dont on vous paie, vos travaux méconnus, et faites au Christ l'offrande de tous ces sacrifices. Peut-être l'entendrez-vous vous dire: Courage! et ajouter: Merci!

Et nous, quand nous verrons la miséricorde de Dieu pardonner aux pécheurs et leur ouvrir le ciel, quand, après de longues missions qui s'achèvent pour recommencer sans cesse, on nous racontera les conversions merveilleuses qui réjouissent les anges, nous songerons que vous avez prié et souffert dans vos cloîtres, et que pour répondre à vos désirs éminemment apostoliques vous avez fait cession de toutes vos œuvres pour le salut des autres.

Et nous rendrons grâces au ciel, et nous lui demanderons, avec vous, de donner toujours plus à son Église de ces cœurs généreux qui lui sacrifient tout ce que le monde recherche, et s'immolent eux-mêmes en union du Christ-Sauveur et pour la gloire de Dieu.

L'Union catholique

C'est l'Union catholique qui nous a convoqués en cette salle. Et c'est d'elle que nous allons causer ¹.

Elle est une des plus anciennes et des plus vénérables sociétés littéraires et religieuses de Montréal. Elle va bientôt compter ses soixante-dix ans, et elle les paraît.

Plusieurs associations récentes, nées d'hier ou d'avant-hier, oubliant ou ignorant peut-être ses constitutions, ses biens meubles et immeubles, ses luttes, ses services rendus, ont parfois l'air de la regarder avec l'envie de dire: « Eh bien! voyons, est-ce qu'elle est encore là? Qu'est-ce qu'elle attend donc pour mourir? »

L'Union catholique, indulgente et peu bavarde, les laisse dire et se laisse vivre. Elle se console en songeant: Bah! la jeunesse est ainsi

1. Cette conférence faite en 1926 est la dernière de l'Union catholique. En dépit d'efforts pour lui insuffler une vie nouvelle, et malgré la bonne volonté d'un nouveau bureau de direction, la vieille société n'a pu survivre. Ses anciens membres s'en sont allés au cimetière les uns après les autres; les nouveaux se dispersèrent dans des associations plus conformes à leurs goûts et à leur activité.

La salle des réunions sert encore à des œuvres religieuses, selon l'intention du donateur, M. Berthelet, et elle contient la bibliothèque du Gesù.

faite; elle pratique aisément sans l'avouer, surtout envers les vieux, la doctrine de l'ôte-toi de là que je m'y mette; elle prend pour fait tout ce qu'elle se propose, pour de la durée ses espérances, pour des œuvres accomplies tous ses projets.

Il est certain qu'en soixante-neuf ans de vie notre Union a connu bien des fortunes diverses. Elle a même assisté à la naissance et à la mort de plusieurs sociétés qui avaient fait croire, elles aussi, à des promesses d'immortalité. Elle est d'un caractère sympathique: elle a pleuré sur leur tombe.

Aujourd'hui encore, quand de nouvelles venues font leurs premiers pas, elle les invite au succès avec des mots et des sourires réconfortants, avec une gravité qui sied bien à son âge, et sans se faire illusion sur leur avenir: Entrez, vous êtes bienvenues. Elle leur tend une main courtoise, qui rappelle les bonnes manières de la gentilhommerie des anciens Canadiens.

Si vous me permettez de crayonner un peu davantage, j'ajouterai: c'est une grande dame, d'une dignité inaltérable, en pensée, en paroles et en œuvres; sur la tête elle a des cheveux blancs, et, au dedans, de l'équilibre. On ne peut

pas dire qu'elle a été malade; insinuer au surplus qu'elle a agonisé est un propos de mauvaise langue. Elle a éprouvé dans sa course des lassitudes; et c'est vraiment qu'elle occupait une grande place dans notre monde, puisque toute la ville s'en apercevait et en gémissait dès qu'elle ne parlait plus et cessait de paraître.

Qu'elle se soit permis des villégiatures prolongées, c'est vrai. Ce n'était pas pour prendre le frais: ça lui arrivait même en hiver. Et puis, c'était bien inoffensif: elle villégiaturait chez elle, dans le silence du travail et des livres, se contentant de faire répondre à la porte « Madame est sortie. »

Quand elle réapparaissait au grand public, c'était pour secourir les pauvres de la Saint-Vincent-de-Paul, ou pour se battre vaillamment sur la brèche, en criant aux doctrinaires malfaisants: « On ne passe pas! »

On l'aimait pour sa charité souriante; son Ordinaire lui accordait une absolue confiance; par sa douceur et sa patience à attendre les beaux jours, elle a manifesté les vertus d'une célibataire heureuse et convaincue. Par ailleurs, personne n'est moins célibataire qu'elle, puisqu'elle est mère d'une nombreuse famille: une

famille qui, à un moment de grande prospérité, compta huit cents membres, s'il faut en croire un secrétaire fort en multiplication.

Dans cette famille se rencontraient les orateurs, les conférenciers, les écrivains, les apologistes les plus distingués de notre ville. Plus d'un demi-siècle durant, les salles de l'Union furent le rendez-vous des catholiques militants, qui y venaient s'instruire et s'armer au service de l'Église. Mains jeunes littérateurs y firent leurs débuts et durent à ses leçons et à ses encouragements d'y voir s'épanouir leurs talents.

Les séances publiques y réunissaient le Tout-Montréal instruit. C'est là que des orateurs illustres venus d'Europe: Claudio Janet, le général de Charette, de Molinari, Foucault, trouvaient des auditoires dignes d'eux.

Son influence était considérable, incontestable, — influence que se sont partagée, dans le dernier quart de siècle, des associations sans nombre, des clubs de tout nom, des cercles d'études, d'œuvres, de sociologie, des sociétés mutuelles, des groupements d'activité professionnelle et sociale. On dirait que pour la remplacer, il a fallu se mettre cent, là où elle suffisait toute seule.

Dès qu'elle intervenait, on sentait avec elle le prestige de la science et de l'orthodoxie. Une simple démarche de sa part prenait aussitôt figure d'événement. Il suffisait qu'elle prît parti dans un débat pour devenir l'interprète des catholiques bien pensants.

* * *

S'imaginer toutefois qu'on ne va trouver dans toute cette histoire de plus de soixante ans que des séances paisibles et harmonieuses, et, entre tous les membres de l'Union catholique, une constante uniformité de sentiments et de pensées, serait une illusion. Il s'y croisait trop de tempéraments opposés, de classes, de vues et de penseurs divers, pour arriver à une entente monotone, confinant à l'ennui. On y assista à des discussions passionnées. Ce sont celles qui, dans les archives, nous ont laissé les comptes rendus les plus intéressants. On n'y respire pas, évidemment, un air de carnage; on ne trouve pas de cadavres dans l'enceinte, et l'odeur de la poudre s'y est évadée. Mais on imagine des blessures, ou tout au moins des piqûres.

C'est à l'invitation de Mgr Bourget, de sainte mémoire, que les Jésuites sont revenus au Canada et ont fondé, en 1848, le collège Sainte-Marie. C'est pour répondre au désir du même évêque que, dix ans plus tard, les Pères fondèrent l'Union catholique.

C'était à l'époque de l'Institut canadien.

Jusque-là, il y avait eu chez nous des incrédules, des libres-penseurs, des libéraux teintés d'anticléricalisme, des mécontents du prêtre, de l'autorité religieuse, de l'évêque, de Dieu, de tout, excepté d'eux-mêmes... et encore! Mais chacun, règle générale, avait opéré pour soi tout seul. Nul lien ne les rattachait entre eux et devant le public.

L'Institut canadien — dévié de sa fin et de ses intentions premières — devint, à Montréal, le groupement des forces de tous ceux qui rechignaient devant les directions de l'Église ou combattaient ouvertement son autorité. C'était là qu'ils concentraient leurs forces. Ils y avaient leurs chefs, leurs assemblées, leurs journaux, leur bibliothèque.

Un bon nombre, comme il arrive souvent en pareil cas, étaient entrés à l'Institut avec de

louables intentions, sans pressentir au juste où on les menait. Ils restaient fidèles à leurs pratiques religieuses. Leur bonne foi, faite d'illusions ou d'ignorance, les laissait marcher à la suite de leurs dirigeants, dont plusieurs avaient de l'influence et du talent.

Ce ne fut que pour un temps. L'illusion cessa, même pour les jeunes têtes les plus ardentes, dès que la lutte devint ouverte. Une condamnation de l'Ordinaire s'ensuivit. L'affaire Guibord éclata, avec ses retentissantes plaidoiries; puis les ruptures scandaleuses avec l'Église, et les excommunications.

L'Institut se désagrégea graduellement. Mais il restait encore sa bibliothèque, les préjugés qu'il avait fait naître, des adeptes et des propagandistes qui en perpétuaient les erreurs.

L'Union catholique fut l'adversaire-né de l'Institut canadien. Elle en fut l'antithèse, l'antidote.

Ce ne fut pas là cependant sa seule raison d'être. Sa fondation fut déterminée par des motifs d'apostolat plus étendus et plus généraux.

Tout d'abord, pendant quatre ans, de 1854 à 1858, l'Union ne fut qu'une simple congréga-

tion de la sainte Vierge. Le P. Vignon qui la dirigeait y exprima, à maintes reprises, son désir de faire de ses congréganistes et de plusieurs autres citoyens instruits et influents les membres d'une association à la fois littéraire et religieuse.

Une retraite pascalle lui fournit l'occasion de réaliser son dessein. Les exercices en furent prêchés par le P. Durthaller, dans la chapelle du collège Sainte-Marie. Mgr Bourget assistait à la cérémonie de clôture et daigna distribuer lui-même la communion générale.

Le 11 avril suivant, 1859, le P. Vignon réunit soixante-dix de ses retraits et leur expliqua par le menu son projet de fondation.

Cinq jours plus tard, nouvelle réunion, formation d'un bureau de direction, élection des officiers; et l'Union catholique était fondée.

Les constitutions furent bientôt rédigées et approuvées. On peut dire qu'elles constituent un modèle de précision et de clarté. Elles sont conservées dans nos archives. On les retrouve en substance dans l'exhortation du P. Vignon, à l'assemblée du 11 avril.

« Nous voulons, rapporte le compte rendu, faire régner l'Église dans notre cœur et dans

notre patrie. Nous nous *unissons* pour la mieux faire connaître et aimer; pour nous aider à accomplir nos devoirs envers elle... pour nous affranchir du respect humain. Notre premier moyen de propager la gloire du Christ et les œuvres de notre foi, c'est l'union: union universelle et constante avec l'Autorité, dans tout ce que l'Église aime, commande et défend; union dans l'exercice du zèle et de la charité. Pour y arriver sûrement, nous sollicitons le concours de tous: des talents, des biens matériels, de la science, des lettres, du droit, de la médecine, du commerce... Un groupe d'hommes, de jeunes gens, animés de cet esprit et se fortifiant d'un pareil concours, sauverait le monde... »

Et comme certains catholiques, optimistes, trouvaient inopportun la fondation nouvelle et s'obstinaient, pour en prouver l'inutilité, à voir tout en rose dans le plus pieux et le plus orthodoxe des mondes, le P. Vignon prévoit leur objection et y répond:

« Il est urgent, affirme-t-il, d'obtenir votre concours et votre union. Le mal est grand; il nous envahit. Le temps presse. Contester l'op-

portunité d'une société comme la nôtre, dont les membres s'engagent à servir l'Église et à donner l'exemple de l'observation entière de leurs devoirs de chrétiens, c'est, ou bien s'aveugler, ou se faire complice. Non seulement elle est opportune; elle est nécessaire, même à côté de cercles et d'associations pourtant catholiques, où « peu de jeunes gens accomplissent leur devoir pascal et où un grand nombre manquent au devoir du dimanche. »

Cette dernière phrase vous étonne ? Elle étonna bien davantage les bons vieux de cette époque chez qui elle produisit une impression de calomnie.

Et pourtant il faut ne se surprendre de rien. Ne rapprochons pas les deux époques et ne faisons pas, louangeurs du temps présent, d'inutiles comparaisons. Contentons-nous de croire modestement que l'Union catholique, dès son origine, dut opérer maint retour à l'Église parmi la jeunesse, et qu'il serait injuste, il me semble, d'appliquer la phrase du P. Vignon aux membres des cercles catholiques d'aujourd'hui, du moins à ceux que je connais.

Ce qui étonne bien autrement, c'est le mal que se donnèrent de braves gens pour empêcher

de naître et de vivre notre chère Union. Elle n'avait pas encore atteint ses deux ans, quand elle faillit subir son massacre d'innocents, non pas de la main d'Hérode, — ceux qui voulaient sa mort étaient animés de louables intentions, — mais de la main de ceux qui voyaient en elle un empiétement sur des œuvres similaires déjà existantes, sur une bibliothèque que l'on croyait suffisante, sur les initiatives et l'influence de ceux qui, à Montréal, avaient jusque-là formé et dirigé l'opinion. A leurs yeux, les nouveaux venus, loin d'être des auxiliaires, devenaient des antagonistes, destinés par leur concurrence à faire périr les œuvres établies.

Le P. Vignon se chargea, dans un long mémoire qu'il intitula *Apologie de l'Union catholique*, de répondre à toutes les objections et d'apaiser toutes les craintes. C'est un travail considérable: il forme une brochure d'une centaine de pages, et qui reste comme un document précieux pour ceux qui voudront écrire l'histoire du mouvement religieux à Montréal.

L'auteur y procède, à sa façon coutumière, avec tous les égards de la courtoisie et toute la franchise due à la vérité. Sans prendre personne à partie, sans se poser en adversaire de

contradicteurs nommés, il réfute les objections et fait bonne justice de toutes les défiances. L'apologie ne fit pas seulement taire les mécontentements, mais elle transforma beaucoup de mécontents en membres zélés de l'Union.

Toutes les phases par lesquelles notre société est passée, en ses premières années, y sont racontées depuis l'expression du premier désir de Mgr Bourget, la fin et les moyens de l'œuvre, le portrait de quelques membres fondateurs et de quelques adversaires, certaines dissidences dans l'administration et même dans la doctrine, l'état des esprits à cette époque au point de vue social, religieux et national, — l'établissement de la bibliothèque, le pèlerinage du mois de mai, la communion générale du 8 décembre, la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, etc.

Ceux qui ont connu l'apologiste n'ont pas besoin qu'on les avertisse que son travail, pour être exact, ne manque pas de vie et n'est pas dépourvu d'esprit.

* * *

A côté du P. Vignon, deux autres jésuites méritent d'être considérés comme les fondateurs de l'Union catholique. Ce sont les PP. Michel et

Gravoueille. Avant que leur recteur n'écrivît l'histoire de notre société, on peut dire qu'eux l'avaient faite. Au dernier nous devons plus particulièrement l'organisation des œuvres de piété et de bienfaisance, et un cours de philosophie qui a eu son moment de célébrité.

C'est au P. Michel, « l'homme de principes clairs et sûrs », l'incomparable conseiller, premier directeur de l'Union, que nous devons la bibliothèque. Il en a recueilli les volumes, l'a suivie dans ses déménagements laborieux, l'a tirée des impasses où on l'avait engagée, l'a définitivement mise dans ses meubles.

D'aucuns nous ont souvent demandé : « L'Union catholique est-elle propriétaire ? de quoi ? à quel titre ? »

L'emplacement de notre bibliothèque — et donc du Gesù — s'appelait autrefois le terrain Campbell. M. Berthelet, l'un des grands bienfaiteurs des Jésuites, en fit d'abord l'acquisition, puis le transmit en pur don au collège Sainte-Marie.

Il y mettait pour toute condition que le collège fournirait une salle pour la bibliothèque et les réunions de l'Union catholique.

C'est que, depuis assez longtemps déjà, la salle des Pères, où l'on s'était réuni jusque-là, devenait trop petite pour le nombre croissant des unionistes. Plusieurs s'en plaignaient, et comme le P. Recteur ne pouvait rien offrir de mieux, les mécontents le menacèrent de se chercher eux-mêmes un local et de n'avoir plus rien à faire avec les Jésuites. Ils passèrent bientôt de leur menace à l'exécution, et une salle fut louée, rue Saint-Laurent, où les dissidents tinrent leurs assemblées, — sans directeur.

Malgré les efforts des pacificateurs, les esprits s'échauffèrent, firent naître, de part et d'autre, des griefs nouveaux. La cause se compliquait, quand elle fut portée devant Mgr Bourget. Celui-ci eut bientôt fait de convaincre les membres de bonne foi que c'était vouloir la mort de l'Union que de la forcer à émigrer dans un local étranger en la séparant de ses pères fondateurs.

C'est alors qu'advint l'heureuse intervention de M. Berthelet.

Jusqu'à ce moment, le P. Saché, troisième recteur du collège Sainte-Marie et successeur du P. Vignon, faisait ses premières démarches en vue de la construction du Gesù. M. Ber-

thelet vint au devant de son plus ardent désir, en lui offrant le terrain Campbell ¹.

* * *

Quelques silhouettes

Parmi les conférenciers de l'Union, nous venons de le dire, figurent presque tous ceux qui ont, chez nous, joué un rôle important dans les lettres, les œuvres sociales, la politique, l'histoire et l'apologétique.

Le livre ne manquerait ni de pittoresque ni de saveur qui peindrait au moins les traits les plus saillants des vieux tenants de la Société. Il y avait là des types. Ceux de ma génération

1. L'acte de donation du terrain Campbell (22 octobre 1863) a été déposé chez le P. Procureur du collège Sainte-Marie. On peut en voir les extraits principaux dans l'*Apologie* du P. Vignon. L'un des paragraphes se lit comme suit :

« Cette donation est faite à la condition expresse et à la charge par la corporation susdite (le collège Sainte-Marie) d'employer lesdits terrains et dépendances à y ériger une église et pour des œuvres d'instruction et d'éducation religieuse, selon la foi catholique, apostolique et romaine, tel, par exemple, que se trouve être l'Union catholique, ou autres associations semblables... »

Cet acte est signé par MM. O. Berthelet, Ed.-P. Fréchette, N. P., D.-E. Papineau, et les PP. L. Saché, S. J., et Régnier, S. J.

La bibliothèque, même avec son administration actuelle et l'accroissement qu'elle a pris en ces dernières années, demeure la propriété de l'Union. Le texte du P. Vignon ajoute : « Tant que les PP. Jésuites auront la direction de l'U. C. — et c'est nécessaire à son existence — ils ne peuvent ni ne veulent disposer de la bibliothèque. »

en gardent d'ineffaçables souvenirs, lesquels sont souvent de beaux exemples.

C'est que, chez eux, il n'y avait pas que les paroles et les actes: il y avait la manière.

Peut-être aussi était-ce simple nouveauté aux yeux de notre jeunesse amusée, l'inédit surprenant pour qui ne sait rien et n'a jamais rien vu. Nous restions, en tout cas, bien convaincus qu'ils étaient sans pareils. La plupart, je crois, étaient plus instruits que nous, lisant plus de livres et moins de journaux.

Leurs mémoires étaient moins que les nôtres bourrées de noms, d'événements et de faits divers; leur esprit était mieux nourri d'idées générales. Mais autant que nous, et plus que nous, ils souffraient du manque d'étude et de loisirs; peu de conférences faites à l'Union indiquent un jugement vraiment personnel des hommes et des choses, une érudition sûre d'elle-même, des synthèses, des directions et des conclusions où le talent apparaît, saillit, avec sa forme et sa force originales. Chez un grand nombre apparaît plutôt l'influence de la dernière lecture, du dernier volume, résumé ou hâtivement assimilé.

On chercherait en vain parmi eux des historiens. Ils parlaient souvent de l'histoire, de celle qu'on apprend dans les manuels, sans se laisser séduire par les vieux manuscrits de nos archives. Ils aimaient, c'est sûr, nos traditions; ils vivaient et continuaient mieux que leurs héritiers nos anciennes coutumes. Leur patriotisme toutefois ne se traduisait pas en paroles et en œuvres de la même façon que celui de quelques-uns de nos économistes, de nos professeurs, d'un M. Thomas Chapais, par exemple, d'un abbé Groulx, dont l'amour de l'histoire, alimenté par un travail persévérant, prodigue non seulement les discours et les écrits, mais donnent encore l'élan à des démonstrations patriotiques en passe de devenir traditionnelles, et burinent certaines figures héroïques de notre histoire avec ce relief populaire qui les immortalise en de belles leçons.

Plusieurs unionistes étaient ce qu'on est convenu d'appeler des caractères. Et comme ils étaient nombreux et souvent réunis, c'eût été merveille de ne point voir éclater dans leurs assemblées des contrastes. Il s'en trouvait de toutes les nuances, dans les réunions générales, et même dans le bureau de direction.

M. DUVERGER—le premier président—avait dans sa dignité de la raideur, juste assez d'affabilité et de sourire pour n'avoir pas l'air de présider à un perpétuel enterrement; jamais un mouvement de trop, pas un geste inachevé ou sans mesure, pas un salut qui ne fût profond, pas une question ou interpellation qui ne devînt, répétée par lui, de haute importance. Une volonté de fer s'exerçant sous un air timide, — une de ces volontés dont on eût dit qu'elle était sans égale, s'il n'y avait eu, là, aussi, le P. Fleck: une autre volonté de même métal, avec ça en plus, qu'elle avait été coulée dans un moule monastique.

Or, le premier président eut pour vice-président LOUIS BEAUBIEN: l'excellent homme qui ne s'en faisait pas, tout d'une pièce, mêlant à ses allures démocratiques une pointe de Normand finaud, qui ne croit jamais plus que de raison que *c'est arrivé* et qui dit tout ce qu'il veut sans toujours dire ce qu'il pense. Ses conseils étaient d'ordinaire des explosions de bon sens. Il les donnait de sa forte voix un peu nasillarde et traînante, en y ajoutant l'accent

moitié négligé moitié ironique, que M. Duverger se croyait obligé de relever du ton très solennel des grandes sentences.

Entre les deux se posait, comme en un juste milieu, M. RODIER: un modeste qui déclinait tout titre honorifique. Il était maire de Montréal et cela lui paraissait suffisant. On le gratifiait volontiers du surnom de « maître des novices ». C'est que, au fait, il avait reçu dans sa maison, transformée en noviciat, les Jésuites revenus au Canada. C'était chez lui que le P. Régnier, premier jésuite canadien de la *nouvelle* Compagnie, avait reçu sa formation religieuse; — le même P. Régnier qui, jeune séminariste, avait, en 1837, osé planter *l'arbre de la Liberté* dans les cours du séminaire de Saint-Hyacinthe. Chez lui aussi avait été reçu le frère Vachon, S. J., — un frère coadjuteur, commentateur étonnant — mais pour lui tout seul — des épîtres de saint Paul, et plus tard cordonnier jubilaire au Sault-au-Récollet. Vingt-cinq générations de novices ont vénéré sa sainteté silencieuse et essayé en vain d'user dans toutes leurs marches et contremarches, dans leurs pèlerinages et sur tous les cailloux de l'île de Montréal et les grèves pierreuses de la rivière des Prairies,

ses souliers irréductibles. Dans nos souvenirs, ce frère cordonnier reste le digne émule du frère portier que fut saint Alphonse Rodriguez.

A côté des dignitaires de ce groupe primitif s'asseyait RODRIGUE MASSON: court, rond, très soigneux de sa personne, distingué; l'homme qui est et veut être en tout point gentilhomme. On eût dit que, tout le temps, il préludait à ses hautes fonctions futures. Ses manières de voir étaient très personnelles; il lui paraissait pénible de penser comme les autres et, même convaincu, c'était un sacrifice de se ranger à l'avis commun. Son exemple tout de même est une démonstration: il prouve que la dignité d'une vie sincère et parfaitement honnête conquiert souvent plus de prestige et monte plus vite au succès, que l'éclat des talents, les dons de la parole et toutes les habiletés de l'arri-visme. Si, dès lors, on avait annoncé que Rodrigue Masson deviendrait ministre de la Guerre, à Ottawa, et gouverneur à Spencer-Wood, tout le monde aurait dit: « Pourquoi pas ? », vingt ans à l'avance.

C'est à cette époque que M. JOSEPH ROYAL se préparait lui aussi à sa carrière politique et à sa future dignité de lieutenant-gouverneur.

Il faisait partie d'un groupe intéressant de journalistes, liés entre eux par leurs travaux, leurs goûts et leur belle humeur: Oscar Dunn, Provencher, Hector Fabre, Mousseau, Legendre et Dansereau, et de plusieurs amis: les deux de Lorimier, Napoléon Bourassa, Turgeon, Ricard, Labelle, Desbarats, le premier trésorier de l'Union, Boucher, son premier secrétaire, Letondal et Gustave Smith, ses musiciens; de Bellefeuille, ancien élève de la première classe du collège Sainte-Marie et qui célébrait avec nous, en 1923, le soixante-quinzième anniversaire de son collège; M. Alphonse Leclaire, devenu aujourd'hui le doyen des anciens de l'Union.

M. LECLAIRE nous pardonnera de rappeler — le fait est mieux connu en Europe que chez nous — qu'il a mené de front, par des dons rarement conciliables, les affaires et les arts, et a mérité en ces dernières années d'être placé, par des connaisseurs et des revues artistiques de Paris, dans la glorieuse lumière des grands artistes sculpteurs sur bois.

Parmi ceux qui suivirent cette pléiade venaient Charles Thibault, l'avocat Bourgoin, J.-L. Archambault, le notaire Bélanger, Paradis, Nazaire Dupuis, le plus assidu aux séances, son

jeune frère Odilon qui, avec MM. Leclaire et Beaudry, reste parmi les rares survivants de tout le groupe¹.

* * *

Le 13 septembre 1863, — le jour même où le P. Michel faisait connaître aux Unionistes le don, par M. Berthelet, du terrain du Gesù, — le président présentait à l'Union catholique un nouveau membre et annonçait qu'il allait y faire sa première conférence.

Ce nouveau membre, encore dans l'ardeur de ses vingt ans, s'appelait L.-O. DAVID, et le sujet qu'il allait traiter s'intitulait: *Rêves d'un jeune homme*.

Le texte ne nous en est pas resté, que je sache. Et il faut le regretter. Il serait intéressant de savoir, après soixante-quatre ans, ce que rêvaient, au début de sa carrière, le cœur de feu et l'imagination ailée de notre sénateur octogénaire. Se promettait-il alors de mourir à l'ouvrage ? d'offrir son inlassable activité en exemple à la jeunesse légère et aux chercheurs de fortunes faciles et vite faites ? de combattre toute sa vie le préjugé de la science sans labeur,

1. Tous les trois sont morts en ces dernières années.

de l'histoire improvisée, du patriotisme gonflé de paroles et vide d'œuvres et de sacrifices ? Rêvait-il d'ensoleiller ses vieux jours dans des joies sereines de grand-père ? de s'entourer de belles et fortes amitiés, assez puissantes pour résister aux conflits de la politique et aux hasards de la vie ? Je ne sais... Mais son âme, dévorée de toutes les impatiences d'agir et de monter, dut étendre bien loin ses ambitions, si les succès merveilleux de sa bonne fortune n'ont pas suffi à l'apaiser. Et ses rêves durent être innombrables, s'il lui en reste encore après tant de réalisations ¹.

1. Après avoir lu ces quelques lignes dans un compte rendu de journal, M. L.-O. David m'écrivit une lettre dont je puis publier ici les passages principaux. Elle fait revivre le bel exemple de sa vie et renferme une leçon de sincère modestie :

« CHER PÈRE,

« Bien que je remercie rarement les personnes, les journaux spécialement, qui m'adressent des éloges plus ou moins mérités, je crois devoir, cette fois, faire exception ..

« Je serais curieux de connaître ces *Rêves du jeune homme*, que j'ai vraiment oubliés. Ils devaient avoir besoin d'être modifiés et corrigés par l'expérience. Je remercie le ciel de m'avoir accordé plusieurs années de repos et de réflexion. Seulement, plus je vieillis et réfléchis et moins je m'admire et me trouve digne des éloges qu'on m'adresse; plus je me demande si j'ai droit à l'estime de Dieu, car je n'ai pas toujours été ce que j'aurais dû être et je n'ai pas toujours fait ce que j'aurais dû faire. Certains hommes ont plus besoin que d'autres de vieillir pour acquérir la sagesse, pour réaliser ce que l'on doit à Dieu.

« Mais j'avoue que depuis longtemps je me suis efforcé de m'assagir et d'être utile à la société, à mes compatriotes, à la jeunesse particulièrement, en leur parlant religion, morale, patriotisme. C'est le moins

Il ne faudrait pas croire que les sujets d'imagination étaient chose commune chez les conférenciers d'alors. Les *Rêves* de M. David constituent une heureuse exception. Ils font oasis, si j'ose dire, au milieu de la sécheresse d'une multitude d'autres. La préférence allait aux sujets livresques et d'un sérieux déconcertant, du moins par leur continuité. C'est ainsi que sept ou huit séances consécutives furent prises : par M. Ramsay et son travail sur *Bacon*, par le P. Michel et ses *Études philosophiques*, par M. Royal et ses *Réflexions philosophiques*, par M. Provencher et le *Catholicisme dans ses rapports avec l'ordre social*, par M. l'avocat Auclair et *l'Église dans ses rapports avec le Droit*...

Tous ces sujets avaient des *rapports* ; un chirurgien aurait dit des adhérences.

Enfin, au bout de la saison, pour achever de traverser ce désert de philosophie adhérente et sablonneuse, M. Jourdain — nullement appa-

que je puisse faire pour reconnaître le bienfait de la prolongation de ma vie et la conservation de mon activité intellectuelle. Le fait est que je me demande souvent à quoi je dois de vivre encore et d'avoir échappé à tant de dangers... pourquoi ai-je été si favorisé de préférence à tant d'autres qui avaient plus de mérite que moi ?... »

renté au Bourgeois gentilhomme — monta à la tribune, un jour sombre de pluie. Les auditeurs, quelle illusion ! l'attendaient avec un sourire ; ils allaient, pensaient-ils, se dérider un peu. Pour les combler, M. Jourdain traita très gravement, métaphysiquement, de la physique.

C'étaient des gens sérieux.

L'auditoire se montrait admirable et... il revenait. L'un des membres les plus en vue, disons le mot : le plus célèbre, M. FRANÇOIS-XAVIER-ANSELME TRUDEL, ne figure pas parmi les fondateurs de l'Union catholique, mais il y vint dès les premières années, suivi bientôt de M. le juge de Montigny.

Brillant avocat dès ses débuts, M. Trudel s'était fait remarquer dans plusieurs causes importantes, pour son sens du droit, son talent d'exposition et son imperturbable logique.

Son plaidoyer dans l'affaire Guibord l'avait d'un seul coup placé, avec sir Louis Jetté, au premier rang du barreau de Montréal.

Le fameux *Programme catholique* le compta parmi ses signataires et ses auteurs. Fondateur et rédacteur de l'*Étendard*, il fut, avec Tardivel, l'un des pionniers de la presse indépendante : briseur de cadres politiques, en révolte contre

l'absolutisme des partis, moins soucieux de rédiger un organe d'information qu'un journal de principes et d'idées.

Comme il arrive à tous les hommes convaincus, qui pensent, savent, croient, aiment et paient de leur personne, il suscita beaucoup d'admirateurs. Ses adversaires furent plus nombreux encore. Quelques-uns allèrent jusqu'à la haine et firent, contre lui, cause commune avec leurs propres ennemis.

A tous il fit face, même quand tous venaient de toute part.

Certaines de ces polémiques furent retentissantes et rentrent dans l'histoire politico-religieuse de notre pays. Personne, par ailleurs, ne contestait sa haute personnalité, sa probité parfaite, la sincérité de ses sentiments religieux, son désintéressement et sa générosité, portés parfois jusqu'à l'héroïsme.

Laborieux comme un « castor ¹ » qu'il était. Au physique il se dressait en force : deux épaules de colosse, un peu voûtées. Sa démarche était grave et lente ; il semblait partout poser son pied avec l'assurance du propriétaire dans son

1. C'est le nom que l'on donnait à un groupe d'hommes politiques dont le sénateur Trudel était l'un des chefs.

domaine. Il avait d'habitude le regard et la tête inclinés d'un méditatif. Sa physionomie, à moitié dérobée sous ses fortes moustaches, n'éveillait pas d'abord la sympathie; mais cinq minutes de conversation suffisaient à effacer cette impression première, et à transformer cette rude face de combattant sans peur, en un rayonnement d'esprit, d'indulgence, d'affabilité.

A l'Union catholique, il jouissait de tout son légitime prestige. On l'admirait et tous lui faisaient confiance.

Naturellement, il en usait. On pourrait même dire qu'il en abusait, quand c'était son tour à parler. Je ne signifie par là que le temps qu'il y mettait; car il était long. Ses discours étaient longs, ses parenthèses étaient longues, ses articles étaient très longs. Mais ce n'étaient pas des longueurs vides: il avait beaucoup à dire. Elles ne rompaient pas non plus la suite des idées, pour ceux qui consentaient à en tenir le fil et à le suivre. Seulement, quand il parvenait aux conclusions de ses raisonnements, liés par ce fil bien continu, il arrivait à ses auditeurs — ça arriverait peut-être plus souvent à ceux d'aujourd'hui — d'avoir lâché le fil depuis longtemps.

Le premier discours du sénateur Trudel, dont fassent mention nos comptes rendus, fut une improvisation, — non pas une improvisation apprise par cœur, mais une vraie, celle-là. Il n'y employa même pas de précaution oratoire, ni excuses, ni aucun des clichés de ces *speechomanes* qui parlent, d'ailleurs, quand ils ne sont pas préparés, aussi bien que quand ils le sont, et prennent tout le temps d'un discours pour dire qu'ils n'en feront pas.

Ce jour-là M. Villeneuve — le futur maire de Montréal — avait demandé, en ouvrant la séance, la permission de louer M. Trudel pour le magnifique plaidoyer qu'il avait prononcé la semaine précédente et dans lequel il s'était montré aussi habile avocat que catholique éclairé et sincère.

M. Trudel s'y était opposé, trouvant inopportun de prodiguer de pareils éloges à un homme qui avait tout bonnement accompli son simple devoir.

« Le devoir accompli, avait repris M. Villeneuve, l'a été avec tant de talent et de courage, qu'on se doit de le signaler. »

Un véritable tournoi oratoire s'en était suivi, entre l'humilité d'une part et l'admiration fraternelle de l'autre.

Heureux temps ! où l'on se battait pour n'être pas louangé !

A la fin, s'élevant au-dessus des motifs personnels, M. Trudel entre dans une longue dissertation sur la critique littéraire, « inexistante au Canada. » Nous manquons de mesure, nous avons des modes excessifs de blâmer, de déchi-queter, non pas selon leur démérite, mais selon leur école ou leur parti, des jeunes débutants, et de stériliser leur bonne volonté en ses premiers essais. Ou bien, nous les abreuvons de tant de louanges qu'ils s'y noient. Ils pensent que du premier coup ils ont atteint les sommets ou accouché d'une merveille. Ils n'ont plus rien à faire : à quoi bon peiner, trimer, réfléchir, quand c'est si facile de produire des chefs-d'œuvre ? Et vous les voyez bientôt ravis d'eux-mêmes, engoncés dans leurs éloges et gaulonnés d'épithètes, publier en une langue vieillotte, croisée d'argot ou d'un modernisme d'emprunt, des œuvres littéraires ou des élucubrations oratoires, dont la vacuité tâche de se faire oublier par des emphases de husting...

M. Trudel alla jusqu'au bout de cette critique de notre critique embryonnaire, — tant de fois reprise depuis ce dimanche de 1870.

Si l'honorable sénateur revenait parmi nous, il trouverait probablement des auteurs plus dociles que lui à la louange et moins agressifs contre leurs panégyriques. Admettrait-il que notre critique littéraire, synthétique et analytique, est revenue à la mesure et à l'équilibre impartial et judicieux ?

Je le crois, mais pas tout à fait.

* * *

M. le Recorder, comme tout le monde appelait le juge B.-A. TESTARD DE MONTIGNY, était à cette époque l'ami intime et le confident du sénateur Trudel. Et il fut, lui, son ami de toutes les heures et jusqu'à la fin, de même que le docteur Édouard Desjardins, le sénateur Bellerose, le docteur Durocher, l'abbé Gratton, curé de Sainte-Rose, et d'autres que ne dominait pas la politique.

Ce qui rendait la collaboration de M. de Montigny précieuse à l'Union, c'est qu'il avait des vues de toutes choses et en parlait avec une égale facilité.

Esprit curieux, plus enclin à chercher qu'à approfondir, catholique de foi et de pratique

aussi sincères que de charité profonde; très spirituel, on sentait qu'il mettait autant de plaisir, peut-être plus, à amuser ses amis — et l'aubaine n'était pas de trop dans ce grave aréopage — qu'à instruire ses auditeurs. Il était la joie des jeunes. Que de loisirs il consentit à perdre, dans ce bureau privé de l'Hôtel de Ville qu'il appelait son confessionnal, à seule fin de nous faire rire de bon cœur. Que d'histoires originales! Quels tableaux en raccourci, en deux coups de pinceaux! Il lui suffisait d'un jeu de physionomie, d'un geste et d'une métaphore pour peindre et faire tituber sous nos yeux tel pochard, qui venait de le traiter de « vieux vlimeux ».

Nul ne fit l'apprentissage de la vie dans des milieux plus divers. Écolier d'un collège de province, à Joliette si je ne me trompe, il expédie à la hâte ses études secondaires, traverse son stage dans des emplois de clerk de bureau. Zouave pontifical, il part pour Rome plusieurs années avant nos régiments de 70, reprend à son retour son étude du droit; avocat, magistrat stipendiaire, puis juge en police correctionnelle. Pendant plus de vingt ans, il fit de cette dernière fonction un véritable apostolat.

A l'Union catholique, le recorder de Montigny a traité *de omni re scibili et multis aliis*. Les dons de son esprit l'invitaient à toucher à tous les sujets et à en voir surtout les dehors attrayants. Il y avait en lui un artiste oublié ou qui se méconnaissait. Si on lui avait dit — ce qui était vrai — que son talent s'adaptait davantage aux sujets poétiques et purement littéraires, il en eût été surpris, peut-être froissé. Il allait de préférence aux sujets philosophiques, qu'il traitait d'ailleurs avec toute son imagination.

Toutefois, quelle que fût la matière du discours, de la dissertation ou de la causerie, on était sûr de trouver tout de suite le goût du concret, les mots en saillie, des parenthèses entre lesquelles il glissait tout ce qu'il avait peur de perdre en le renvoyant plus bas, des zigzags à travers les hommes et les choses se rattachant à son sujet ou ne s'y rattachant pas; par là-dessus des fusées d'esprit, des traits inattendus ou quelque histoire de bivouac ou de cour de police finement racontée, plus hilariante encore par le contraste entre la gravité voulue du narrateur et les éclats de joie des auditeurs.

Il s'essaya, je ne dis pas dans la même conférence, mais dans la même saison, à l'histoire, à l'apologétique, aux récits de voyage, à la théologie morale, à la critique littéraire, même à l'économie domestique, dont il fit un traité. Et il mourut entouré de reconnaissance, aimé, vénéré, sans richesse, malgré sa science de l'économie.

Pas pour cinq sous de rhétorique. Il causait.

Tout le monde s'en fût bien trouvé, et ses causeries seraient encore lues avec plaisir, si, hélas ! sa grammaire avait valu un peu plus cher que sa rhétorique.

« Vous savez, moi, je suis bachelier ès rien, disait-il en plaisantant. J'ai porté le havresac trop jeune pour m'être habitué au joug de la grammaire. »

Vers 1886, il fit, en compagnie de MM. Beaubien père et fils, à travers les Laurentides, à pied, en canot, en *barouche*, le voyage de Nominigue. Il en raconta les aventures dans trois ou quatre séances de l'Union. Puis il publia son récit en une brochure intitulée *le Nord*, dont il envoya un exemplaire au professeur de son fils Gaston.

Le professeur écrivit un compte rendu bibliographique dans *l'Étendard*; il remerciait, félicitait l'auteur, insistait sur l'érudition étonnante du Recorder: il traite, disait-il, dans cette unique brochure, de la colonisation, de nos forêts et de toutes leurs essences, des minéraux et des roches du Nord, de la chasse, des poissons, des mœurs des bêtes sauvages et domestiques, des vertus médicinales d'une multitude de plantes... Vers la fin, avec tout le respect qu'un jeune doit à l'âge et à la magistrature, le professeur citait quelques phrases, dans lesquelles, insinuait-il, la grammaire devait se sentir à la gêne.

« Fichtre! lui dit le Juge, à la première rencontre, ce n'est pas elle que ça gêne, c'est moi! Je me suis toujours senti timide comme un sauvage devant cette grande dame-là. »

Dans un autre milieu, avec d'autres loisirs et plus de culture, il fût devenu un critique littéraire charmant et redouté. Il possédait pour ce genre la finesse, le bon sens inné, une façon vive de saisir une vérité ou une sottise, de disséquer l'homme, l'ouvrage et les intentions cachées sous des apparences. Avec cela une verve assez amusante pour se faire tout pardonner! — un Émile Faguet, moins la syntaxe.

Pour les jeunes de 1880, comme pour tous ceux que les mouvements physiques d'un conférencier, ses tics, sa structure, sa voix, impressionnent particulièrement, — le plus original des unionistes de ce temps-là était bien M. DE BONPART. Celui-là, au premier aspect, s'incrustait une fois pour toutes dans la mémoire.

Né en France, il avait été député au palais Bourbon, avant de passer au Canada. Il professait à notre école du Plateau. Maître d'école par tempérament, par carrière, par le ton et les attitudes, par son accent et sa mine délibérément rogues, par sa physionomie et ses deux yeux de bon vieux tigre, que dérobaient, comme des persiennes très mobiles, de longs cils et des sourcils broussailleux.

Je pense à lui chaque fois que je rencontre le nom de Georges Clemenceau. Il était le type achevé du primaire, le primaire classique, si on peut dire. Rien qu'en soupçonnant ses deux yeux derrière leurs persiennes, les enfants éprouvaient le besoin de s'avertir: « Attention! il nous regarde. »

Or, un beau dimanche après-midi, serré dans son prince-Albert de toujours, — un prince-

Albert qui avait refusé de s'élargir avec lui, — l'œil plus vieux tigre que jamais, la voix de basse profonde plus rauque encore qu'à l'école, malgré les deux ou trois chats qu'il avait extraits à grand fracas de son gosier, M. de Bonpart annonça, en roulant ses *r*, le sujet qu'il se proposait de traiter pendant l'hiver: *les Monstres de la Révolution*.

Il nous les apportait dans sa serviette: des monstres en cinq conférences.

Un confrère de l'école du Plateau glissa à l'oreille de son voisin:

« Quand un monstre conduit un autre monstre, *nonne ambo...* est-ce que les deux ne méritent pas la guillotine ?

— Je vous présenterai aujourd'hui, commença gravement le conférencier, Marrat, — avec deux ou trois *r*, — après, viendra Robespierre...

— Pierre qui roule,... murmura le confrère du Plateau. »

Nous t'aimions bien, cher bonhomme de Bonpart, et tu gardes une large place dans nos souvenirs. Va et dors tranquille! Saint Pierre a dû t'ouvrir sa porte en souriant, et te recevoir en toute sécurité: ta serviette était vidée de tes

conférences. Tu as trompé la frayeur de tes écoliers. Jusqu'à toi, ils avaient toujours eu peur des monstres; ils t'ont suivi, approché, touché, chéri; ils ont vu de la bonté briller dans tes yeux derrière tes lourdes paupières; et sous ta grosse moustache, tu ne leur as pas montré les dents.

Tu fus un tigre extraordinaire, un tigre doux.

* * *

Est-il besoin de faire observer que ces centaines de membres de l'Union catholique, malgré la diversité des formes, simples ou excentriques, solennelles ou abandonnées, graves ou drôles dans leur originalité, droites comme des I ou affligées de travers, gardaient tous dans leur vie privée une dignité exemplaire, dans un accord absolu de leurs pratiques et de leur foi ? Rien n'explique mieux le prestige de leurs paroles et de leurs interventions: ils vivaient leur catholicisme, agissant comme ils croyaient et mourant comme ils avaient vécu.

Cependant, on l'imagine aussi et je l'ai insinué plus haut, tous n'étaient pas d'égale valeur. Dans ces physionomies d'honnêtes et

savantes gens, apparentés par les mêmes bonnes intentions, surgissait tout ce qui peut servir un poète en mal d'antithèses. Ils sortaient de tant de carrières différentes! — et les carrières souvent façonnent les mentalités: — membres des trois honorables professions, ou industriels, artistes, fonctionnaires, commerçants...

Ceux-ci se vantaient d'être la majorité; et comme ils tenaient autant que de raison aux titres et à l'honneur de gouverner dans le conseil de direction, il fallut au P. Vignon, un dimanche d'élection, faire amender le règlement et stipuler que chaque profession n'élirait qu'un de ses membres au conseil. Sans cette précaution, c'en était fait des avocats, réduits au silence et à l'obscurité: le commerce n'aurait élu que des commerçants.

L'un d'eux — un commerçant qui faisait dans la farine — me remonte clairement en cette minute à la mémoire.

Rien qu'à le voir, ça se devinait: il tenait depuis des mois à se faire écouter, convaincu qu'il avait, là, « quelque chose à leur apprendre ». Le malheureux! ce lui fut accordé. Il ne savait pas ce qu'il en coûte pour prendre les pensées que l'on a là, pour les mettre sur le

papier, et pour se faire entendre quand tout le monde écoute!

Quand je dis « se faire entendre », c'est une figure, une façon de parler. Il fut pris d'un trac comme nous n'en avons jamais éprouvé peut-être, ni vous ni moi, ni personne, — ni lui non plus après ce premier essai; car à partir de ce jour il n'osa plus goûter au fruit défendu de la parole publique.

Il parla de farine d'une voix qui n'avait pas de son. On eût dit qu'il se racontait discrètement à lui-même son manuscrit. Il causait avec ses feuilles comme on cause dans la chambre d'un mort.

* * *

Heureusement, ce conférencier aphone eut, le dimanche suivant, un successeur: une belle voix de baryton, vigoureuse, chaude et douce, roulant ses périodes avec des modulations d'orgue. Un bel homme.

Il était accompagné de Charles Thibault, son ami intime. Ensemble, souvent, ils assistaient aux séances et l'amitié de l'un soutenait de ses applaudissements le talent de l'autre. Un jour que le tribun légendaire avait pris pour sujet: *Le XIXe siècle, ses institutions, ses hommes et ses*

œuvres, — et Thibault avait plutôt le don de l'amplification que celui des synthèses, — le bon ami se prit, après une phrase retentissante, à applaudir avec un enthousiasme éclatant et solitaire. Thibault sourit finement, — car il ne se gobait pas, — et, pour ne pas désobliger son ami, se relança en des périodes magnifiques comme il en avait déclamé dans ses campagnes politiques, à la porte de toutes les églises.

Un enfant de sept ou huit ans se trouvait là, avec son père, à l'extrémité de la salle. Et comme il contemplait avec des yeux étonnés la redingote originale de Thibault, longue comme une robe de dame, et son pantalon gris tombant en accordéon sur ses souliers, selon la mode du temps, son père lui dit :

« Tu ne connais pas ce monsieur ?

— Mais non ! Je ne l'ai jamais vu.

— Eh bien ! mon enfant, c'est un homme de beaucoup d'esprit, original, drôle et savant. Beaucoup de gens veulent le faire taire, et d'autres se battent pour l'entendre. »

Cette phrase se grava dans la mémoire de l'enfant comme une définition de la célébrité.

Et donc, son ami — quel contraste ! — était un beau garçon, à la voix musicale, grand, d'une

carrure d'athlète avec des élégances de chevalier, le geste arrondi des rhéteurs, un front taillé à la Phidias, une tête volumineuse, magnifiée encore par l'épanouissement d'une chevelure mérovingienne.

Hélas! le même homme ne peut pas tout avoir!

Dès qu'on l'entendait, on s'apercevait vite que sa science avait des trous. Cette grosse tête n'était pas pleine. Toutes ses connaissances se bornaient à des à peu près de lectures mal assimilées, à des enfilades de phrases harmonieuses, aux sentiments d'une âme féminine dans ce corps de beau géant, aux impressions d'une sensibilité frémissante et qui s'envolait, en caracolant sur les mots, comme des feuilles tombantes dans le caprice du vent d'automne.

Cette musique de virtuose verbal achevée, les graves unionistes s'en allèrent en songeant: c'est un bel homme sonore; ou bien chuchotant avec un brin de malice: c'est le triomphe du contenant sur le contenu.

* * *

Il faut m'arrêter. Votre bienveillance, cette sympathie en aumône, a des limites et il serait désobligeant de vous forcer à les franchir.

Bien d'autres personnages m'apparaissent encore, trop indistincts, dans le flou de la salle basse des réunions, alors éclairée au gaz, pour me permettre de les peindre.

Ces quelques profils m'ont fait revivre l'Union catholique comme il me souvient de l'avoir vue avec mes yeux de jeune homme. Le jeune homme a vieilli depuis ce temps-là! Ne le lui reprochez pas: vous avez fait comme lui, d'autres feront comme nous; plusieurs n'auront pas la patience de faire comme vous et moi et s'en iront avant de vieillir.

Blâmez-moi plutôt de n'avoir pas, en changeant d'âge, regardé avec des yeux plus attentifs, une âme plus grave et plus évidemment reconnaissante, une génération d'ainés admirables, fils dévoués de l'Église et fermes tenants de ses doctrines, modèles de vie généreuse et de labeur.

Souhaitons ensemble que leur *vieille Société*, endormie en ce moment, soit éveillée par leurs petits-fils et entreprenne, sous d'autres formes, des œuvres dignes de son passé.

Les Noces d'or

de

Monseigneur Charles Dauray, P. D.¹

LES FRANCO-AMÉRICAINS

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR ²,

MESSEIGNEURS,

MES FRÈRES,

C'est au Saint-Esprit qu'il faut remonter pour trouver l'institution des jubilés. C'est lui qui les a prescrits. Il en a marqué la raison et déterminé le moment. « Vous célébrerez la cinquantième année, car elle est jubilaire. » C'est un anniversaire de joie.

Nul précepte ne saurait rencontrer ici des volontés plus soumises et en plus parfait accord. C'est à croire que si l'Esprit-Saint avait oublié d'en parler, nos cœurs, guidés par une volée de souvenirs battant des ailes, se seraient d'eux-mêmes, en cet anniversaire, ouverts à la jubilation. Le besoin de s'épancher vers le ciel, de se réjouir et de remercier, leur eût inspiré d'éta-

1. En l'église du Précieux-Sang, Woonsocket, R.-I.

2. Son Éminence le Cardinal Bégin.

blir ce qu'une tradition sainte ne leur demande que de continuer.

Avant de traduire le sens de cette fête, les leçons qu'elle offre comme en un beau livre d'or grand ouvert, et les événements qu'elle ramène en nos mémoires, permettez que je me fasse votre interprète, — si indigne que je suis, n'ayant d'autre titre à cet honneur que mon ardente admiration pour le vénéré prélat que nous fêtons et mon dévouement, bien impuisant sans doute, mais entier, à toutes les causes que vous et lui avez aimées et défendues, — permettez que je salue en votre nom les personnages illustres qui entourent en ce moment Mgr Dauray.

Leur présence est un témoignage. Mieux que les paroles d'un panégyriste, elle proclame les mérites du jubilaire et la haute et affectueuse estime dont il jouit. Elle ajoute un caractère de grandeur nouvelle à notre célébration. Elle nous fournit à tous un motif de religieuse fierté : c'est si réconfortant d'éprouver, sous les yeux de nos guides, en pareille fête, le *sursum* qui nous soulève l'âme et d'entendre les voix intérieures qui, dans un élan de légitime et irrésis-

tible orgueil, redisent à qui veut l'entendre : « Si vous ne savez pas bien encore qui nous sommes et doutez de nos origines spirituelles, regardez : ce sont nos Pères ! »

Ni le temps ni le changement de patrie n'ont pu rompre les liens du *credo*, du sang, de la culture de l'esprit et des souvenirs, qui nous unissent à eux. Nous gardons l'invincible conviction que, sous des cieux divers, et sans renoncer à un seul de nos devoirs envers les autorités civile et religieuse qui nous régissent, nous restons bien par la pensée, par notre idéal et notre façon d'y tendre, autant que par nos origines, les fils et les frères de la même indivisible famille.

ÉMINENCE,

C'est l'acte d'une vertu qui marque toute votre vie et en forme la physionomie attachante : la bonté, qui nous vaut le bonheur de vous posséder en cette fête. Vous êtes venu de ce siège de Québec, d'où partaient jadis vos prédécesseurs dans l'exercice de leur juridiction pastorale sur presque tout le nord de notre continent. Comme les plus grands d'entre eux, vous savez oublier l'âge et les fatigues des longs voyages,

à la pensée d'un bel exemple à donner, d'un frère à glorifier, d'une page lumineuse à ajouter à l'histoire d'une longue vie d'apostolat.

Recevez une fois de plus l'hommage le plus cordial de tous les Franco-Américains. Comme chez vous, vous devez vous sentir ici parmi vos enfants les plus reconnaissants.

Quelle joie intense rayonne en ce jour au front du vénérable curé du Précieux-Sang en vous voyant à ses côtés et en écoutant son cœur octogénaire battre tout près et à l'unisson du vôtre ! Oh ! le spectacle émouvant pour nous que celui du vieillard, prince de l'Église, venu de là-bas pour embrasser cet autre vieillard, devenu lui aussi, par l'amour dont il est entouré, le prince et le père de ses paroissiens et de ses compatriotes ! Comme vous nous faites bien entendre, l'un et l'autre, que l'amitié — ce don des cieux — sait défier les espaces, les années qui s'écoulent et la vieillesse qui courbe, quand, née de deux pensées qui se sont bien comprises, dignes l'une de l'autre, elle a été scellée par l'amitié de Dieu même et s'est nouée, au-dessus des inconstances humaines et dans les splendeurs de la foi, entre deux nobles cœurs.

Vous avez bien voulu, monseigneur l'Évêque coadjuteur, être aujourd'hui des nôtres. C'est un bienfait paternel que nous reconnaissons avec toute notre gratitude filiale. Nous étions à vous par l'obéissance et le respect comme des ouailles fidèles sont à leur premier pasteur. Vous ajoutez aujourd'hui un titre de plus à notre affection. Il nous plaît de vous l'exprimer, comme il nous serait souverainement agréable de la redire à Mgr l'évêque de Providence, à qui vous daignerez, avec nos sympathies, porter la promesse de nos prières.

Laissez-moi de plus me réjouir avec vous de la présence des évêques, des prélats, des prêtres et des laïques accourus en si grand nombre pour partager notre jubilation commune.

C'est que nous avons bien compris qu'en célébrant les noces d'or de Mgr Dauray, nous célébrions un peu une nationalité. En apportant un concours général de vœux et de mercis à un jubilaire qui en est personnellement digne en tout point, nous nous sommes dit que cette

personnalité est, au surplus, une personnification. Mgr Dauray a personnifié son peuple, parce qu'il a vécu sa vie et l'a pénétré de la vie qui le fait survivre.

Depuis quarante-sept ans, il a représenté, surtout dans son diocèse, un groupe ethnique, distinct des groupes divers de ce grand pays, une race, une foi pratique, un ensemble de mœurs, de pensées, d'œuvres et de traditions qu'éveille et que signifie ce mot composé: les Franco-Américains. Pour contribuer à la conservation de cet ensemble de vie particulière, ses moyens d'action ont dû varier, agressifs rarement, souvent diplomatiques, toujours enveloppés de charité, de prudente réserve et de gentilhommerie sacerdotale. C'est affaire de chacun de les juger. Ce fut la faveur de tous d'en profiter.

Homme de Dieu, il a été par là l'homme de tous. C'est essentiel à l'apôtre. Il faut partir de là, et c'est là qu'il faut revenir et se rattacher obstinément. Personne n'est venu à lui, de quelque race qu'il ait été, qu'il n'ait trouvé le vrai prêtre de Jésus-Christ. Nul citoyen n'a pu le soupçonner de se désintéresser du bien public, du service de la nation, des victoires

ou des défaites américaines, de la prospérité de votre ville, de votre État, de votre République entière. Le civisme et le nationalisme étant des vertus, sœurs des autres et comme elles se rattachant au credo, le catholique plus qu'un autre, le prêtre plus que tous, doit vivre ces vertus s'il vit son décalogue.

L'éloge toutefois serait banal, s'il se bornait là.

Il s'étend plus loin chez votre vénéré curé.

Fils d'une province qui, parmi toutes les provinces du Dominion, n'est pas comme les autres, qui leur est supérieure précisément par cela qu'elle n'est pas comme les autres, — je suis à l'aise pour le dire puisque dans ces derniers temps nos chers amis et voisins, les protestants des provinces anglaises, ne cessent de le proclamer, — Mgr Dauray crut qu'il fallait conserver au groupe homogène sorti du Québec les qualités natives qui constituent cette supériorité. Il saisit tout de suite, avant l'expérience qui nous a éclairés, nous, depuis un demi-siècle, la situation faite aux Canadiens émigrés dans l'Est, et notamment dans le Rhode-Island.

Il avait suivi de près ou accompagné les premières migrations. Tout en prêchant l'unité:

religieuse — car il n'y a pas deux sortes de catholicisme — et la naturalisation, il s'employa à persuader ses compatriotes que pour vivre, croire et survivre, il importait de garder ce qui, jusque-là, avait été pour eux des sources de force et de vie. Les hommes plus que les plantes, pensait-il, et les races plus que les individus ont besoin, pour reverdir et pousser sous un nouveau ciel, d'apporter dans leurs racines quelque chose du sol natal.

* * *

La vieille province de Québec, soumise au contact de l'hérésie, loyaliste comme pas une autre envers une métropole protestante, offre cependant, après cent soixante ans d'allégeance coloniale, le spectacle d'une vie nationale propre. C'est ce qui fait sa beauté. C'est là le principe de sa durée le plus sûr. C'est ce qui force en ce moment par l'évidence, l'admiration de ses ennemis. Nous avons acquis, sous la discipline traditionnelle de l'Église, — nous sentant bien chez nous, contents d'y vivre, — des garanties, aussi précieuses à nos adversaires qu'à nous-mêmes, de stabilité, d'équilibre, d'ordre dans le travail, de prospérité dans la justice et la paix.

Retranchez ce caractère distinctif de notre province et demandez-vous ce qui va rester, je ne dis pas de la dignité et de l'honneur de la race, — une race vaincue par les armes et qui mériterait de l'être par le mépris, n'en a plus, — mais de sa simple prospérité matérielle et de son âme.

C'est ce caractère, propre à la fois à la race latine, propre à la race française, propre avant tout à la race croyante du vieux Québec, qui vous donne encore à vous-mêmes — se modifiant chez vous par ce qu'il y a de choisi dans les caractéristiques américaines — ces traits spéciaux de votre physionomie, et c'est à savoir : un catholicisme avec des pratiques disciplinées, le doux parler de nos mères, l'amour des traditions et des aïeux, du travail pacifique et honnête, gage de stabilité et d'équilibre, d'ordre familial et social, au milieu d'un monde chauffé par toutes les convoitises de l'argent, de l'orgueil et des jouissances.

Et puisque c'est à cette conservation des Canadiens français transplantés en Nouvelle-Angleterre que se sont employés l'intelligence et le cœur de Mgr Dauray, nous avons donc raison de dire que sa vie s'est identifiée à la

leur, et que son jubilé s'élève au rang d'une célébration de la race. Lui-même nous a dit modestement: « Ne faites pas de cette fête la mienne; faites-en la fête de tous les travailleurs de la même cause enfin gagnée. » Soit, Monseigneur, mais à condition que maint chapitre de cette cause et des origines catholiques et françaises du Rhode-Island aura pour en-tête votre nom.

Cependant la cause n'a pas été gagnée en un jour. L'apostolat des premières années surtout a passé par de rudes épreuves; il porte le cachet de toutes les œuvres divines, celui de la souffrance; il a pour bases solides des sacrifices dans l'humilité.

Plus d'un sentiment déprimant fut éveillé par l'arrivée des Canadiens dans leur nouveau milieu. C'étaient des travailleurs rivaux, pensait-on, venant déranger les premiers occupants. C'étaient de simples manœuvres, disait-on ailleurs, destinés à servir toujours; des âmes vulgaires et ignorantes, — on a osé le répéter avec dédain, — des domestiques chargés de porter de l'eau toute leur vie...

La génération actuelle, qui ne connaît plus cette défiance et ces mépris, parce qu'elle s'est conquis de haute lutte une place ample et confortable dans toutes les concurrences, publiques et privées, des activités américaines, a peine à saisir les oppositions faites aux émigrés d'il y a cinquante ans.

De les avoir surmontées fait leur honneur et celui de leurs guides.

L'isolement les eût livrés à toutes les influences d'une assimilation totale; leurs chefs les ont groupés.

Le dédain eût éteint toute confiance en eux-mêmes et confiné leurs efforts au rôle de perpétuels manœuvres; leurs chefs ne cessèrent de leur prêcher la dignité de leur baptême et de leur sang, et de leur montrer les routes par où on peut, si on le veut, comme les plus grands et les mieux doués, monter au premier rang.

Le contact de toutes les hérésies pouvait affadir leur foi, — cette foi inhabituée à la lutte et préservée comme en serre chaude dans les anciennes paroisses du Canada; leurs chefs surent encore conjurer ce péril, le plus formidable de tous.

L'Église, comme Dieu, étant la même partout, les supérieurs ecclésiastiques apportèrent

à vos pères une religion identique, un évangile identique, des sacrements identiques à ceux qu'ils avaient connus et pratiqués dans la patrie absente. Qu'ils en soient bénis!

Mais il se rencontre dans les âmes catholiques, pour que la religion s'y épanouisse tout à son aise, des exigences requérant plus que le dévouement sacerdotal essentiel. Elles dépassent, si j'ose dire, le ministère ordinaire, les sacrements et autres moyens de salut; elles vont jusqu'à la *manière* de les faire aimer, comprendre et pratiquer. Et si quelqu'un trouvait ces exigences excessives, nous répondrions: elles existent! c'est assez. Au nom de Dieu, on prend les âmes comme elles sont, afin de les rendre comme elles devraient être et les conduire à Dieu.

C'est ainsi qu'ont procédé d'ailleurs, depuis Mgr Carroll, les prêtres et les évêques de ce pays. Ils ont varié leurs moyens selon les exigences et les nécessités de leurs fidèles, luttant les uns contre la persécution ouverte, d'autres contre les préjugés, le fanatisme, l'école neutre, la dissolubilité du mariage, les mœurs païennes.

Or, pour la foi des Canadiens transplantés soudain en terre étrangère il existait un péril

plus menaçant que la violence, pire que le puritanisme étroit, que les *blue laws* frappant d'exil ou de mort le prêtre pris en flagrant délit de ministère: — la persécution souvent revigore la foi et le cœur; voyez l'Irlande!

Le danger le plus fatal pour la foi des nôtres, c'eût été de n'y rien comprendre.

Une religion tombe vite dans l'oubli et, de l'oubli, dans l'abandon, quand on ne comprend pas celui qui l'enseigne. C'est même une faiblesse inhérente à nous tous, — et pourquoi dis-je faiblesse? — de vouloir que l'enseignement, en nous arrivant dans la langue maternelle, revête de plus des formes, des modalités de personne, des façons de dire, de faire et d'être qui le rattachent à tout notre passé et en font ce tout indéfinissable et précieux, qui est notre patrimoine catholique d'abord, français ensuite, et plus cher que nos vies parce qu'il est l'un et l'autre à la fois.

Vos pasteurs ont eu la claire intelligence de ce besoin.

Grâce à eux, vos paroisses se sont constituées. Le clocher s'est dressé comme là-bas, et vous avez été contents de marcher dans son ombre. Le prône bien compris est redevenu la conso-

lante leçon du dimanche. Les catéchismes ont garanti la survivance de la foi chez les petits. Bientôt, avec ces croyances qui se forment à l'église et en sortent pour agir, vous avez bâti l'école, en dépit du double impôt, au prix de sacrifices qu'il faudrait chanter avec des mots de poème; et vos enfants y sont venus chercher l'appui de leurs croyances, la lumière pour monter en plein jour vers les sommets, et le secret des succès qui couronnent aujourd'hui les fils de ces généreux pères.

Oh! mes amis, la belle ascension! les superbes mouvements d'ensemble et la merveilleuse conservation! Comme ils sont changés les jours d'isolement, d'ironie, d'accusation de servilité et de gagne-petit sans honneur!

Dites-moi, connaissez-vous, dans l'histoire des migrations humaines, un groupe venu avec moins de ressources, jeté au milieu de la puissance la plus assimilatrice qui soit, du remous le plus vertigineux qu'ait vu le monde, et qui ait trouvé en soi plus d'intelligence et de souplesse pour s'adapter aux formes de sa vie nouvelle, aux luttes nécessaires sur tous les terrains: industriel, municipal, politique, social, — et cela, sans céder, et sans qu'on puisse lui reprocher de

ne pas céder, ce qui constitue l'héritage de son âme et de son sang: sa religion, son langage, le trésor intellectuel de ses livres, de ses chants, de ses formules de prière, de son mode logique de penser et d'obéir, de sa façon chrétienne de comprendre, de juger, d'aimer et de servir son pays ?

Expliquez, si vous le pouvez, ce prodige, sans enlacer à l'élément humain l'élément surnaturel.



Il me reste un mot à ajouter. « Que ce rappel des souvenirs du passé soit fécond en œuvres d'avenir ! » exprima Monseigneur le jubilaire, quand on lui soumit le programme des fêtes.

C'est le mot d'ordre du jour.

En indiquant tout à l'heure la marche ascendante des nôtres, nous avons nommé l'école, l'éducation. Elle est de toutes les puissances; elle entre dans toutes les préparations. Elle fait naître tous les espoirs; elle permet de tendre vers tous les sommets.

Après avoir été l'une des préoccupations premières de Mgr Dauray, elle est et va rester l'une des dernières réalisations de sa volonté et de la glorieuse étape de son jubilé.

Ce cinquantenaire rayonnant de tous les souvenirs du passé, se colorerait d'une teinte de mélancolie du côté de l'avenir, s'il n'aidait à l'exécution d'un projet, grand et cher, précieux pour vous tous et la génération qui grandit.

Ce jubilé qui passe doit avoir un monument qui reste. Et ce monument, c'est le collègue rêvé, projeté, promis, préparé par le jubilaire.

Voilà, pour l'instant, l'œuvre durable de l'avenir; l'œuvre d'hommes et d'associations qui montent et qui n'ont pas de raison, pas le droit de s'arrêter.

* * *

Est-ce qu'il vous est arrivé de lire l'histoire des conquêtes de quelque général fameux ? l'un de ceux dont les exploits ont passionné votre jeunesse ? Un soir vous l'avez vu, — oh ! assurément cela vous est arrivé, dans les livres, — après une longue journée de marche, s'arrêter dans la plaine, au pied d'une montagne à escaler ou d'un fleuve à franchir. L'armée, couverte de poussière, bruyante de tous ses cliquetis d'armes, lasse de combats et fatiguée de victoires, dépose ses fardeaux, tandis que dans la sérénité de la fin du jour, le soleil splendide

s'incline dans sa gloire et revêt, comme au matin, dans un ciel encore chaud et sans nuage, des teintes gaies de rose et d'or avant de disparaître à l'horizon.

C'est la halte.

Autour du général, ses officiers accourus de tous les points s'empressent. On lui fait fête. Les fanfares ont achevé les dernières mesures de leurs marches allègres. Des chorals d'actions de grâces montent dans l'air tranquille. Les clairons sonnent le repos sur les collines environnantes, déjà étoilées des feux de bivouac.

Et les officiers tiennent conseil.

Ils comptent les étapes franchies. Au récit des victoires remportées, leurs mains nerveuses se pressent dans des étreintes fraternelles.

Puis, laissant là les choses d'hier, ils prévoient et organisent celles de demain. Demain, c'est la campagne reprise, c'est le fleuve à passer, la montagne à gravir; demain, c'est l'obstacle à contourner, l'embuscade à prévoir, des humbles à secourir et des minorités à défendre; c'est l'ennemi à regarder en face, c'est la citadelle où l'on s'établit en sécurité; demain, c'est la justice satisfaite, le mât fixé au sommet du dernier bastion, d'où l'œil contemple au loin la

campagne féconde et pacifiée, et où le drapeau flotte dans la brise et étincelle sous le soleil et le grand ciel bleu.

* * *

Refaites, Messieurs, ce tableau. Né de vos lectures et coloré par vos imaginations d'enfants, il se transpose en ce jour avec tout le réalisme des événements vécus et à vivre.

Il y a cinquante ans que dure votre marche. Vous êtes las de la route et couverts de sa poussière. Arrêtez-vous : aujourd'hui, c'est la halte !

De bien des points divers vous êtes accourus vous reposer dans la joie, presser des mains fraternelles, vibrer à l'unisson comme l'harmonie des fanfares de gala, tenir conseil et faire fête à l'un de vos généraux.

Le soir qui descend dans la sérénité de la terre et des cieux, le soleil dont les longs rayons s'inclinent, splendides encore et mettant au front des hommes et des choses leurs teintes et leurs ardeurs adoucies, c'est, — ai-je besoin d'expliquer ce symbole ? — c'est le soir du vieillard vénéré, acclamé avec amour par tous les siens, toujours debout et souriant à toutes les tâches ; c'est cette vieillesse heureuse que sa

longue journée de labeur n'a pas abattue et dont les noces d'or portent les promesses d'un beau lendemain.

Et c'est, aussi bien, de demain qu'il va parler. Écoutez-le :

« Bénissons Dieu, mes jeunes et mes vieux camarades, des victoires remportées ensemble ! Voulez-vous les couronner dans l'avenir ? Fortifions l'éducation, fondons une institution où vos fils trouveront pour les luttes commerciales et industrielles les armes que nos rivaux reçoivent dans leurs écoles, avec, en plus, ce qu'ils n'ont pas : la religion, les deux langues, l'enseignement des sanctions divines de la justice et des vertus surnaturelles.

« Voilà, avec mon dernier conseil, le sacrifice que je sollicite de vos cœurs généreux, en ce jour de halte. Demain sera ce que l'éducation l'aura fait. Elle est la citadelle qu'il faut fortifier, cimenter, le château fort où nous établirons nos droits en toute sécurité et au sommet duquel le drapeau de notre foi, de notre fierté et de nos victoires flottera au grand soleil de la liberté ! »

Que ce vœu soit entendu de Dieu comme nous le lui demandons, — avec la bénédiction de Son Éminence.

Le Comte Albert de Mun¹

MESDAMES ET MESSIEURS,

M. le Président vient de nous confier qu'il s'est trouvé fort intimidé d'avoir à me présenter à cet auditoire. Et il a paru que c'était sincère; aussi sincère que vous l'êtes vous-mêmes en vous disant que sa timidité ne l'a pas du tout empêché de bien dire et d'être très délicat.

Ce qui vous a peut-être étonnés davantage, c'est de l'entendre affirmer que tous ses camarades du Cercle catholique des Voyageurs de Montréal sont gênés comme lui. Ça vous laisse incrédules ? Vous n'imaginez pas facilement un groupe de voyageurs de commerce intimidés ? les yeux baissés ? parlant avec émoi ? Pourtant il faut y croire. C'est la première fois que notre Cercle paraît en public; il éprouve donc la crainte respectueuse des jeunes, et se souvient que c'est le sort de tous les êtres vivants de venir au monde mal à l'aise.

1. Conférence faite pour la séance inaugurale du Cercle catholique des Voyageurs de commerce, quelques mois après la mort du comte de Mun.

N'allez pas toutefois vous confondre en pitié. Car lorsque monsieur le Président parle, en termes charmants d'ailleurs, de nouveau-né, de vagissements et de baptême, il sait bien que l'enfant est déjà grand. Je crois même qu'il l'était en naissant; tel ce paladin fameux du moyen âge, Roland, qui vint au monde en plein air, au milieu des fauves d'une forêt vierge, et ouvrit les yeux à la lumière au cri joyeux de son père proclamant aux échos des bois: « C'est un garçon! » Oui, un garçon, et si fort le gaillard qu'il ne voulut pas se laisser emmaillotter comme un autre, et qu'il commença ses prouesses à l'âge où les enfants ne rêvent que les caresses et les baisers de leur mère.

A la vérité, le Cercle catholique des Voyageurs de commerce ne vient pas au monde ce soir. C'est l'inauguration publique de son existence que nous célébrons, c'est son baptême devant le grand monde. Il n'est pas né non plus en plein air, et personne n'a crié sa venue aux échos des bois. Il vit le jour après le travail fécond d'une retraite fermée, à la villa Saint-Martin, dans la solitude et le silence. Un peu plus d'un an d'existence, c'est jeune encore, mais il a vite fait ses dents, on lui reconnaît de

la poigne, une grosse envie de vivre et, pour pousser robuste et droit, il n'a jamais eu besoin de maillot.

Quand le succès définitif aura mis un terme à nos luttes contre le travail et le commerce des Juifs le dimanche, contre le blasphème, les empiétements des ennemis de toute race sur nos droits, contre l'étranglement de notre langue et des écoles françaises de l'Ouest, nous découvrirons, monsieur le Président et mes chers amis, quelle part discrète et généreuse vous avez prise à ces luttes, et nous vous dirons avec grande fierté beaucoup de mercis.

C'est précisément pour offrir à votre Cercle un modèle dans ses luttes sans trêve que j'ai choisi comme sujet de causerie le fondateur des Cercles catholiques d'ouvriers de France, cet Albert de Mun dont la vie est si pleine, si combative et si profondément chrétienne.

En prononçant son nom, je sens remonter à ma mémoire toute une volée de souvenirs, revenant à tire-d'aile parmi les fragments confus du dernier demi-siècle de l'histoire de France. Quand il s'agit d'une époque plus ancienne, il

est facile de situer son personnage dans un cadre de dates familières et d'événements classiques, d'en élaguer les faits secondaires par la bonne raison qu'on les ignore, et de se donner l'illusion qu'on sait très bien parce qu'on ne sait pas grand'chose. Il n'en va pas de même avec un homme, une époque et des événements dont nous sommes les contemporains. Ils se présentent d'ordinaire à la fois, pêle-mêle, mal dessinés parmi leurs accessoires, défigurés par les jugements provisoires de la passion, de la haine ou de l'admiration, couverts de la poussière des anecdotes, amputés de leur meilleure moitié par ce menteur de nature qu'est l'esprit de parti, brodés par l'imagination folle des poètes, dont le moindre tort est de remplacer par leurs fictions la réalité et de la si bien franger qu'on finit par prendre la frange pour l'étoffe.

Avec le nom d'Albert de Mun, ce qui revient dans le cliquetis des souvenirs heureux ou attristés, c'est Metz et 70, l'Association catholique et les cercles ouvriers, les campagnes de restauration monarchique, l'organisation des forces politiques et religieuses tentée sous maintes formes, les Encycliques de Léon XIII

et les pèlerinages à Rome, l'expulsion des religieux, le boulangisme filant comme une étoile avant de s'éteindre dans le gâchis, l'affaire Dreyfus, la rupture du concordat, le militarisme pénétrant jusque dans les séminaires; enfin l'avant-guerre et la guerre. Tout cela chargeant à la fois la mémoire, jeté devant les yeux ainsi qu'une levée soudaine de rideau, une interminable perspective de tableaux avec, en vedette, toujours au premier plan, l'homme illustre qui les domine et les magnifie: le comte Albert de Mun.

Et tous ont l'air de dire: Puisque tu veux en parler, tu n'as que l'embarras du choix. L'embarras, oui, je l'ai: mais le choix, je ne le ferai pas. De toute cette galerie, je vais tâcher de ne voir que le même personnage: trop heureux, si j'ai réussi à le fixer un peu dans vos souvenirs.

Permettez que j'inscrive d'abord quelques dates, pour ceux qui ont suivi de moins près sa carrière.

De Mun naquit à Lumigny, en 1841. Il appartenait à une famille de très ancienne noblesse. Édouard Drumont ne manquait pas de

lui rappeler qu'il était fils de croisé, chaque fois que, à son goût, il ne frappait pas assez ferme et dru sur les Juifs et les mécréants; — et sur ce point il arrivait aussi souvent à Drumont de n'être pas content de Mun, qu'il arrivait à celui-ci d'être mécontent de Drumont, avec cette différence que l'un le disait bruyamment et que l'autre laissait dire.

La mère du comte de Mun était la sœur du doux Albert de la Ferronnays, dont gardent un souvenir attendri ceux qui ont lu Mgr Gerbet et les *Récits d'une Sœur*, de Mme Craven; — cet héroïque de la Ferronnays qui, marié à une jeune protestante et offrant en pleine jeunesse et en plein bonheur, sa vie pour la conversion de sa femme, fut pris au mot par Dieu et assista bientôt, phtisque résigné, dans sa chambre funèbre et nuptiale, parmi des larmes comme il n'en coula jamais peut-être ni de plus chaudes ni de plus heureuses, au spectacle du prêtre faisant d'une même hostie deux parts: l'une pour la première communion de l'épouse convertie, l'autre pour le saint viatique de l'époux mourant.

Après ses études, dans une pension de Paris, de Mun est admis à Saint-Cyr, devient officier

de cavalerie, entre dans la campagne de 1870 avec le grade de lieutenant au troisième régiment de chasseurs à cheval, est impliqué dans la prise de Metz et fait prisonnier, interné à Aix-la-Chapelle, d'où il revient pour assister au second siège de Paris¹. Capitaine au deuxième cuirassiers, en 1871, il démissionne quatre ans après, est élu député de Pontivy, en Bretagne, deux ou trois fois invalidé par un gouvernement qui trouve plus aisé de le tenir hors de la Chambre que de lui répondre quand il s'y trouve. Il passe de Pontivy à Morlaix dont il reste le représentant jusqu'à la fin. En 1897, l'Académie française le choisit pour succéder à Jules Simon, et il meurt à Bordeaux le 6 octobre 1914.

Ses *Œuvres* forment une quinzaine de volumes: sept de *Discours et d'Écrits divers*, des fragments de mémoires, dont l'un est intitulé *Ma Vocation sociale*, quatre volumes d'articles sous le titre commun, *Combats d'Hier et d'Aujourd'hui*, et un autre, le dernier et le plus attachant de tous, renfermant les articles publiés dans l'*Écho de Paris*, pendant les deux premiers

1. V. Albert DE MUN: *Ma vocation sociale*, pour les détails biographiques qui précèdent et ceux qui suivent.

mois de la Grande Guerre. Celui-ci est comme le testament vibrant du champion vieilli dans la défense de toutes les causes saintes. C'est le mot de réconfort, écrit moins avec de l'encre qu'avec ce qui coule de la blessure saignante de son cœur, et volant de cette tribune nouvelle vers la France entière. C'est encore le soldat, dans le rang, à la première place, faisant le coup de feu de l'article quotidien, et sonnant joyeusement l'olifant de l'espérance; c'est le vieux capitaine qui ne peut partir et qui songe aux batailles des jours passés, et qui pleure sur son âge, sur ses membres refroidis et sur la maison où il lui faut languir, tandis que d'autres entonnent les chants du départ à la frontière, battent de leurs talons éperonnés les dalles des châteaux ou l'asphalte des gares, et qui vient, lui, frémissant sous l'enthousiasme des vivats et les rayons des armures au soleil, au milieu des mères en émoi et des épouses en pleurs, baiser avec respect l'épée aux mains vaillantes des jeunes guerriers.

Si jamais il vous devient possible d'oublier les causes, les joies trempées de larmes, les deuils portés avec héroïsme de cette guerre, et sa victoire finale qui va venir, prenez ce livre,

parcourez-en les pages et vous revivrez, de l'invasion allemande, les heures d'angoisse les plus palpitantes. Albert de Mun en corrigeait encore les épreuves et il allait en écrire les dernières lignes, quand la mort le frappa, comme elle en frappait d'autres au moment où ils allaient tirer leurs dernières cartouches au champ d'honneur.

C'est donc entre deux guerres que s'allonge la carrière du grand orateur; l'une, un désastre, le désastre le plus poignant que puisse subir le cœur d'un officier; l'autre, une revanche que tout son apostolat de sociologue et de député catholique aura contribué à rendre possible et, espérons-le, définitive. La première le fait prisonnier à Aix-la-Chapelle, où un jésuite, le P. Eck, frappé de ses talents et de la noblesse de ses aspirations, s'éprend d'admiration affectueuse pour lui, comme s'éprendra plus tard le P. du Lac, son plus constant ami, et il lui révèle sa vocation sociale. Ce Jésuite allemand lui prêche le relèvement de la France par le relèvement des classes ouvrières; il le suit de ses conseils et lui laisse en mourant son chapelet et son crucifix, emblèmes d'espoir et modèle des souffrances fécondes. L'autre guerre aussi le trouve prisonnier, et cette fois, c'est lui qui

prêche par des exemples créateurs d'espoirs et le spectacle d'une volonté victorieuse dans un corps torturé de souffrance.

* * *

La guerre franco-prussienne est à peine terminée que le jeune officier, en compagnie de son frère Robert et de son plus ancien collaborateur, le comte de la Tour du Pin, commence auprès du monde des travailleurs ce que Jules Cornély appelait, en 1888, une épopée de dix-sept ans.

La Commune avait passé sur Paris, ajoutant aux malheurs de la guerre les horreurs de la révolution, semant les incendies, creusant des fosses pour d'innocentes victimes, fusillant des prêtres ou leur perçant la poitrine à coups de baïonnettes, lorsque le directeur d'un cercle de jeunes ouvriers, un apôtre ardent et mystique, Maurice Maignan, vint un soir de novembre voir M. de Mun au Louvre. Il lui parla longtemps, comme aurait parlé un saint, non pas de son cercle seulement, mais du peuple, des riches, de leurs devoirs, tandis que l'officier, ému, bouleversé, écoutait en silence. « Nous étions debout, près de la fenêtre, raconte-t-il.

Entre les arcades, la ruine prestigieuse du château des Tuileries dressait tragiquement son dôme crevé et ses murailles calcinées. L'homme de Dieu les montrait: *Oui, disait-il, cela est horrible, cette vieille demeure de nos rois incendiée, ce palais détruit où tant de fêtes éblouirent les yeux. Mais qui est responsable? Ce n'est pas le peuple, le vrai peuple, celui qui travaille, celui qui souffre. Les criminels qui ont brûlé Paris n'étaient pas de ce peuple-là!... mais celui-là, qui de vous le connaît? Ah! les responsables, les vrais responsables, c'est vous, ce sont les riches, les grands, les heureux de la vie, qui se sont tant amusés entre ces murs effondrés, qui passent à côté du peuple sans le voir, sans le connaître, qui ne savent rien de son âme, de ses besoins, de ses souffrances. Moi, je vis avec lui et je vous le dis de sa part, il ne vous hait pas, mais il vous ignore, comme vous l'ignorez. Allez à lui, le cœur ouvert, la main tendue, et vous verrez qu'il vous comprendra! »*

Le jeune capitaine accepta l'invitation de son ami, de parler à ses ouvriers, et le 10 décembre suivant il éprouvait l'ivresse de sa soirée de début. — En grand uniforme: dolman bleu de ciel, les aiguillettes d'argent à l'épaule, portant

au côté un sabre à poignée d'acier, droit et léger, il se présente à la porte du cercle de Maignan, boulevard Montparnasse. Il parle à ces jeunes gens un langage qu'ils ne connaissaient pas. « Leurs yeux fixés dans les miens, dit-il, faisaient vibrer tout mon être, comme si un courant électrique nous eût mis en contact; un souffle surnaturel traversait la petite salle où s'enfermait le mystérieux dialogue de nos cœurs; les paroles qui sortaient de leurs lèvres au milieu du silence n'avaient pas leur sens accoutumé. Je croyais prononcer la formule d'un pacte solennel: sans le savoir, sans le vouloir, irrésistiblement, je me donnais tout entier. »

Quand il eut terminé, un homme à la barbe hirsute lui étreignit les mains; un ouvrier le remercia avec de tels accents inattendus, qu'il comprit sur l'heure que sa vie était fixée.

Quinze jours plus tard, il entreprend, avec son frère et la Tour du Pin, de fonder dans des quartiers populaires des cercles semblables à celui du boulevard Montparnasse. Émile Keller leur apporte sa belle voix et le prestige de son nom; Guiraud, Léon Gautier, le jurisconsulte Ravelet, s'associent à leur œuvre; ils sont neuf, neuf d'une croisade ouvrière et

vaillante. Et comme c'est une croisade, ils la commencent par une veillée d'armes. Réunis dans la chambre de l'un d'eux et n'ayant pas encore d'aumônier, ils s'agenouillent et Paul Vrignault fait la prière d'une voix tremblante de ferveur. Ils se déclarent formés en comité pour la fondation de cercles dans Paris et rédigent l'acte qui lie leurs volontés; ils formulent sans réserve leur adhésion à l'encyclique *Quanta cura* et au *Syllabus*, et ils envoient cette adhésion sous forme d'adresse au Souverain Pontife.

Vrignault lance dans le grand public son *Appel* et de Mun exprime en quelques lignes tout le programme des Cercles: la Révolution est descendue du cerveau des philosophes dans le cœur du peuple, il faut répondre à ces doctrines subversives par les enseignements de l'Évangile, opposer au matérialisme les notions du sacrifice, à l'esprit cosmopolite l'idée de patrie, à la négation athée l'affirmation catholique. Il importe en outre de détruire les préjugés qui divisent les classes, engendrent d'une part l'indifférence et le mépris, et de l'autre la haine et l'envie. Les classes privilégiées ont des devoirs à remplir vis-à-vis de leurs frères, et si la société a eu le droit de se défendre les armes à la main,

elle doit savoir que les obus et les balles ne guérissent point et qu'il faut à tous la fraternité sous les bras de la croix.

L'œuvre est donc lancée. De Paris, elle gagne la province, pénètre dans presque toutes les villes de France, mène partout de front la charité, la prière, l'étude, le travail de régénération par l'accord entre les travailleurs et les dirigeants. Dès lors, le promoteur n'est plus que le grand pèlerin des ouvriers, du nord au midi, d'un cercle et d'une ville à une autre, prêchant l'entente professionnelle et l'entente des croyances. Parfois, ses courses se transforment en tournées triomphales, en dépit des contradictions des ennemis, et même d'un adversaire catholique : le comte de Falloux, dont le libéralisme s'accorde mal avec le catholicisme franc d'Albert de Mun.

L'œuvre progresse si vite qu'en 1875, n'y pouvant suffire, il quitte l'uniforme et dépose — quelle douleur ! — son épée. On comptait déjà cent trente comités, cent cinquante cercles, dix-huit mille membres, dont quinze mille ouvriers. Le cardinal Pie salue d'un geste enthousiaste le vaillant apôtre. Léon Harmel accourt avec ses associations du Val-des-Bois pour lui

rendre hommage; la jeunesse de Vaugirard, de Saint-Cyr et de Polytechnique l'acclame comme son chef et veut le suivre dans le travail, chez les humbles et à l'église; Mgr Foulon l'applaudit à Nancy; à Orléans, c'est Mgr Dupanloup qui le conduit lui-même à la salle de réunion, à pied, par les rues de la ville, la tête nue selon sa coutume, et le bras appuyé sur le sien. Quand le discours et les acclamations dont il fut couvert furent achevés, tous les yeux se tournèrent vers l'évêque dont on attendait la parole aimée. Lui, assis, le vieil évêque de tant de luttes et de tant de déboires, comme brisé par l'émotion, fait effort pour remercier, puis se tait, et dans le silence angoissant qui étreint les cœurs, il incline la tête entre ses mains, et pour tout témoignage d'admiration il se laisse pleurer.

A Tours, l'orateur est invité à dîner par un gentilhomme âgé de quatre-vingts ans. C'est dans une de ces vieilles demeures familiales où se retrouve la France traditionnelle, si réservée et si digne! A table, il est entouré de trente convives, tous enfants et petits-enfants du maître de la maison. La tenue, le ton, l'air des visages, semblaient d'un autre temps. Tout le monde, après le dîner, devait se rendre à la

conférence. Seul, le vieux gentilhomme restait au logis. Assis dans son fauteuil, il fit approcher le comte de Mun et lui dit : « Je ne puis aller vous entendre ; mais ce que vous faites est très bien, c'est pour le bon Dieu, laissez-moi vous donner ma bénédiction, cela vous portera bonheur. »

M. de Mun fléchit le genou, et, devant cette famille muette et respectueuse, le patriarche chrétien posa sa main sur la tête du soldat partant pour le combat de la parole. Oh ! il dut bien parler ce soir-là ! N'est-ce pas après cette conférence qu'un ouvrier du Cercle l'embrassa en le serrant dans ses bras ? cet ouvrier dont il disait plus tard : « Je crois encore sentir sur ma joue, la marque brûlante de ce baiser d'ouvrier ¹. »

N'insistons pas davantage sur le succès croissant des Cercles. Il y a peut-être en ce moment un profit plus sûr à en chercher la cause.

La cause, nous l'avons vu, elle est d'abord dans la Commune traquée, étranglée comme un fauve, après avoir contraint les Français vaincus

1. *Ma Vocation sociale.*

par les Prussiens à vaincre et à étouffer d'autres Français. Devant cette révolution mise à nue, avec ses chefs évadés ou mourants le blasphème aux lèvres, le visage contracté par la frayeur, l'hébètement et la haine, chacun se demandait ce qu'il y avait de plus triste, de ce peuple maudissant la société, ou de cette société condamnée à de telles sanglantes répressions. Il fallait un remède; les Cercles catholiques d'ouvriers arrivaient à point; premier élément du succès.

Le second est dans la franchise religieuse de leur programme.

De Mun le reprend sous toutes les formes, il l'appelle le programme de la contre-révolution; on le retrouve tout le long des trois volumes de ses discours sociaux. Il le proclame même audacieusement au moment où la France se prépare à célébrer, par une exposition universelle, le centenaire de la Révolution. « En face du luxe envahissant, s'écrie-t-il, de la course aux plaisirs, d'une richesse factice, dont l'Exposition va redoubler la fièvre, et de ce lâche nonchaloir où tant de courages s'endorment, alors que la guerre est à nos portes... il n'y a qu'un signe assez puissant pour nous rallier dans un effort commun: c'est le signe de la croix! »

Cependant, en signalant cette franchise du programme catholique, j'indique déjà le troisième et principal élément du succès des cercles, et c'est l'homme lui-même qui s'est identifié à leur âme et la personnifié.

On le trouve là tout entier; nulle part ailleurs, politique ou militaire, il ne s'est montré plus éloquent, plus organisateur de victoires, plus homme de foi, d'une foi plus entière et d'un catholicisme plus dégagé de toutes les épithètes. Nul, avec Louis Veuillot, n'a cru plus foncièrement que le catholicisme affublé de l'adjectif cher aux libéraux de 1850, glisse bientôt sur la pente des concessions traîtresses et joue le jeu des ennemis. « Vous n'appartenez pas, lui écrivait le comte de Chambord, à l'école tant de fois condamnée par Pie IX. » Partout, devant ses chers ouvriers, comme à la Chambre des députés, il se pose en bon sergent du Seigneur Jésus-Christ, et de l'Église, et du Pape, et du Syllabus. « C'est le Syllabus, répète-t-il, que nous entendons prendre pour base de notre œuvre. » Personne, en dehors du rédacteur de *l'Univers*, de Chesnelong, de Mgr Freppel, personne de son rang, ni Berryer, ni Montalembert, ni Dupanloup, ni même l'entraînant et sublime

Lacordaire, n'a eu de plus belles hardiesses, et celle-là même, ils ne l'ont jamais eue.

Écoutez comment, dans un discours mémorable, il établit d'un mot son programme et campe l'homme tout droit.

C'était en 1876, au Havre. L'adversaire était Jules Simon, élu depuis un mois sénateur inamovible, et le même jour, — un bonheur ne va pas sans un autre, — membre de l'Académie française. On ne pouvait mettre aux prises deux orateurs plus distingués et plus différents: l'un en cheveux gris, enveloppé dans une métaphysique subtile, spirituel, mordant, aimant les routes sinueuses et fleuries pour arriver à des conclusions de surprise; l'autre, jeune et beau, et humble, allant droit au but, dans des paroles loyales comme son âme, conquérant du premier coup le respect par sa dignité courtoise de parfait gentilhomme, toutes les flammes de son amour dans les yeux et le front haut comme un croisé.

D'abord il se dit épouvanté de son audace envers le géant Goliath, et il s'excuse de n'avoir pour armes, comme le petit David, qu'une fronde. Mais, « j'ai pris courage et je me suis dit que je viendrais devant vous... confiant dans

la force de ma foi et surtout dans le nom que je porte et que tous, vous êtes, j'en suis sûr, disposés à accueillir avec faveur, parce que ce nom a retenti d'un bout du monde à l'autre et que la plupart d'entre vous se font gloire de le porter comme moi-même. Ce nom, qui nous confond tous dans une même famille, à l'heure de la naissance comme à l'heure de la mort, je veux le placer comme ma signature aux premiers mots de cet entretien: je suis chrétien!»

Par combien d'autres professions de foi, simples, moins cornéliennes, celle-ci n'a-t-elle pas été suivie! Il appelle ses cercles *l'Armée de Dieu*, et c'est sous ce titre que Pie IX les bénit. Notre but est une croisade, « il vous faut tenir haut et ferme le drapeau de la croix ». « Si quelqu'un, disait-il à ses jeunes bataillons, vient frapper à la porte de vos cercles, ouvrez-lui vos bras et montrez-lui le chemin de la chapelle; car c'est aussi le chemin de l'Alsace. »

Nous aimons la France d'un amour passionné, disait-il encore, cette France à qui, en 1870, il fallait des chrétiens, et qui, n'ayant trouvé que des hommes, a failli périr. Et comme un interrupteur, croyant insinuer une trahison, lui crie: « Et Rome? — Oui, et Rome!

reprend-il : nous ne séparons pas dans nos cœurs ces deux amours, Rome et la France ! »

Lorsqu'il fut question d'infliger à sa patrie la honte suprême d'une fête nationale en l'honneur de Voltaire, insulteur du Christ et de Jeanne d'Arc, M. de Mun ne put contenir son indignation : « Ah ! Messieurs, clame-t-il, ce n'est pas le sang de la France qu'on va répandre ; c'est quelque chose de plus, c'est son honneur ! »

Quand il veut hausser la jeunesse étudiante vers lui, il rappelle les grandes voix de Lacordaire et de Ravignan, celle de Montalembert, à vingt ans, debout devant les pairs de France et jetant aux fils de Voltaire le défi des fils des croisés ; d'Ozanam, cet autre jeune, soulevant le pays entier avec ses mots de charité ; puis il jette à son tour ce cri d'où est née l'Association catholique de la Jeunesse française : « Restez jeunes, restez ardents, restez enthousiastes, et passez à côté des sages, des blasés et des indifférents comme des soldats qui vont au feu pour Dieu et pour la patrie. »

C'est après ces paroles, concluant une conférence remplie de virils enseignements, en cette inoubliable soirée du 12 février 1885, à Louvain, — Louvain, ville laborieuse et savante avant

d'être martyr, — que l'auditoire fit à l'orateur une des plus enthousiastes ovations de sa carrière, et que les étudiants, accourus de toutes les facultés universitaires, détêlèrent sa voiture et le traînèrent en triomphe.

* * *

Aussi bien, et le moment est venu d'en parler, il avait pour passionner les foules plus que les circonstances favorables de l'heure, plus que la franchise d'un programme porté haut sous le ciel, comme une croix sur un clocher : il avait l'éloquence. Brunetière, l'homme aux formules, dit plus : « Il n'est pas éloquent, il est l'éloquence même. »

Si j'ai, avant de le dire, insisté sur l'œuvre et certains mots résumant le programme, c'est que j'ai cru, après Barrès, que pour parler dignement de ce grand orateur catholique, il faut aller jusqu'à son cœur de chrétien, comme au foyer de son inspiration. C'est qu'il fait bon, au surplus, en un pareil sujet, pouvoir affirmer que l'homme, sa vie publique et privée, la loyauté et l'unité de sa pensée et la pureté de ses mœurs, sont à la hauteur du talent.

De l'orateur, le comte de Mun possédait toutes les qualités maîtresses.

Au physique: bien pris, distingué, prestance naturellement fière d'officier, d'une gravité adoucie par les charmes d'une impeccable courtoisie, deux yeux vifs dont les regards traduisent sans détour les sentiments de l'âme; oh! une belle tête! chauve, sur la fin. Ajoutez une voix sonore et profonde, se prêtant à toutes les ondulations des longues périodes, plus chaude et plus prenante au fur et à mesure que se déroule la pensée en vastes développements équilibrés, embellis d'images éblouissantes, fixés souvent dans la mémoire par un de ces mots frappés en médaille, ou par un trait qui marque toute la pièce et emporte les cœurs.

Quand il prenait la parole dans une assemblée, dit M. de Grand'maison, on avait l'impression que ceux qui l'avaient précédés n'existaient plus. Et cette remarque me donne une grosse tentation de faire un bref rapprochement entre lui et Gladstone, que j'entendis à trois jours d'intervalle, dans le mois juin 1893, l'un au palais Bourbon et l'autre au parlement anglais. Gladstone ce jour-là parlait sur une des clauses du *Home Rule*, en réponse à un ad-

versaire qui avait terminé sa propre harangue en accusant le *grand vieillard* d'avoir été, durant toute sa carrière, comme la plaie par où coulait le meilleur sang de l'Angleterre.

Le vieux chef explique d'abord le sens de son article de loi, puis il passe à sa justification personnelle, lentement, appuyé sur le bureau des secrétaires, — dans cette chambre somptueuse et malcommode, où les orateurs gesticulent d'une main et tiennent parfois leur chapeau de l'autre, — si bas que chacun pour entendre se multiplie les oreilles en y appliquant les mains en cornet acoustique; puis, peu à peu, il se redresse, sa voix s'élève, se fortifie; déjà elle est secouée par ces trémolos propres aux voix des vieillards, elle s'émeut, elle vibre d'indignation contenue. Il reprend phase par phase sa longue carrière de politique et de législateur; il conclut chacune d'elles avec une infrangible logique et tourne l'accusation en panégyrique, à la honte de l'accusateur; puis, montant toujours, de sa stature rajeunie, de son geste, de son émotion de patriote insulté, il éclate enfin et fait frémir la vaste enceinte de Westminster d'accents si terribles et si beaux que John Morley pouvait dire le lendemain: « Un cygne

ne chante ainsi qu'une fois dans sa vie et c'est son dernier chant. »

Or, quand l'ouragan se fut apaisé et que la Chambre haletante put respirer, je me tournai spontanément vers la banquette de l'adversaire — imagination de jeune homme — pour voir s'il existait encore. Bien plus, le lendemain, en route pour Liverpool, parcourant l'analyse de ce discours, dans le *Standard* de Londres, je me tournai de nouveau inconsciemment vers un angle de mon compartiment de chemin de fer, comme pour apercevoir le même adversaire, au moins évanoui.

Vous comprenez pourquoi, en citant l'expression de M. de Grand'maison, j'ai éprouvé la tentation de me jeter dans un parallèle. J'en ai dit assez pour laisser entendre combien il est sage de ne pas jouer avec le feu des tentations.

La définition cicéronienne de l'orateur, *vir probus discendi peritus*, ne suffit pas à M. de Mun. Sa parole justifie plutôt celle qu'il appliquait lui-même un jour à l'éloquence de M. Harmel: « Le son que rend une âme passionnée », le son que Mirabeau appelait une divinité: « Il n'y a pas de divinité en toi »,

répliquait-il à Barnave, en l'accablant de son mépris et de son argumentation tonitruante.

Pas un des meilleurs ennemis de M. de Mun, Gambetta, Waldeck Rousseau, Jaurès, Rochefort, qui ne se soit honoré en rendant hommage à cette divinité en lui. Par ailleurs, s'il suffit de bien aimer et de bien croire pour bien dire, comme définissait saint François de Sales, on ne saurait douter qu'il ait eu les dons essentiels du parfait orateur. On reconnaît à Montalembert plus de trait, en Berryer plus de richesse, plus de prestigieuse facilité en Lamartine, plus de géniale improvisation en Lacordaire. C'est déjà une grande louange qu'on puisse prendre sa mesure à la taille de ces géants de la parole publique. Et une louange plus grande qu'il faille ajouter que pour la possession de soi, la sobriété classique, la dignité émue et chevaleresque, ce je ne sais quoi que la parole n'exprime pas, mais que toute la personne traduit de façon attachante, il leur est souvent supérieur.

Chose curieuse, il manquait à l'éloquence de ce capitaine de cavalerie, le coup d'épée, je veux dire l'assaut, l'attaque qui empoigne l'adversaire. Heureusement, après un de ces discours

de jeunesse, il eut pour l'aider à atténuer ce défaut, la bonne fortune de recevoir la lettre qui suit d'un auditeur sincère et bon juge en la matière: Louis Veuillot.

CHER MONSIEUR,

Je vous ai entendu hier pour la première fois. Permettez-moi de ne pas faire un compliment banal à un homme et à un talent qui méritent beaucoup mieux. Homme de bien et bien disant, vous l'êtes; mais l'idéal de Cicéron ne doit suffire ni à vous ni à nous. Il faut aller plus outre. Dans le discours d'un orateur en uniforme, il faut du sabre, ou tout au moins du fourreau. Hier, je n'en ai pas trouvé assez. C'est le sabre qui fait valoir l'épaulette. L'auditoire est déconcerté, lorsqu'au lieu d'une estafilade il emporte une bénédiction. Dans une maison où j'allai après la séance, les dames se plaignaient de n'avoir pas été assez enlevées. Prenez garde à cela. Vous êtes capitaine de dragons pour enlever les dames et pour couper les retraits et les nœuds gordiens. Si votre éloquence n'a pas son cachet de caserne, lequel peut et doit être un cachet de suprême distinction, elle ne sera qu'une belle et honnête fille

à marier, ce que n'était point Jeanne d'Arc. Il manque le plus beau des gestes au soldat orateur qui ne dégaine pas. On se demande pourquoi ce soldat n'est pas avocat... Dégaînez, sabrez, empoignez... Il faut qu'en vous écoutant on sente la nécessité de se rendre pour n'être pas fusillé... Un coup de sabre à propos est une très belle aumône... Beaucoup de pauvres ne demandent que cela et n'ont que cela à recevoir... Ne soyez pas un homme de grand mérite qui dit inutilement de bonnes choses. Dégaînez, et soyez, comme saint Louis, de ces martyrs qui ne craignent pas donner la mort. Il y a aussi des anges exterminateurs.

De Mun ne se le fit pas dire deux fois. Il dégaina, et plus d'un de ses discours parlementaires est un assaut, où il escalade le mur, l'arme blanche à la main : un abordage à la Jean Bart, où il frappe d'estoc et de taille, étreint corps à corps son ennemi et le roule sous les yeux de la conscience vengée.

Il manquait de plus à son talent — mais ceci est à son éloge — certaines qualités secondaires, de celles qui assurent parfois un succès très vif, mais passager. Il ne sut jamais se prêter aux flatteries populaires et aux saillies tant goûtées des foules gouailleuses et légères.

Il y avait en lui trop de distinction du gentilhomme pour n'être pas un peu distant, ou pour devenir l'idole des multitudes qui ont besoin de rire ou des opprimés qui pleurent. Sa manière n'a rien des roueries oratoires qu'adorent les politiciens. Son tempérament s'ajustait mal à certains procédés de plaideurs, si spirituels fussent-ils. On n'imagine pas qu'il eût employé celui-ci, par exemple, d'O'Connell, qui plaidait un jour pour un accusé de meurtre, contre lequel il y avait cette preuve que son chapeau avait été trouvé à l'endroit même de l'assassinat. Le plaideur prend entre ses mains le chapeau, puis, devant le jury, il questionne le principal témoin des accusateurs, s'arrête soudain, regarde, attentif et inquiet, au fond de ce chapeau, comme pour y lire un nom, et il interroge de nouveau :

« Vous jurez, témoin, que ce chapeau est bien le même qui fut trouvé à l'endroit du meurtre ?

— Oui, Monsieur.

— Qu'il est bien celui du prévenu ?

— Oui, Monsieur.

— Que son nom, ce même nom, — et il l'épèle lentement, — était bien au fond du chapeau ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! messieurs les jurés, regardez : vous voyez bien que cet homme se parjure, il n'y a pas de nom du tout dans le chapeau. »

Vous pensez bien que si ce témoin était un pauvre diable et si, dans ce pays-là du moins, il existe encore un châtiment pour les parjures, il dut être condamné au pénitencier.

En tout cas, j'ai indiqué là des dons accessoires dont était dépourvu l'illustre orateur français. Il y a perdu l'ivresse de certaines admirations momentanées, mais ses œuvres oratoires nous restent plus intactes, n'ayant pas le sort de beaucoup d'improvisations mortes avec l'actualité et emportées par le grand vent du large dans l'oubli. Ses discours, même coulés comme une lave refroidie dans des livres, gardent dans le monde de la science et des lettres une estime soutenue et restent des foyers où s'éclaire l'esprit et se réchauffe le cœur.

* * *

Voulez-vous maintenant illustrer ces éloges et ces théories par des exemples ? Vous n'avez qu'à cueillir tout le long des discours sociaux

et politiques de M. de Mun, — entre autres dans son discours de Lourdes, dans lequel brille un portrait, digne du génie de Raphaël, de la Vierge descendue encore une fois sur la terre de France; dans son discours de Chartres, en face de la merveilleuse basilique où toute l'histoire des Francs est écrite dans le sanctuaire; dans sa profession de foi royaliste en Bretagne où il s'inspire des trois mots gravés sur la tombe des victimes de Quiberon: *Gallia moerens posuit*; dans celui de l'Académie française où il reçoit et déchiquette si poliment Henri de Régnier; celui de Nantes où il évoque la pensée des jours de *grand'pitié*, quand les aïeules des dames bretonnes qui l'écoutent filaient leurs quenouilles de lin pour la rançon de du Guesclin; dans celui des expulsions religieuses, en 1881, dans lequel il fait apparaître l'ombre de notre martyr Olivaint: « Je parle, presque jour pour jour, dix ans après le 18 mars, et je m'imagine que tout à coup un des otages de la Commune secoue sa poussière sanglante et apparaît au milieu de nous. Que va-t-il dire ? Au récit de ces demeures violées, de ces églises profanées, de ces prêtres traités en malfaiteurs, il croira que nous rappelons les temps où il a succombé

pour Dieu et pour la patrie. Mais non, il faudra lui répondre que nous parlons d'aujourd'hui et qu'après dix ans passés sur sa cendre refroidie, ses yeux ne se sont un moment ouverts que pour voir ses frères proscrits et ses bourreaux triomphants. »

Il faudrait surtout, pour trouver d'autres citations vibrantes, pénétrer dans l'enceinte parlementaire de Paris, aux heures solennelles et douloureuses des quarante dernières années : heure de l'article 7 et de Ferry, heure du Boulangisme et de Dreyfus, des péculats sacrilèges, du crochetage des églises et des couvents, heure de la rupture du Concordat et des Inventaires, heure du Tonkin, du Maroc, du Congo et de l'avant-guerre ! Oh ! les admirables chevauchées oratoires ! les superbes coups de cravache appliqués en plein visage de la victoire écrasante du nombre ! toutes les belles causes défaites et dont il était plus fier de se parer que de toutes les cocardes des majorités triomphantes, maçonniques et serviles ! Comme elle retentira longtemps au-dessus de nos têtes l'exécution magistrale de ce Ferry, qui, rejeté hors de la circulation depuis quatre ans par l'indignation du pays, essaie de se frayer de

nouveau un chemin vers la scène politique. « Quoi! dit de Mun, vous, revenir! vous, croire que nous avons oublié, alors que la conscience publique et la religion outragée vous clouent au pilori, à la seule pensée de vos méfaits, et que dans des milliers de foyers chrétiens votre nom n'est prononcé qu'avec des larmes! Regardez plutôt votre vie et rougissez, s'il y a au moins dans votre poitrine ce viscère d'où le sang jaillit jusqu'au front! »

Les cinq volumes des *Combats d'hier et d'aujourd'hui* sont remplis de ces pages émouvantes. Lisez les quatre lettres adressées à Waldeck-Rousseau, sur la liberté d'enseignement, et plus encore la réponse du 21 janvier 1901 au discours perfide de M. René Viviani, — Viviani, homme de lettres, plusieurs fois ministre, devenu fameux et digne des fanfares de la libre-pensée par son intelligence et son incontestable talent, mais surtout à titre d'éteigneur, — d'éteigneur des étoiles. Ce jour-là, Viviani, pour justifier les persécutions religieuses, s'était fait le protecteur sournois des moines et des sœurs: le loup s'habillant en berger pour mieux chasser les brebis du pâturage. Il voulait les sauver de ces cloîtres où on les retient captifs

de leurs vœux, où ils se sont enfermés en désespoir de cause, pour s'y ennuyer ferme, et parce que le monde ne leur avait permis rien de mieux, pas même de se marier :

« Que M. Viviani me permette de le lui dire, il ignore ce qui se cache dans ces asiles... Non, ce n'est pas le découragement et la lassitude, ce n'est pas la déception du cœur ni l'effroi de la vie qui peuplent les couvents ; c'est l'irrésistible et impérissable attrait du sacrifice et du dévouement ; c'est le mystérieux besoin que la foi met aux âmes croyantes d'accomplir, par le don de soi-même, la loi fondamentale du christianisme. Ne cherchez pas ailleurs le secret de la vie religieuse ; il est là à des profondeurs où les lois et les gouvernements ne peuvent l'atteindre... et d'où s'élancent sans trêve, vers le monde tourmenté d'ambitions, de révoltes et de passions, vers le monde refroidi par l'égoïsme, labouré par la misère et la souffrance, ces hommes et ces femmes qui ont renoncé à lui demander ses joies, pour lui donner leurs exemples de pauvreté volontaire, de chasteté héroïque, d'obéissance réfléchie, de dévouement sans récompense humaine, quelquefois payé par l'outrage et le mépris, et qui font ainsi, dans

le sacrifice de leur liberté, le dernier, le plus magnifique, le plus décisif usage de la liberté elle-même. »

Ce discours vint échouer, avec les forces usées de l'orateur, contre le parti pris d'une assemblée dont le siège était fait.

Cependant, le comte de Mun intervint encore une fois, la dernière. Et si j'y insiste, c'est moins pour apporter un trait de plus à son éloquence, qu'un incident qui est la juste glorification de l'homme. Ce fait, unique peut-être dans les annales des parlements, cité par M. Paul Deschanel et rapporté par *le Devoir*, sous la signature de M. Omer Hérroux, expose en sa vraie lumière, comme dans les rayons convergents d'un foyer, tout le prestige et la haute personnalité du député sociologue.

L'heure, aussi bien, était solennelle. Pour la troisième fois en six ans, l'Allemagne venait d'adresser à la France une provocation grosse de tempête.

Le voici donc qui monte à la tribune, portant péniblement, malgré son âme maîtresse, le poids de ses souffrances et de ses soixante et onze ans. Depuis neuf ans, il n'y était jamais paru, contraint de se taire par la paralysie

faciale. Or, avant qu'il n'eût ouvert la bouche et comme il allait promener son regard attristé sur cette assemblée autrefois familière, l'assistance, députés et auditeurs des galeries, tous, debout, frémissants, oublièrent subitement toutes les rancœurs, les préoccupations de partis, de luttes, de doctrine et de blessures reçues, — et pourtant il y avait là, à gauche, des sectaires du socialisme sans merci, des athées sans pardon, des chéquards démasqués par sa dialectique, des braves qui avaient vaincu des nonnes, jeté des crucifix au tombereau et affamé des Petites Sœurs des Pauvres, des députés et des ministres portant encore au visage les balafres de ses coups, et tous, tant est conquérante, à la fin, la puissance d'un honnête homme, tant a d'emprise, non plus un citoyen seulement, mais toute une carrière faite d'unité et de patriotisme, de doctrine, de luttes et de douleurs, tant a de majesté la splendide auréole du génie! — et tous, spontanément, dans un même délire admiratif, d'une même voix, dans des vivats et des battements de mains unanimes, acclamèrent leur maître et éclatèrent dans une ovation tonnante comme la tempête au sommet des montagnes, ou comme les vagues

montant à l'assaut des rochers sur les rivages de l'Océan.

Qu'ont-ils donc vu soudain dans l'apparition de cet homme ?

Ah ! ce fut une vision grandiose ! Ce qu'ils ont vu en lui et plus loin que lui, dans les panneaux ouverts sur le passé, au-dessus de cette tribune illustre, c'est le long cortège des œuvres de ce chrétien sans reproche, défilant dans l'harmonie de ses principes et de sa vie quotidienne, chantant sa foi et souriant d'espérance sous les bras lumineux de la croix. Ce qu'ils ont vu soudain et acclamé, c'est le vengeur des consciences opprimées, le libérateur qu'on appelait et le bienfaiteur qu'on avait méconnu, dont la vie avait été une longue bataille pour ses convictions et à qui il fallait bien, une fois au moins avant qu'il ne disparût, accorder cette revanche en saluant son héroïque labeur. Ce qu'ils ont vu, ah ! il me semble que nous le lisons encore nous-mêmes en lettres d'or au-dessus de cette tête radieuse. Regardez bien : quarante ans au service de toutes les causes trahies par la fortune, défenseur sans retour de toutes les faiblesses et de toutes les innocences écrasées ou asservies ; champion d'un seul dra-

peau, celui du droit, d'une seule espérance, celle de la vérité qui ne meurt pas, d'une seule ambition, le triomphe de la justice, d'un seul combat motivant tous les autres : pour l'autel et le foyer ; homme libre, passant à travers les partis sans s'y arrêter et ne leur demandant que de servir l'Église sa reine et mère, pouvant aspirer au premier rang par le génie, et n'ayant jamais rien ramassé des honneurs et de la fortune, crainte de se souiller, d'avoir à presser des mains infectes ou à saluer des fronts de gouvernants méprisés ; vieillard, capable avant de descendre dans la tombe de se tourner vers son passé, fier et vénéré, pour s'y voir la conscience nette, le cœur sans remords, les lèvres sans mensonge, le regard serein parmi les cruautés de la guerre et l'écroulement de toutes les passions humaines.

Oh ! oui, mesdames et messieurs, c'est un spectacle rare, et beau, et grand, et créateur d'espoir ! Pour ne l'oublier jamais, lisez, lisez bien une dernière fois ce soir, dans les rayons dont il est illuminé, le nom qui l'explique et le synthétise, le noble nom du comte Albert de Mun.

En l'église Notre-Dame Montréal

*Septième centenaire de la mort
de saint François*

MESSEIGNEURS,

MES RÉVÉRENDIS PÈRES,

MES FRÈRES,

Les religieux de saint François ont chanté, cet après-midi, dans les premières vêpres du jour, une antienne qui contient en substance le modeste panégyrique de ce soir : « *Vir catholicus Ecclesiae teneri fidem Romanae docuit*, En vrai catholique, François d'Assise enseigna qu'il faut adhérer par la foi à l'Église romaine. »

C'est ce titre de catholique qu'ils m'ont invité à louer dans leur saint fondateur, — et c'est un honneur qui me touche autant qu'il m'inquiète.

Ils croient que c'est faire un éloge abondant de leur Père d'affirmer, avec la liturgie franciscaine, qu'il a été catholique dans le sens intégral du mot et qu'il a vécu pleinement son catho-

licisme. Aussi bien, ils n'ont pas été seuls à le croire.

Dans sa mémorable encyclique sur le septième centenaire de la mort de saint François, le Souverain Pontife insiste sur ce titre.

Un commentateur, fils de saint François, a même trouvé dans cette insistance la « caractéristique de l'encyclique franciscaine ». Et il vous paraîtra sans doute qu'un membre de la famille est placé en bonne lumière pour juger de ce qui est dit de son père.

L'une des pages les plus émouvantes du document pontifical renferme, très condensées, les preuves du sens catholique de notre saint. En toutes circonstances, y est-il dit, il s'est montré d'une fidélité parfaite à la discipline ecclésiastique, d'une humble et constante obéissance envers les chefs de la hiérarchie, d'un respect profond pour le clergé. Il a prescrit, au nom de l'obéissance, aux membres de sa fraternité, de demander au Seigneur Pape de désigner un des cardinaux de la sainte Église pour protéger, gouverner, corriger son Ordre et le garder dans une perpétuelle soumission à l'autorité romaine. Il a prêché des doctrines orthodoxes au peuple et à ses frères, dans toutes ses exhortations,

jusque dans son testament et sur son lit de mort.

Voyez par quel tableau, simple et grand, le Pape termine cette série de faits et justifie l'expression: *Vir catholicus et totus apostolicus*. Dès que le patriarche séraphique eut rédigé ses Constitutions, il ne mit aucun retard à se rendre à Rome, avec ses onze premiers disciples, et à soumettre le document à l'approbation d'Innocent III. Le pontife, vivement touché à la vue de cet homme si pauvre et si humble agenouillé à ses pieds, le releva, l'embrassa affectueusement et sanctionna de son autorité apostolique cette Règle qui, depuis plus de sept siècles, continue d'éclairer et de sanctifier des générations de Franciscains.

Cependant la question se pose: pourquoi insister sur ce mot de catholique et en faire l'élément essentiel de la louange d'un si grand saint? Ne dit-on pas, et sans fausser le sens des mots, que tous ceux-là sont catholiques, qui sont pourtant de simples fidèles, de vertu moyenne, exempts tout au plus d'hérésie ou pécheurs comme vous et moi? N'est-ce pas amoindrir saint François que d'en faire un homme bonnement qualifié comme tant d'au-

tres ? Dites-moi qu'il est pauvre jusqu'à la faim, mortifié jusqu'au sang, humble jusqu'à la poussière, uni à Dieu jusqu'à l'extase : à la bonne heure ! Voilà qui répond aux tableaux imprimés dans nos mémoires : à ses embrassements mystiques du Christ en croix, aux rayonnements des stigmates, à toutes les lectures et à tous les récits qui ont bercé nos âmes édifiées et rempli nos imaginations, comme avec d'angéliques légendes !

Mais catholique ! Saint François, un catholique ? Comme qui dirait un honnête homme ?

Nous aurons assez répondu à cet étonnement, si nous rappelons les raisons actuelles qu'avait le Saint-Père d'appuyer sur le mot catholique, si nous le définissons selon toute sa signification et montrons en saint François le type achevé qui en a vécu tout le sens.

Saviez-vous, ou même croiriez-vous que l'on a contesté au patriarche d'Assise son titre de catholique ? L'encyclique qualifie ce doute accusateur de « chose incroyable ».

Est-ce haine, mauvaise foi ou simple ignorance ? Certains auteurs, et l'un d'eux en particulier dont l'Église a fait bonne justice en l'inscrivant à l'Index des livres prohibés, ont imaginé un saint François de leur façon et qui

aurait été catholique à la sienne: un original de haute vertu, un excentrique saintement pénitent et qui en prenait à son aise avec les traditions de l'Église et ses directions suprêmes; un réformateur venu trois siècles avant la Réforme, pour établir une sorte de libre examen dans une discipline de vie extraordinaire, comme ses successeurs devaient en établir un autre dans l'interprétation des saintes Écritures; un précurseur de Luther!

* * *

L'intention de ces caricaturistes est facile à saisir.

L'une des notes de la divinité de l'Église catholique est sa sainteté. Elle est sainte dans sa doctrine, sainte dans ses fidèles vivant en conformité avec cette doctrine; sainte jusqu'à la pratique des vertus héroïques chez plusieurs de ses enfants.

Or, en ne niant pas, en affirmant au contraire la sainteté de saint François d'Assise, mais en faisant s'épanouir cette sainteté en marge de l'Église, comme une floraison étrangère, ses ennemis ne privent pas seulement le catholicisme d'une des plus belles fleurs de sa couronne, mais ils placent sous nos yeux une vertu hé-

roïque, logiquement, naturellement éclore de principes opposés à ceux du catholicisme.

Vous voyez tout de suite les conséquences d'une pareille conclusion, et pourquoi le Souverain Pontife a d'abord trouvé opportun de replacer le *Vir catholicus*, non plus en marge, mais dans le sein même de l'Église, vivant de sa vie, offrant au monde l'exemple de vertus épanouies sous la poussée de sa sève bienfaisante.

Indépendamment de cette réfutation opportune, il y a dans le double titre de *Catholicus et totus apostolicus*, appliqué par le Pape à notre saint, tout un éloge, resplendissant à son front comme une auréole. Mais encore faut-il donner à ces mots tout leur sens primitif.

Il y a dans la langue des termes usés, déviés de leur signification, démarqués par l'abus et un long service populaire, comme il y a des monnaies à l'effigie effacée, démarquées sous le frottement d'un constant et vieil usage. On renvoie les vieilles monnaies à la frappe d'où elles sont sorties, et les mots à l'autorité où ils retrouvent en relief tout leur sens.

Qu'est-ce donc que signifie sous la plume autorisée du Pape ce mot de catholique, dans l'ordre doctrinal et dans l'ordre pratique ?

Un catholique est d'abord le tenant d'une doctrine prêchée dans le monde entier. Son nom rappelle une vérité divine et révélée qui, sans cesser d'être une et la même, réunit les fidèles dispersés dans l'univers. Une vérité qui se plie aux nationalités diverses sans rien changer de son essence; si puissante dans son expansion que la première génération d'apôtres n'avait pas encore cessé de la proclamer, que l'un d'eux, saint Paul, pouvait dire: « Je rends grâce à mon Dieu, mes frères, parce que votre foi est annoncée dans le monde entier. »

Être catholique, donc, c'est vivre en union des fidèles du monde, par le don le plus grand que Dieu fasse à l'intelligence: la vérité. C'est jouir du don de la certitude, — car seule la vérité l'engendre, l'erreur ne pouvant produire que des opinions, — et donc de la tranquillité, de la paix, qui ne peut exister hors d'elle: *Et irrequietum est cor meum donec requiescat in te*. C'est avoir reçu le don de la stabilité. Rien ne change dans le dépôt des vérités reçues et conservées par l'Église. Elles progressent toutefois et évoluent dans leurs preuves et leurs démonstrations; l'Église les définit quelquefois; jamais elle ne les change. Ses formules ne sont pas

immuables. Pour exprimer un sens identique, saint Ambroise ne procède pas à la manière de Thomas d'Aquin, et Thomas d'Aquin à la façon de Bossuet, ni Bossuet à la façon de Léon XIII.

Mais tous, à titre de catholiques, vivent dans cette unité et cette lumière. Et c'est là, établi dans cette unité, éclairé de cette lumière, que le Pape a trouvé notre saint François, en parfait accord avec le vicaire de Jésus-Christ, et donc avec celui-là qui a dit : « Je suis la Vérité ! »

Voilà pour la tête.

* * *

Marcher dans cette lumière, à la suite de Celui qui est aussi la Voie, vivre dans l'obéissance aux préceptes qui s'y éclairent, dans l'imitation de Celui qui en est l'observateur impeccable ¹, voilà, pour le cœur, et en œuvres, et dans tout le sens de l'encyclique franciscaine, être catholique.

Quiconque fait profession de catholicisme est tenu à cette imitation, non pas en vertu d'un simple conseil, mais d'un précepte du Maître : *Estote imitatores!* à l'impératif. « *Estote perfecti,*

1. *Non veni solvere legem, sed adimplere.* (S. MATHIEU, v, 17.)

soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Non pas au même degré, c'est évident, mais d'une perfection de même espèce et dont les degrés sont infinis.

Les uns l'imitent de plus loin; plusieurs s'en rapprochent davantage; d'autres montent jusqu'aux sphères de l'héroïsme et reproduisent si bien l'exemplaire qu'ils en deviennent des copies vivantes.

Tel fut saint François.

Et c'est bien ce qui achève en lui le catholique parfait. C'est même parce qu'il dépasse par le fond et la manière tant d'autres saints imitateurs, qu'il s'est attiré l'éloge à rebours d'être un novateur.

Ajoutons tout de suite que cette imitation est une condition de salut: « *Quos praescivit et praedestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* ¹, Ceux que Dieu a prédestinés et prévus parmi ses élus doivent être des copies conformes à l'original qui est son Fils. » Tous les siens dans la grande armée triomphante doivent lui ressembler. Pour être reconnu à la porte du ciel il faut avoir l'air de famille.

1. Cf. S. PAUL: *Épître aux Romains*, VIII, 29.

C'est, au surplus, ce qui fait ici-bas la beauté de l'Église. Sur la variété sans nombre des natures se greffent les formes innombrables de la grâce. Il en résulte les formes innombrables de la sainteté et le nombre incalculable des saints, dont les vertus sont l'ornement de l'Église, comme une couronne et un manteau royal celui d'une reine.

A le bien prendre, nous sommes tous des copistes, placés en pleine lumière en face du chef-d'œuvre à reproduire. Tous n'arrivent pas à copier tous ses traits, mais tous, selon leur attrait, séduits par l'une ou l'autre de ses vertus, en reproduisent au moins ce qu'il faut pour imprimer à leur âme une ressemblance de famille.

Regardez un peu ce qui se passe chez l'artiste. Il a arrêté son dessein: reproduire sur la toile, par les couleurs, l'agencement des nuances et des teintes, la finesse du coloris, des ombres et des perspectives, les traits, les attitudes, la physionomie d'un tableau de grand maître. Ou plutôt, et mieux, c'est l'œuvre de son rêve qu'il veut couler dans le bronze ou sculpter dans le granit ou le marbre.

L'œuvre est destinée à glorifier la science, un triomphe militaire, graver, en synthèse his-

torique, dans la mémoire des générations, le nom d'un bienfaiteur ou d'un chef, sauveur des siens, défenseur des minorités opprimées, conquérant, civilisateur ou apôtre. Dans son âme éprise, l'artiste le voit, son héros, l'aime, l'idéalise.

Il a fait tirer des carrières un bloc de marbre pur. Dans sa main, le ciseau et le marteau s'apprêtent à découper dans cette pierre morte des gestes de vie, et à camper dans cette immobilité un personnage qui va continuer de parler, d'agir et de passionner ses admirateurs.

Déjà le bloc dégrossi se prête au travail de l'art. Les éclats du marbre volent sous l'outil; le buste, les membres, les premières attitudes apparaissent aux yeux émerveillés. Puis, les traits se dessinent, la tête se dresse fièrement sur deux fortes épaules, la main, levée pour bénir ou commander, est chargée de souvenirs et éloquente comme un poème ouvert.

Cependant, parmi l'admiration commune, il est une âme déçue et malheureuse, l'âme de l'artiste. La matière rebelle ne rend pas l'idéal conçu, la main n'a pas réalisé le rêve. Le sculpteur y revient, il s'y épuise, il recommence, retouche, perfectionne les détails: l'énergie du regard, le pli des lèvres volontaires, les rides

qu'ont creusées dans le front du héros ses pensées et ses rudes labeurs. Parfois, travailleur impuissant et comme terrassé par le contraste de ce qu'il voit en lui et de ce qu'il réalise au dehors, il abandonne son œuvre... pour la reprendre, songer, pleurer, martyr de son art... Oh! s'il pouvait donc faire passer dans ce granit inerte la vie intense qui le brûle au dedans! Dans de longues insomnies il concentre tous ses ardents désirs, mobilise toutes ses facultés, jusqu'au moment où la raison, dominant la sensibilité exaspérée, lui montre, dans un rayon de lumière consolatrice, le chef-d'œuvre exécuté, et transforme dans une minute intense ses douleurs en une joie exaltée qui lui arrache un cri d'enthousiasme vainqueur, le cri d'un Michel-Ange contemplant son Moïse à la barbe de fleuve, au regard de législateur inspiré, interprète de Jéhovah et promulgateur des lois qui doivent à jamais régir le monde, et qui saisit, dans son bonheur en délire, son marteau pour en frapper sa statue sur le genou, en lui ordonnant: « Eh bien! parle donc. »

L'idéal exécuté avait animé le marbre jusqu'aux limites de la parole humaine.



Les copistes de Jésus vont bien au delà.

Tous, placés devant cet idéal, en reproduisent les inépuisables beautés. Le bloc de marbre, assoupli, sculpté, poli, est leur âme, prédestinée parce qu'elle sera conforme à l'original divin. Tous différents les uns des autres dans l'infinie diversité de la nature et des effets de la grâce.

Les uns ont contemplé Jésus sur la paille d'une crèche, ou glanant aux premiers jours d'automne les épis échappés aux moissonneurs, n'ayant pas même une pierre où reposer sa tête, tandis que les renards ont leurs tanières et les oiseaux leurs nids, — et voici qu'éprise du spectacle de ce dénuement total, se lève et se succède dans tous les siècles l'armée des anachorètes et des moines, dépouillés de tout, quittant leur père, leur mère et tout ce qu'ils possédaient dans le monde pour s'enfoncer dans leurs thébaïdes ou leurs cloîtres, s'en remettant à la Providence pour leur pain et pour leurs vêtements, au Dieu qui fait fleurir les lis.

A d'autres, le modèle apparaît courbé sur des outils de charpentier, caché dans la solitude

de Nazareth. Et voici que ce sauveur du monde, divinisant le travail manuel en l'élevant jusqu'à lui, séduit des légions de travailleurs, artisans de toutes les besognes obscures, résignés à leur sort, sous les ordres d'un monde qui les méconnaît ou les ignore, laissant les anges seuls admirer la pureté de leurs intentions et compter leurs mérites.

De qui donc ont appris à vivre dans le silence, à prier et à peiner tous ces contemplatifs et ces contemplatives, dont les macérations et la solitude nous effraient: Chartreux et Trappistes, Clarisses et Carmélites, cénobites et anachorètes ? Regardez au désert le modèle, jeûnant, priant, fécondant dans la pénitence sa vie apostolique qui va commencer, trois fois vainqueur du démon de la gourmandise, de la richesse et de l'orgueil, et dites-moi, ces copistes l'ont-ils assez compris et sont-ils assez semblables à Lui ?

Et ces missionnaires chez toutes les nations et sous tous les soleils du monde, quels traits du Maître les ont donc séduits ? Ils l'ont entendu prêcher, au bord des lacs, le royaume de Dieu qui souffre violence, les béatitudes aux foules qui l'ont suivi sur la montagne, semant sur sa route les bienfaits, les paroles de lumière,

de pardon et d'amour. Et ils sont allés, et ils vont encore tous les jours, porter la vie partout où règne la mort, la lumière où des peuples dorment dans les ténèbres de la barbarie, la civilisation, la miséricorde et la chasteté partout où des tribus croupissent dans l'ignorance et des promiscuités contre nature. Et ils vont sans plus redouter les glaces du Nord que les fièvres et les soleils torrides du Midi, armés du seul amour de leur Maître et des âmes qu'ils ambitionnent de lui conquérir, haïs et méprisés, trahis et torturés, sauveurs à leur tour, comme Celui dont ils sont les vivantes copies. O Christ, les reconnais-tu, et tous ces missionnaires sont-ils assez semblables à toi ?

D'autres enfin ont vu le modèle au jardin de Gethsémani, le cœur pressuré et agonisant, ils ont contemplé ses chairs frémissantes, arrachées par lambeaux sous la flagellation, la tête labourée sous la couronne, homme de douleur, montant au Calvaire, suspendu par des clous à une croix, les bras ouverts au monde qu'il rachète et à qui, dans un dernier acte d'amour infini, il offre pour lui servir de refuge son Sacré Cœur.

Et voici que des millions de martyrs, transportés du désir de reproduire dans leurs chairs sanglantes ce tableau de toutes les douleurs ré-

demprices, témoignent devant les bourreaux de leur inébranlable volonté d'être ses témoins et ses imitateurs. Le sang coule dans tout le vaste empire romain. Quand les bourreaux ne viennent pas à eux, ils vont d'eux-mêmes aux bourreaux et meurent joyeux en offrant au ciel et à la terre, dans leurs corps brûlés et meurtris, les traits fraternels du modèle qu'ils adorent. Et s'ils ne trouvent pas de bourreaux, tourmentés pourtant, comme une Thérèse d'Avila, par l'amour de souffrir plus encore que de mourir, ils se font leur propre bourreau, se flagellent, s'enfoncent dans la tête des couronnes d'épines, comme un saint Jean de la Croix; ils inventent des raffinements de torture, artistes de génie dans la folie de la croix, et poussent leur imitation jusqu'aux limites de la divinité.

O Christ, tous ces martyrs et ces pénitents te ressemblent-ils assez, ne sont-ils pas des copies assez conformes à l'idéal ?



Il en est un cependant, — nous le célébrons avec les générations successives de sept cents ans, — qui pour vivre son catholicisme, d'esprit, de corps et de cœur, n'a pas copié seulement l'un des traits plus séduisant du Maître, mais les a

reproduits tous sur l'admirable toile de sa vie. Sa vie, dont le Souverain Pontife affirme qu'elle est comme « une réincarnation du Christ », sa vie, dit encore l'encyclique, qui en fait « un autre Christ » et lui a mérité du Pape cet éloge sans égal : « Il semble bien qu'il n'y ait pas de saint en qui l'image du Christ Sauveur et la méthode de vivre angélique aient resplendi avec plus de ressemblance et d'expression qu'en saint François. »

En Jésus-Christ il a contemplé le prêcheur, et il est devenu missionnaire par lui-même et par toute sa famille franciscaine, — prêchant le Christ et gravant son nom et sa doctrine dans l'âme des petits, des ignorants, des savants orgueilleux, des faubouriens, des infidèles et des barbares, sur toutes les plages du monde.

Il l'a contemplé en prière, au désert et dans le jardin d'agonie, et comme lui s'est isolé dans l'oraison au fond des sanctuaires, dans les extases de l'amour; vainqueur de toutes les tentations et de tous les assauts du monde et du démon — et il a chanté les louanges du Créateur avec tout ce qui prie et tout ce qui chante dans la nature, avec les splendeurs de l'aurore, la fraîcheur des prés et des bois, et avec ses petits frères les oiseaux.

Il a contemplé le Christ pauvre, — pauvre tout le long de sa carrière de trente-trois ans, entre les langes de la crèche et le suaire du tombeau. Et il a épousé la pauvreté. Ceux qui visitent la basilique d'Assise ne se lassent point d'admirer comment Giotto, le plus illustre peintre du XIV^e siècle, a immortalisé sur la toile le mariage de saint François et de la sainte Pauvreté.

Il a contemplé Jésus-Christ agonisant, crucifié et mourant pour donner la vie à ses enfants rachetés. Et pour être, à son image, et dans toute la mesure humaine, rédempteur de ses frères, il s'est identifié à la souffrance, l'a aimée et recherchée dans son corps décharné et dans son âme assoiffée d'angoisse, dans ses pieds et dans ses mains transpercés, dans tout son être martelé, sculpté: chef-d'œuvre si parfaitement douloureux que le monde a salué en lui la copie achevée de l'Homme de douleur.

* * *

Et voilà pourquoi, mes révérends Pères et mes chers Frères, nous nous prosternons avec vénération devant ce catholique: catholique intégral et dans tout le sens primitif du mot, par

l'adhésion de son esprit aux enseignements de l'Église et l'obéissance entière à ses directions; catholique par l'amour et l'imitation héroïque du maître.

Contemplateurs suppliants de ce chef-d'œuvre de la nature et de la grâce, nous osons frapper à la porte de son cœur pour lui dire à notre tour: Eh bien! parle donc! parle à nos âmes tremblantes qui redoutent et fuient la pauvreté, dans un monde orgueilleux, ébloui par la richesse et en quête de plaisirs amollissants et qui tuent. Parle-nous de prière, de sacrifice et d'apostolat afin que les cœurs, fermés par l'égoïsme, s'éveillent à la générosité, s'ouvrent enfin aux œuvres de zèle et répandent autour d'eux les lumières de la foi et les dévouements de la charité. Parle-nous de souffrance, afin que, catholiques comme toi par la tête et par le cœur, nos volontés, soumises à la grâce, dominent nos sens, domptent ce corps rebelle que nous portons et sachent, comme les prédestinés de Dieu, sculpter des copies conformes à l'Idéal qu'est Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Causerie pédagogique¹

MESSIEURS,

MES CHERS ENFANTS,

Redevenir maître d'école est une tentation qui m'arrive de temps en temps. Ce n'est sans doute qu'une sollicitation du démon de midi. Mais ce désir me traverse depuis des mois.

J'ai beau me dire: « Voyons, à ton âge, c'est fini, on ne recommence pas, on est ce que les Américains appellent un *has been*. Et c'est un songe creux que de se promettre de refaire sa jeunesse. Malgré cet *autoavertissement*, et au risque de perdre un peu de sérénité sous les allures d'un pédagogue, il ne me déplairait pas de redevenir maître d'école.

Ce retour vers les bancs, le pupitre, les petits qui n'ont pas de pitié, et les grands qui en ont un peu moins, vers la fêrule; — pardon! il n'y en a plus; les dernières se sont usées à former notre génération, et c'est bien compromettant

1. Faite dans la salle académique du collège Sainte-Marie, au cours du mois d'octobre 1921.

pour ceux qui les ont abolies, que nous nous en portions si bien ! Ce retour nous permettrait peut-être de répondre à la clameur innombrable des tenants d'une éducation nouvelle et aux articles d'un programme — plus innombrable encore — et dont j'ai, depuis le mois d'août, par une nécessité qu'il n'est pas besoin de dire, écouté l'expression plus souvent qu'à mon tour.

En voyant revenir en classe ceux de mon âge, peut-être, qui sait ? sentirait-on naître un mouvement de confiance. Nos amis et ceux qui ne le sont pas se diraient avant d'aller plus outre : « Voici de vieux maîtres, frottés au monde, revenus de tout et de partout, désillusionnés, étourdis par tous les dires, secoués par toutes les exigences, attristés par toutes les lacunes constatées chez les jeunes et les vieux : eux, du moins, les savent, les besoins de l'actualité ! Si, à l'école, comme au collège, ils n'apaisent pas les inquiétudes de l'heure, ce ne sera pas faute de les connaître. S'ils ne fournissent pas à notre jeunesse toutes les armes pour toutes les batailles, sur tous les terrains, et si, cette fois, nous n'atteignons pas du coup la supériorité et n'arrivons pas à toutes les compétences, ce sera vraiment de leur part mauvaise volonté, entêtement ou radicale in-

capacité. Il y a si longtemps qu'on leur répète ce qu'il nous faut, ce qu'il convient d'ajouter, ce qu'il importe de transformer, ce qu'il est urgent de retrancher; ils devront s'en souvenir à la fin! Ah! ces vieux-là, c'est le printemps qui revient. Ils vont se hâter de mettre au musée les méthodes surannées et les classiques vieux-jeu. Et s'ils ne savent pas au juste ce qu'il faut mettre à leur place:

— Tenez, leur conseillerons-nous, voilà, pour combler le vide, une demi-douzaine de matières: de l'anglais, des sciences, le calcul, la physique, la botanique... Assez, assez de traductions latines, de thèmes, d'analyses littéraires! Enseignez, le matin, du pratique; le soir, du pratique; pendant, ensuite et après, du pratique... vous comprenez?... du pratique: ce qui se compte, se pèse, se mesure, s'additionne, se multiplie et se fusionne en argent.

Après tant de conseils, variés et sages, les vieux maîtres, revenus de tout et de partout, n'auront qu'à le vouloir pour élever leurs disciples à toutes ces hauteurs payantes. Nous imaginons d'ici la joie de leurs classes et le succès bruyant des nouveaux programmes.

Oui, positivement, ce serait bonheur, en 1921, de se faire maître d'école.



Au fait, pourquoi ne le redeviendrais-je pas tout de suite ? Au lieu d'une conférence, je ferais une classe.

Me voilà pour une heure votre maître: j'en suis tout fier. Vous êtes mes élèves: vous avez toutes mes sympathies. Si mon enseignement vous est désagréable, comptez que je n'y reviendrai plus.

Ce sera évidemment banal, terre à terre. Terre à terre comme les mains qui glanent, comme le blé répandu dans les guérets. Dame! puisque c'est une classe! et que cette classe est d'abord une défense personnelle, — vous allez vite vous en apercevoir, — contre tout ce que me demandent, me conseillent, m'objectent, m'enseignent, me commandent, m'inspirent et m'insinuent les mécontents du passé, défiants du présent, effrayés de l'avenir, — qui nous aiment beaucoup, mais qui nous aimeraient bien davantage si nous changions nos programmes, pour innover dans le sens de leurs admirations mobiles ou de leur pessimisme souvent contradictoire.

Une de nos richesses les plus incontestées en ce moment est, je pense, celle de nos programmes d'études. Quand je dis richesse, entendons-nous, je ne parle que du nombre. Même en nos jours de vie chère, rien n'est moins cher chez nous que les programmes d'études.

Autrefois, les maîtres ès éducation, — et certains routiniers de la tradition se fient encore à cette méthode, — se livraient à un long travail d'observation, d'éclectisme, afin d'élaborer des programmes fondés sur la psychologie, les exigences du temps, l'expérience des vieux du métier, le milieu, les talents, l'âge, et, pour employer un mot devenu en vogue, les possibilités des étudiants.

On y mettait une sage lenteur.

Et comme on arrêta les articles du programme en les rattachant à la nature humaine, — point fixe ou à peu près, — en les proportionnant aux facultés des âmes juvéniles, — toujours les mêmes dans la variété des talents, — et de façon à agir sur elles harmonieusement et à leur procurer par degrés le maximum de développement, il arrivait à ces programmes de gagner en stabilité ce qu'ils perdaient en nombre.

Les accessoires et modes d'application variaient avec le savoir-faire des maîtres, l'intelligence des enfants, les contingences de temps, de lieux, — j'allais dire, de climat, songeant à la précocité des élèves de nos collèges d'Espagne et des Antilles.

La substance, le fond restait.

Les pères et mères qui préparaient leurs fils par l'irremplaçable éducation du foyer et demeurait les tout premiers responsables du choix de l'instruction à donner à leurs enfants, s'en rapportaient à ces spécialistes de l'enseignement, dès qu'ils les avaient librement choisis, comme ils s'en rapportaient à leur chirurgien pour les crises d'appendicite, à leur avocat pour les affaires contentieuses, et à leur cuisinière pour autre chose.

En leur confiant un enfant, ils ne laissaient pas, sans doute, de recommander ses talents; quelques-uns, clairvoyants et sincères, de noter ses défauts, de rappeler des traits de son esprit ou de sa mauvaise humeur: « Encouragez-le: c'est un enfant timide »; ou bien « Il a bonne volonté, oh! mais, une volonté! prenez-le par le cœur, vous en ferez ce que vous voudrez! »

Ils insistaient déjà un peu sur les concurrences de l'avenir, les affaires à prévoir, sur le *struggle for life*, sans y mettre le mot, — et par-dessus tout, sur leur désir, si paternel et si légitime, de voir former avec cette matière première, — je parle du cher petit, — le grand homme rêvé.

Mais si, au lieu de s'épanouir, la fleur restait dans le bouton, ou si l'homme rêvé demeurerait un fruit sec, les parents, tristes, désabusés, ne bouleversaient pas pour cela tout un système et ne maudissaient pas l'éducation « rétrograde » de leur pays. Ils se résignaient à remonter humblement à d'autres causes, à pousser leur fils vers quelque honorable gagne-pain mieux adapté à sa mesure, se souvenant que quand un chapeau est trop grand pour une tête, cela ne dépend pas toujours du chapeau; que des avocats peuvent perdre une belle cause, sans qu'il faille abolir le code et douter de la justice; qu'on ne livre pas au sabotage la médecine et la chirurgie, parce que les malades les mieux médicamentés s'avisent de mourir, ou que des opérés par les mains les plus spécialistes et les mieux aiguisés des couteaux sont restés sur la planche.

Si je n'étais pas si évidemment l'une des parties intéressées dans cette première demi-heure de classe — qui tourne au plaidoyer *pro domo mea*, — je vous avouerais que ce procédé des anciens parents me paraît le bon. Il est intelligent, logique, voire délicat. Voyons plutôt ce qui motive les exigences d'aujourd'hui.

Au total, les suggestions qu'on nous réitère et les desiderata qu'on déplore dans nos programmes d'études secondaires, si variés qu'ils soient, pourraient se résumer dans une formule que signeraient, je pense, les mécontents qui savent pourquoi ils le sont, les mécontents qui le savent moins, ceux qui voudraient le savoir, ceux qui le sont pour d'autres motifs, ceux qui le deviennent et qui le seront, ceux enfin qui, comme nous tous, ne le sont pas, mais qui ne seraient pas fâchés de savoir en quoi ils pourraient gagner à l'être.

La formule signifierait à peu près ce qui suit : « Vos études classiques sont vieillottes, démodées; elles ne préparent pas nos enfants à la vie moderne, gaspillent des années à déchiffrer

des langues et des matières spéculatives qui ne serviront jamais; elles manquent de sens pratique. »

Ce fut à peu près la formule de la France mécontente avant 1902. C'est l'antithèse de la France réactionnaire de 1921.

Je ne crois pas qu'on puisse m'accuser d'avoir atténué en condensant.

Il se peut que, mécontents, nous le soyons aussi de l'inefficacité de nos efforts, de la compétence insuffisante de nos maîtres, — soit dit sans humilité à crochet, — de l'inutilité de notre travail auprès des enfants médiocres ou mal élevés. Toutes choses accidentelles, dont il n'est pas question pour le moment.

Il s'agit d'un système voulu, éprouvé, auquel nous tenons, non pour nous-mêmes évidemment, mais pour les jeunes d'aujourd'hui et les vieux de demain; non par entêtement, ce qui serait une sottise; non par orgueil, comme m'en accusait un jour un avocat sans doute très humble, ce qui serait un péché.

Nous y avons tenu, parce que, avant nous, vingt générations d'éducateurs ont cru que les *humaniores litterae* constituent l'entraînement le plus sûr pour faire, avec des enfants, des

hommes, et pour rendre les hommes plus hommes; qu'elles sont le moule le plus parfait où couler des âmes, — la serre chauffée à point pour l'épanouissement de ces fleurs frileuses et frêles que sont les facultés intellectuelles.

Nous y tenons davantage aujourd'hui, parce que d'autres pays et d'autres éducateurs, travaillés comme nous par la fièvre des innovations et ayant remplacé les vieux programmes classiques par ce qu'ils appelaient l'éducation moderne, scientifique, pratique, multiple, y reviennent en ce moment, humiliés, contraints par l'évidence du fiasco, navrés des désastres causés par leur aventure.

Est-ce que ce fait seul ne constitue pas une leçon de sagesse? Et ne nous convient-il pas de la retenir? Ne nous étant pas égarés dans ces sentiers nouveaux, nous ne subissons pas l'humiliation du retour. Nous nous sommes montrés plus stables. Si cette stabilité n'est pas à la gloire des mécontents qui ont protesté contre nos méthodes traditionnelles ou rétrogrades, elle est du moins à leur profit. Cela suffit pour que nous leur permettions d'applaudir.

* * *

Un maître d'école, toutefois, tenant à paraître et à être sérieux, ne doit pas, pour prôner sa manière, se contenter de signaler un fait étranger. Il doit, s'il le peut, exposer les raisons qui l'ont produit et le justifient.

Pourquoi la France, après dix-huit ans d'essai de son enseignement « moderne », revient-elle à l'ancienne formation classique ? Et d'abord quels sont les Français qui la contraignent à revenir ?

C'est ce que je vais essayer de dire, en triant quelques témoignages choisis dans la masse d'articles, de noms, de plaintes et d'arguments qui marquent, depuis six mois, le mouvement réactionnaire.

Ces autorités — dont je me contente — tirées de l'étranger, devront aussi, si je ne m'abuse, contenter tout le monde. Car, vous le savez, ce serait une de nos qualités les plus en relief, si ce n'était l'un de nos défauts, de tout admirer pourvu que ça vienne d'ailleurs. Ce n'est pas pour nous le reprocher que je le dis, c'est pour en profiter. La France, au surplus, a toujours été et reste, dans les choses de l'esprit,

notre maîtresse et modèle; et c'est surtout de la France que nous viennent, en la matière, l'exemple et la leçon.

Le sabotage des classiques en France remonte à la réforme de 1902.

Poussés par la vague de l'utilitarisme et hypnotisés par les avantages industriels de la spécialisation, les réformateurs construisirent un système où l'éducation visait à un but pratique et immédiat. La transformation fut radicale. Elle sacrifia l'ensemble des enfants à quelques élèves exceptionnels, qui ne continuaient pas, après les classes de grammaire, leurs études secondaires; — ce qui permettait au journal *le Temps* de constater que la nouvelle réglementation « traitait beaucoup mieux ceux qui s'en allaient que ceux qui restaient ». A force de tenter toutes les préparations immédiates à la fois, on n'en faisait aucune. C'était « l'enseignement au rabais », selon le mot de Jean Richepin, la tendance simultanée vers deux buts: sûr moyen de n'atteindre ni l'un ni l'autre. On qualifia cette méthode « d'hérésie

pédagogique », et tandis qu'elle s'en va, le nom lui reste.

Le malaise, aussi bien, ne fut pas lent à se faire sentir. Des inquiétudes furent exprimées. Bientôt la réaction commença; elle s'étendit, elle devint universelle. Elle a éclaté, cet été dernier, dans le questionnaire présenté au Conseil supérieur de l'Instruction publique, par M. Léon Bérard¹. Celui-ci ne fut d'ailleurs qu'un écho; il ne fut que l'instrument mis en mouvement par la poussée générale de toute la France, laquelle réclamait la restauration des humanités, le retour aux langues et aux disciplines anciennes, afin de sauvegarder, avec les meilleures traditions pédagogiques, les caractères propres de l'âme française.

Cependant, pour être plus précis, disons au juste, avec des noms propres, d'où est venue cette poussée. Cela, je vous assure, ne manque ni d'intérêt ni de prestige. La puissance de ce

1. C'est à M. Bérard, ministre de l'Instruction publique, que la Chambre de Commerce de Bordeaux votait, en mai 1923, une adresse de félicitations disant entre autres choses: « Elle est heureuse que dans le décret relatif à la réforme du plan d'études de l'enseignement secondaire, vous ayez rappelé que « le latin est la langue mère de la « nôtre, son armature et son ordre profond » et que « ce n'est pas se « détourner de l'intérêt national le plus certain, que d'accroître la part « de la tradition classique dans l'enseignement secondaire. »

mouvement serait assurément moindre, si l'on en marquait l'origine en souriant: « Bah! elle est partie d'un cénacle littéraire. C'est affaire de quelques poètes, de jésuites, de théoriciens, traitant avec des formules l'ignorance ou la culture de l'esprit, comme d'autres traitent avec des pilules les misères du corps; d'étudiants vieux et jeunes qui, même sous leurs cheveux blancs, trouvent encore leur plaisir à traduire du grec. »

Eh bien! non. Elle n'est point partie de là.

L'une des plaintes les plus nettement formulées fut celle de l'Association des Anciens Élèves du lycée Carnot, « déplorant l'obligation, imposée par les cycles à leurs fils, de se spécialiser avant d'avoir révélé leurs véritables aptitudes ». En d'autres termes, l'obligation de suivre une carrière avant d'avoir atteint l'âge convenable, et d'avoir reçu, par la culture générale des études secondaires complètes, la lumière pour choisir, ou le moyen de suivre leur carrière ou vocation.

Après eux vinrent, à tour de rôle, — et je n'en cite que quelques-uns, sans ordre, l'*Association de la plus grande Famille*, la *Société générale d'Éducation*, la *Ligue pour la Culture*

française; un grand nombre de secrétaires de congrès, de syndicats et de sociétés diverses; la plupart des grands journaux et revues de France: la *Revue des Deux Mondes*, les *Études*, le *Correspondant*; la *Revue hebdomadaire*, dans son numéro du 1^{er} octobre dernier. La *Revue universitaire* qui, dans ses livraisons de novembre et de janvier 1920, rappelle à ceux qui veulent abrégér les études latines que « leur surmenage est un trompe-l'œil », et que le latin court n'est « pas une éducation, mais un expédient ».

La plainte la plus inattendue toutefois — et elle est en parfait accord avec celle de la Sorbonne — fut celle de la *Chambre de Commerce de Paris*. Voilà, au moins, un groupe d'hommes qu'on n'accusera pas de rêver, qui est recruté en dehors du milieu des purs intellectuels et des vagues théoriciens. S'il y a encore des hommes pratiques dans le monde, ceux-là doivent en être.

Leur seule démarche fut une réponse à l'argument habituel des modernisants.

Mais ils en donnent bien d'autres à ceux qui leur reprochent d'intervenir en cette affaire. Comme la plupart de leurs compatriotes, ils

s'étonnent de la décadence intellectuelle, générale, depuis 1902. Comme le sens commun, ils affirment, malgré tous les utilitarismes du monde, qu'il est nécessaire, pour avoir un homme d'affaires, d'avoir d'abord un homme. Ils reprochent à ceux de leur entourage ce que M. Guillet, dans une conférence à la *Société des Ingénieurs* de France, reproche aux ingénieurs formés suivant la méthode nouvelle. Je le cite: « Une moindre aptitude à comprendre les idées générales, un jugement moins sûr, une imparfaite possession de la langue française, un moindre tact dans leurs relations, en un mot une moindre capacité pour la conduite des hommes et des affaires. » Et il conclut—même pour les futurs chefs d'industrie — à l'utilité des études classiques et à une réforme dans le sens de l'enseignement secondaire.

Pour le surplus, remarque un écrivain des *Études*, « n'est-il pas devenu normal de voir à la tête de nos plus grandes affaires, non pas des ingénieurs, mais des hommes de formation générale développée ? » Et il cite vingt noms dont celui de M. Achille Fournier, un docteur en droit qui, à trente-cinq ans, était directeur général du Creusot.

**

Ici se posent les pourquoi de tous ceux que ne satisfait pas assez l'argument d'autorité. Pourquoi, dans les faits cités, attribuez-vous au grec et au latin cette influence ? Comment le latin et le grec, parce que langues antiques, contribuent-ils, plus que l'allemand et l'anglais, à la formation intellectuelle ? Est-ce que ce truisme ne se maintient pas par la puissance de la répétition, comme ces airs de phonographe qu'on ne peut plus oublier à force de les avoir entendus à toutes les fenêtres ?

Une affirmation n'est pas vraie par cela seul qu'on la redit. Et il est certain qu'une multitude de préjugés sont accrédités par la répétition.

Mais il n'est pas moins vrai, non plus, qu'une théorie redite et acceptée par les esprits les plus divers, par les maîtres de la pensée humaine, scrutée, analysée, appliquée, puis défendue par ceux qui en avaient été les adversaires, confirmée au cours de longs siècles par l'accord des jugements désintéressés et intéressés, partiels et impartiaux, reprise et revisée au tribunal de la raison et des faits, pour recevoir, toujours et

en définitive, le même verdict des savants, des esprits cultivés, des peuples, des éducateurs, des simples observateurs, — il est vrai, dis-je, qu'une telle théorie a mille chances de n'être pas qu'un préjugé, d'exprimer le sens commun, c'est-à-dire le jugement de la nature se parlant à elle-même et de Dieu qui lui répond.

Mais comme on pourrait m'objecter que je joue le même air une fois de plus et que je redis encore ce qui a été dit, pour mieux enraciner le préjugé, permettez que je m'en rapporte à d'autres jugements, mêlant les faits à des arguments de raison.

* * *

Voici d'abord un professeur, M. L. Duchemin, qui a pratiqué pendant vingt ans l'enseignement des langues vivantes, et que sa droiture amène à faire l'apologie de la valeur éducative du latin. (*Revue de l'Enseignement des langues vivantes*, décembre 1919.) Un homme qui fait un aveu contraire à ses intérêts court grand risque de dire vrai et d'être cru.

« Il faut, dit-il, pour lire les auteurs latins, un esprit d'initiative, d'invention, que n'exigent ni l'anglais ni l'allemand, ni aucun des parlers

modernes... Ici, la routine n'a rien à faire. Pas de phrases apprises avec la gouvernante par le pur psittacisme!... Il faut s'habituer à peser le pour et le contre, à chercher, à trouver, bref à employer toutes les ressources de l'intelligence pour découvrir le sens des textes par des moyens logiques. »

« Rappellerai-je, continue le P. Datin, dans les *Études*, 5 août 1921, comment, dans les langues latine et grecque, les membres de phrases, articulés, subordonnés, munis de particules de symétrie ou d'opposition, forcent les élèves à se rendre compte de l'unité d'un développement ou d'un raisonnement ? Cette étude, en apparence très verbale, est celle pourtant qui remédie le mieux au verbalisme... »

« S'il me fallait passer maintenant en examen de grec, racontait M. de Lamarzelle au Sénat, j'en serais tout à fait humilié; cela n'empêche pas que je me souviens encore que lorsque mon professeur de grec me démontrait les beautés d'un passage d'Euripide ou de Sophocle, je sentais la clarté et la lucidité de ces génies passer sur moi, et de cela il reste quelque chose. »

Ces arguments, ajoutait M. Thamin, ont été rajeunis par les grands événements d'hier, et

la culture latine leur doit de nous être devenue plus chère.

C'est ce même M. Thamin qui écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet dernier, au sujet de l'enseignement moderne et de l'autre: « Quand des professeurs, voulant contrôler leurs impressions d'ensemble, instituent des compositions de grammaire ou de français communes, le résultat est lamentable pour la section sans latin. »

Ces comparaisons me remettent en mémoire ces autres comparaisons, poussées plus loin, il y a quelques années, par un doyen de la Faculté de médecine de McGill, qui, désirant se rendre compte de la capacité intellectuelle respective des élèves de nos collèges et de ceux de nos provinces anglaises, plaça ses étudiants par ordre de collèges, afin de mieux établir ses constatations aux jours de répétition et d'examen. « *And year after year, dit-il, came the same invariable result...* » et c'est à savoir: l'ordre dans les connaissances, la netteté, la logique, la sûreté des réponses, la facilité de faire une synthèse et de dégager un texte de ses accessoires,

que manifestaient invariablement les élèves de nos collèges classiques, en présence du fatras et des accumulations indigestes des autres ¹.

Sir Louis Jetté, le juge L.-O. Loranger, le juge Fortin, et, tout récemment, le juge Carroll, me firent des comparaisons semblables entre nos avocats et ceux de langue anglaise, tirant invariablement la même conclusion en faveur des études et de nos méthodes classiques.

N'est-ce pas l'éminent chimiste anglais, sir William Pope, qui insistait, le mois dernier, au cours d'une visite à l'Université de Montréal, sur la nécessité « *of a thorough classical grounding in the humanities* » comme préparation aux études scientifiques et professionnelles ?

N'est-ce pas le *New York Times* qui, le 31 août dernier, faisant écho à la campagne fran-

1. Discours du docteur Johnston aux gradués de la faculté des Arts. Après avoir tiré les conclusions de ses études sur l'Université de Berlin, le célèbre professeur anglais ajoute :

« J'ai fait les mêmes observations à l'Université McGill, et je suis arrivé à la conclusion que non seulement dans les professions libérales, médecine ou droit, mais même dans les sciences appliquées, il y a une supériorité marquée chez les jeunes gens formés par les études classiques du grec et du latin. *There was no possibility of mistaking the superiority of the men with classical training. I was so struck with what appeared to be a marked difference between the two divisions of my classes, that without suspecting what I now believe to be the true cause of it, I, many years ago, assigned separate rows of seats in the lecture room to them, in order to make quite sure of the fact. Year after year came the same invariable result.* »

çaise en faveur des langues anciennes, écrivait de l'enseignement « moderne » :

« It teaches the immediate, the essential, the obvious: it eliminates originality ¹. »

M. P. Lasserre va plus loin. Ce n'est plus, à ses yeux, l'effacement de l'originalité seulement qu'opèrent les méthodes dites pratiques, lesquelles nous donnent des têtes bien pleines au lieu de nous donner des têtes bien faites, — c'est cette chose éminemment antipratique, l'effacement de l'influence économique de la France: « Les historiens de l'avenir, dit-il, constateront que le temps où nous nous laissions chasser de notre place, dans le mouvement économique, était aussi celui où notre culture baissait ². »

1. Le *Boston Post* du 11 janvier 1922 donne à peu près la même note, en rendant compte d'une conférence du célèbre président de Bowdoin College, M. Kenneth C. M. Sills. « *Another fault of the modern graduate, was his poor English. Business men had informed him, he said, of the inability of students to write English clearly and concisely, to weave sentences of correct English and build paragraphs. The doctor placed the responsibility on too little Latin and Greek, which, he said, gave the foundation of education, the old fundamentals to which Bowdoin still clings.* »

2. « Il s'agissait de défendre, après la guerre, l'étude de l'allemand. C'était un devoir politique, voire économique, pour tout bon Français, que d'apprendre l'allemand afin de poursuivre le vaincu sur tous les terrains en nous armant de sa propre langue. Le bon sens seul aurait pu répondre que les Anglais font des affaires partout en forçant les autres peuples à parler anglais. Mais la vérité plus haute a été défendue plus parfaitement par une élite d'écrivains au premier rang desquels se sont placés Maurice Barrès et Charles Maurras. Apprendre

C'est après avoir rappelé plus d'un des faits et des arguments de cette espèce, que M. Jean Richepin ajoute avec un certain orgueil :

« Ai-je besoin de rappeler que notre Ligue reçut, dès le début, l'adhésion de l'Académie française et des autres sections de l'Institut ? Autour de nous se sont groupés non seulement des lettrés, mais des esprits scientifiques et pratiques, des ingénieurs, des médecins, des industriels, des commerçants, émus par la décadence de la culture générale. »

Avec l'effacement de l'influence économique de la France par l'amoindrissement de la cul-

la langue de son ennemi n'est pas une idée de vainqueur. C'est se mettre d'avance, en toute conversation, en toute discussion, dans un état d'infériorité, par l'abandon d'une parole dont on est maître jusque dans les plus subtiles expressions de la pensée. Nous en avons fait la funeste expérience dans nos démêlés, non plus avec des ennemis, mais tout de même avec des adversaires politiques; nous avons cessé de tenir un langage de vainqueurs quand M. Clemenceau s'est rappelé qu'il savait, hélas trop bien, parler l'anglais. En fait d'humanité, aborder l'étude d'une langue c'est se soumettre docilement à la pensée de ceux qui la parlent et l'ont écrite. Cette influence cessera seulement quand le sens critique pourra reprendre vigueur, c'est-à-dire seulement quand la connaissance de la langue nouvelle sera devenue assez large et profonde. Ainsi nos enfants sont soumis aux leçons de César, Virgile, Sénèque, Lucrèce, à celles d'Homère, de Sophocle et de Platon. On ne pourra pas empêcher que les études allemandes les mènent non seulement à Goethe, mais aussi à Kant et peut-être à Karl Marx. C'est l'argument irréfutable de Barrès et de Maurras. La langue porte l'esprit. On ne peut pas enseigner l'allemand sans infuser le germanisme. » (*Revue hebdomadaire*, octobre, p. 121-122.)

Cette page de P. Lasserre ne manque pas de piquant pour nous, qui devons sans doute la modifier un peu pour l'appliquer à nos nécessités.

ture générale, est venue, et de la même cause, la crise du français. Tout le monde connaît, sur ce sujet, l'article de Faguet, l'homme le plus compétent peut-être en la matière :

« Il est très vrai qu'on n'a jamais plus mal écrit le français qu'aujourd'hui ; il est très vrai qu'on ne sait plus du tout le français. Mais, c'est probablement la faute des établissements où on devrait l'apprendre et non pas de celui où l'on n'est admis que le sachant. Ce n'est pas aux professeurs des Facultés d'apprendre à des jeunes gens de vingt ans la langue française.

« Les jeunes gens de vingt ans qui y arrivent devraient la savoir. Ni ils ne la savent, ni ils ne se doutent — sauf rares exceptions — de ce que c'est. La faute en est : 1° à l'abandon du latin ; 2° aux programmes encyclopédiques des lycées ; 3° aux spécialisations hâtives des « quatre cycles » ; 4° à la lecture des journaux, qui est substituée à la lecture des livres.

« Tout le monde est d'accord sur ce point ; toutefois, ce ne sont pas des jeunes gens de vingt ans qui entrent dans les Facultés. Ce sont des bacheliers de dix-sept ans, et, même au temps des fortes études latines, les jeunes gens de dix-sept ans n'étaient pas censés n'avoir plus rien à apprendre en français.

« A défaut de latin, la lecture lente et réfléchie des bons auteurs français pourrait être une excellente école de langue française. Mais on ne les lit pas, et voilà le malheur. Ce n'est certes pas la littérature des journaux de faits divers qui formera les jeunes gens à l'usage de la langue française. Les discours électoraux et la chronique des crimes sensationnels ont combiné une sorte de langue que comprennent peut-être ceux qui la parlent, mais qui n'est pas la langue française. »

Cette réflexion de M. Faguet sur les bons auteurs qu'on ne lit plus, et sur les bacheliers qui ont encore à apprendre, me fournit une transition. Elle me permet de passer, de cette première partie de notre classe, à quelques réflexions pratiques et finales.

En avertissant les bacheliers qu'ils n'ont pas tout appris et en les invitant à un travail sérieux, persévérant, M. Faguet a répondu à l'avance à l'objection ordinaire et spontanée :

— Si telle est l'efficacité de l'enseignement classique, comment s'expliquent les échecs sans nombre et la nullité de tant d'hommes et de jeunes gens qui l'ont reçu ?

Il y a à cette objection deux réponses, s'adressant à deux catégories d'hommes différentes: l'une composée des anciens élèves, qui ne continuent pas par eux-mêmes cet enseignement et le stérilisent plus ou moins faute d'en faire usage, l'autre est composée des jeunes qui le rendent inefficace par leur façon de le recevoir.

Les premiers sont en pleine carrière libérale, industrielle, commerciale, agricole; et ils se font de leurs études un simple gagne-pain, et, de leur profession, un cadre dont ils ne sortent pas. Vivre et gagner de l'argent, c'est tout leur objectif; en gagner beaucoup, leur idéal. Combien songent à élargir leur horizon, à cultiver un autre champ que le champ de leur profession et à acquérir d'autres connaissances que les connaissances essentielles à leur carrière ?

M. Léon Bérard soutient, après mille autres, que les études classiques ne fournissent rien d'immédiatement utile et *préparent* à tout. Mais encore faut-il que les *préparés* fassent la conquête de ce *tout*, pour lequel ils sont préparés, et qu'ils ne laissent pas en friche le sol ameubli et fertilisé par l'enseignement secondaire; encore faut-il que, armés, outillés, ils

utilisent et perfectionnent ces armes ou ces outils. Y a-t-il beaucoup d'anciens de nos collègues qui, par cette culture constante, fassent dire, non pas qu'ils font fortune seulement, mais qu'ils sont instruits, érudits, distingués par la richesse de leurs connaissances ? Sont-ils assez clairsemés ceux qui ont des idées générales, savent poser un principe certain et en tirer logiquement les conclusions et des applications !

Je sais bien que souvent le travail professionnel absorbe nos heures et que c'est une dure condition de vie.

Soit ! toutes mes sympathies. Mais, au moins, regrettons-le, et n'attribuons pas les effets de cette dure condition à une éducation qui en est bien innocente. Avouons de plus et quand même que la vie la plus remplie a ses loisirs, que toute page a sa marge, que nous passons des heures stériles dans la fumée de nos pipes et l'inanité de nos lectures et de nos veillées, en divagations frivoles sur tous les sujets, sans ordre, sans suite, sans méthode, livrés au caprice de la curiosité du moment, nous prêtant à tout et ne nous donnant à rien, avec une légèreté mentale qui ne sait pas se

ramasser et nous fait perdre des jours et des années, qui auraient suffi à l'acquisition de trésors intellectuels.

Ceux qui ont voyagé ou vécu en France savent que c'est surtout par ce côté que la classe instruite française se distingue de celle qui, chez nous, s'appelle du même nom.

Non seulement ce manque de sérieux et de méthode, dans l'usage de la formation reçue, nous prive de connaissances générales, d'une science spéciale approfondie, mais il abolit la réflexion, — la réflexion qui s'impose de comprendre et se plaît à revenir sur son sujet, — il rend incapable des jouissances les plus délicates et les plus passionnantes de nos vies ¹...

1. Qu'on nous permette d'omettre ici d'autres réponses à l'objection: « Comment expliquer l'inefficacité... » Depuis que cette conférence a été prononcée, M. Esdras Minville a traité ce sujet avec une maîtrise sans égale. Nous invitons tous ceux qu'intéressent les choses de l'éducation à lire sa brochure. Nul, croyons-nous, n'a mieux dit, en la matière, avec plus de clarté, de courage, d'indépendance d'esprit; n'a fait plus impartialement le départ des responsabilités dans nos lacunes, et ne s'est mieux plaint de ceux qui se plaignent.

Table des matières

Louis Veuillot, le catholique.....	5
Le centenaire de Louis Veuillot.....	9
Profession religieuse de la Sœur Ignace de Loyola.	47
L'Union catholique.....	61
Les noces d'or de Mgr Charles Dauray, p. d. — Les Franco-Américains.....	103
Le comte Albert de Mun.....	123
En l'église Notre-Dame.....	161
Causerie pédagogique.....	181